LA BOMBARDE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

30 Exemplaires numérotés sur papier de Hollande.
20 — — sur papier du Japon.

JEAN RICHEPIN

LA
BOMBARDE

CONTES À CHANTER

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1899

A

MON VIEIL AMI

MON BIEN PLUS QUE

FRÈRE

RAOUL

PONCHON

JE DÉDIE CE

LIVRE

QUI LUI

PLAIT

J. R.

PROLOGUES

I

PEINES PERDUES

« Peux-tu me dire à quoi donc tu sers,
« Toi qui ne vas que dans les déserts,
« Seul, toujours seul, en chantant des airs?

« Pourquoi sans but t'épuiser ainsi,
« Sans même avoir l'espérant souci
« De récolter un vague merci ?

« — Hélas ! Et toi, toi qui vas chantant
« Perdu parmi tant de gens, tant, tant,
« Penses-tu donc que la foule entend ?

« Et prendrais-tu, dis, pour des bravos,
« Pour des mercis à tes durs travaux,
« Les meuglements de ce tas de veaux ? »

Or, c'est avec raison, en effet,
Que l'un de l'autre ainsi s'esclaffait.
Et moi, que fais-je? Ce qu'ils ont fait.

Puisque personne ne vous entend,
Vivrait-on pas mieux et plus content,
Silencieux ? Sans doute. Et pourtant...

Pourtant je chante, et bon gré, mal gré
Toujours encore je chanterai,
Lon malurette et lon maluré !

II

LA GRÈVE DES MOTS

Un jour les mots m'ont dit : « Assez !
« A la fin nous sommes lassés
« D'être toujours rapetassés
    « Pour habiller ton rêve.
« Grâce à lui nous voici piteux.
« Ses caprices sont fous; c'est eux
« Qui nous ont faits si loqueteux.
    « Nous nous mettons en grève. »

Et les mots, par noirs bataillons,
Ceux en bure et ceux en paillons,
Tous avec des corps de haillons,
    Ils ont pris leur volée.
Et soudain mon rêve si beau

S'éteignit ainsi qu'un flambeau,
Et ma tête fut un tombeau
De morte violée.

Morte qui n'enfanteras plus,
Morte aux secrets appas pollus,
Morte en proie aux mouvantes glus
Que fait le cimetière,
Telle je te vis désormais
Et pour ce jour et pour jamais,
O reine aimante que j'aimais,
O ma pensée altière !

Quant à mon rêve, au cher mignon,
C'était, au bout d'un lumignon
Avec sa mèche en champignon,
Un flocon de fumée,
Un très vague flocon flottant
Qui s'en allait dans un instant
Être un rien, et même pas tant,
A ma vue embrumée.

« O mots, ô mes bons travailleurs,
« Pourquoi me fuir? Est-ce qu'ailleurs
« Vous trouverez des sorts meilleurs ?
« Revenez, vers et proses !

« Revenez, mes gais ouvriers,
« Vous qui chantez, vous qui riez,
« Vous qui du noir des encriers
« Tirez roses si roses !

« Revenez, je vous fais serment
« De vous traiter plus doucement,
« D'être équitable, tendre, aimant,
« Un patron exemplaire,
« A preuve que, je vous le dis,
« Dans ma boîte, un vrai paradis,
« Tous les jours seront des lundis,
« S'il faut ça pour vous plaire.

« Mais reviens, ô peuple vivant,
« Sans qui je ne suis rien que vent,
« Sans qui ce que je vais rêvant
« Ne peut prendre figure.
« Revenez, ô mots précieux
« Par qui ma pensée a des yeux
« Et des ailes dont s'ouvre aux cieux
« L'infinie envergure. »

Et les mots, étant bons garçons,
Sont revenus vers mes chansons,
Mais pour les foutre à leurs façons,

Libres, souvent même ivres.
C'est pourquoi, soyez indulgents
Et ne faites pas les Jeans-Jeans
Si quelquefois ces braves gens
Parlent gras dans mes livres.

III

GRAIN-DE-BLÉ

Au soleil de Messidor,
Les grains de blé sont grains d'or.
Moissonneur, fais ta javelle.
Mois je vais sur la moisson
Tâcher de broder chanson
 Qui soit nouvelle

Grain-de-Blé gisait chagrin
D'être un simple et pauvre grain
Avec ses frères sans nombre
Qui, du premier au dernier,
Tous en tas dans un grenier,
 Dormaient à l'ombre.

Quand ils bavardaient entre eux,
Grain-de-Blé l'aventureux
Disait aux autres : « J'ai honte
« D'ainsi dormir et moisir.
« En moi je sens un désir
« Qui monte, monte.

« Je voudrais voir le ciel bleu,
« Aux baisers de l'astre en feu
« Craquer en gonflant mes moelles.
« La nuit, sur mes flancs gercés,
« Je voudrais les pleurs versés
« Par les étoiles.

« Je voudrais de l'air, du vent,
« Même l'averse crevant,
« Même la grêle et le givre,
« Tout, plutôt que d'être ici,
« Inerte, obscur et transi.
« J'ai soif de vivre. »

Un sage, un vieux grain barbon
Lui répondait : « A quoi bon ?
« Ici du moins on repose.

« Mais, vivre, quel agrément ?
« Recommencer mêmement
« La même chose !

« Ce qu'ont fait tous tes aïeux,
« Tu le feras, et non mieux.
« Pas autre chose n'espère !
« Quoi qu'il veuille, Grain-de-Blé
« De tout temps a ressemblé
« A Grain, son père.

« Quand ton corps aura germé,
« Tu seras de l'herbe en mai,
« Puis en juillet de la paille
« Qu'en août on faucillera,
« *Guillerette et Guillera*,
« *Chantez, ma caille !*

« Après ce *De Profundis*,
« Comme les grains de jadis
« Les grains issus de ta gerbe
« A leur tour seront en mai,
« Quand leur corps aura germé,
« Pauvres brins d'herbe ;

« Puis, refaisant tout le rond,
« En juillet ils mûriront,
« En août redeviendront paille
« Dont sans fin et sans répits
« On coupera les épis,
« *Chantez, ma caille!*

« Et c'est de ce rêve-là,
« Fou, que tu fais ton gala,
« Et que ton espoir s'enivre !
« Vaut-il pas mieux être ici,
« Inerte, obscur et transi ?
« A quoi bon vivre ? »

Grain-de-Blé l'aventureux
Dit : « Je suis un songe-creux,
« Soit ! Mais, quand même, j'espère.
« En vivant, je peux (qui sait ?)
« Passer où point ne passait
Feu Grain, mon père.

« Puis, vivre, vivre, est charmant,
« Rien que vivre ; et le comment,
« Bon ou mauvais, peu m'importe !

« Tout, plutôt que ce grenier ! »
Comme il parlait, le meunier
Vient et l'emporte.

Les meuniers, quoique tout blancs,
Pour les Grains-de-Blé tremblants
Semblent d'un noir effroyable.
Pauvre mignon Grain-de-Blé,
Quoique brave, il a tremblé
Devant ce diable.

Car ce diable lui disait :
« Tu demandes, marmouset,
« N'importe comment, à vivre ?
« Tout, plutôt que ce grenier !
« Bien ! N'y sois plus prisonnier.
« Je te délivre.

« Mais en retour, mon garçon,
« Tu vivras à ma façon,
« En souffrant des maux sans trêve,
« Comme un gueux, comme un maudit. »
Et Grain-de-Blé répondit :
« Vivre est mon rêve.

« Vivre, oui, n'importe comment,
« En souffrant, me consumant,
« Soit! Je suis prêt à te suivre.
« Fais de moi ce qu'il te plaît.
« Mon vœu s'exauce au complet
« Si je peux vivre.

« J'aspire au ciel, à l'azur ;
« Je les verrai, j'en suis sûr.
« Mets-moi dans ton sac de toile !
« Au plus noir de toute nuit
« Mon amour de vivre luit
« Comme une étoile. »

Tic ! tac ! voici le moulin.
Cra ! cra ! bri ! broie ! Il est plein
De gémissements funèbres.
Ce sont de malheureux grains
Dont on écrase les reins
Dans les ténèbres.

Grain-de-Blé, quoique hardi,
Se sent un peu refroidi
Devant l'horrible machine ;

Mais quand même, et bravement,
Sous la meule en mouvement
    Met son échine.

« Eh ! ricane le meunier,
« Es-tu mieux qu'en ton grenier ?
— Certes, car je vis, » dit l'autre.
Et la meule cependant
Sur lui, qu'elle va fondant,
    Gaîment se vautre.

Bri ! broie ! Ah ! pauvre petit,
Comme elle vous l'aplatit !
Son dos rejoint sa poitrine.
Il est roulé, déroulé,
En poussière, et Grain-de-Blé
    Devient farine.

« Or ça, quel est ton avis ? »
Dit le meunier. — « Bon, je vis ! »
Fait la farine ravie.
« Qu'importe mon sort changeant !
« J'étais d'or, je suis d'argent,
    « Vive la vie ! »

« Grain-de-Blé n'est pas poltron ! »
Dit le meunier au mitron.
(On sait qu'ils sont deux complices.)
« Fais-lui subir à ton tour,
« Dans le pétrin et le four,
« Nouveaux supplices. »

Grain-de-Blé resta serein
Quand il fut pâte au pétrin ;
Et quand la pâte enfournée
Devint beau pain de froment,
Grain-de-Blé dit simplement :
« Chaude journée ! »

De même il ne geignit pas
Quand il fut pour le repas
Guillotiné sur la table ;
Mais, à se sentir mangé,
Il dit : « Le bon goût que j'ai !
« C'est délectable.

« Et quel sang plein de vigueur
« Je vais devenir au cœur
« De celui qui me dévore !

« Car je ne meurs pas, non, non !
« Blé, pain, sang, que fait le nom ?
« Je vis encore.

« Et, sang, d'un réveil nouveau
« Je vais fleurir au cerveau,
« M'épanouir en pensées.
« Les espérances les plus
« Folles de mes jours reclus
« Sont dépassées.

« Vivre, n'importe comment,
« Mais vivre immortellement,
« Telle était ma noble envie ;
« Et dans le verbe sacré
« Peut-être ainsi je vivrai.
« Vive la vie ! »

Et voici que Grain-de-Blé
A son rêve a ressemblé.
Le misérable brin d'herbe,
L'humble morceau de froment,
Est la rime en diamant
D'un vers superbe.

Ah ! ce vers-là, mes amis,
Que je voudrais l'avoir mis
Aujourd'hui dans ma javelle,
En tâchant sur la moisson
De vous fredonner chanson
Qui fût nouvelle !

IV

L'ÉGLANTINE

Pour ravir l'Églantine rose
Ils sont partis par les bois verts.
L'un s'appelait Jacques-la-Prose,
L'autre s'appelait Jean-le-Vers.
Vive le coq et son aigrette,
Le coq gaulois à double crête !
  Lanturlu, landerirette,
  Les naïfs et les subtils,
  Ceux qui cherchent la fleurette
    La trouveront-ils ?

Carré de taille et de caboche,
Les poings durs, semeurs de dégâts,

Malgré son nez en fer de pioche
Jacques-la-Prose est un beau gas.
Vive le coq et son aigrette,
Le coq gaulois à double crête !
   Lanturlu, landerirette,
   Son rude et fougueux baiser,
   Comment feras-tu, fleurette,
      Pour le refuser ?

Malgré ses yeux de pauvre Gille,
Pleins de rêves hustuberlus,
Le corps mince, l'allure agile,
Jean-le-Vers n'est pas laid non plus.
Vive le coq et son aigrette,
Le coq gaulois à double crête !
   Lanturlu, landerirette,
   Quand il est près d'un jupon,
   Pour conter tout bas fleurette,
      A lui le pompon !

Avant de courir l'aventure,
Tous deux se sont lestés avec,
Jean-le-Vers, de la confiture,
Jacques-la-Prose, du pain sec.
Vive le coq et son aigrette,
Le coq gaulois à double crête !

Lanturlu, landerirette,
Ainsi les deux frères vont
Au pourchas de la fleurette
Dans le bois profond.

La viorne, l'épine et la ronce
Barrent les sentiers aperçus.
En vain !... Jacques-la-Prose y fonce ;
Jean-le-Vers bondit par-dessus.
Vive le coq et son aigrette,
Le coq gaulois à double crête !
Lanturlu, landerirette,
Soit du pied, soit de la main,
Ils se font vers la fleurette
Chacun son chemin.

Enfin, au cœur d'une clairière,
Les yeux en pleurs, le cœur en sang,
Voici qu'ils ont vu l'empérière
Au diadème éblouissant.
Vive le coq et son aigrette,
Le coq gaulois à double crête !
Lanturlu, landerirette,
L'un comme l'autre têtu,
Tous deux ont crié : « Fleurette,
« Lequel choisis-tu ? »

Et longtemps l'Églantine rose,
Les trouvant beaux, quoique divers,
A regardé Jacques-la-Prose
Tout en regardant Jean-le-Vers.
Vive le coq et son aigrette,
Le coq gaulois à double crête !
  Lanturlu, landerirette,
  On comprend dans un tel cas
  L'embarras de la fleurette
    Entre les deux gas.

Quel est des deux le plus fier mâle,
Aux baisers les plus éperdus ?
Le fort, ou le doux ? Rouge, ou pâle ?
Muscles gonflés ou nerfs tendus ?
Vive le coq et son aigrette,
Le coq gaulois à double crête !
  Lanturlu, landerirette,
  Vous, ma mignonne aux yeux fous,
  Si vous étiez la fleurette,
    Qui choisiriez-vous ?

La Rose, elle, ne sut que faire
En se trouvant au milieu d'eux,
Et dit : « Celui que je préfère,
« Je crois bien que c'est tous les deux. »

Vive le coq et son aigrette,
Le coq gaulois à double crête !
Lanturlu, landerirette,
Que de femmes, qui pourtant
Vont condamner la fleurette,
En feraient autant !

Et donc l'Églantine conquise
Dit : « Soyez tous deux *mon vainqueur*,
« Et partagez à votre guise,
« En vrais et bons frères, mon cœur. »
Vive le coq et son aigrette,
Le coq gaulois à double crête !
Lanturlu, landerirette,
Cela s'appelle, je crois,
O l'immorale fleurette,
Un ménage à trois.

Et c'est vrai ; l'Églantine rose
Depuis lors en ses jeux pervers
Des baisers de Jacques-la-Prose
Passe aux baisers de Jean-le-Vers.
Vive le coq et son aigrette,
Le coq gaulois à double crête !
Lanturlu, landerirette,

Et pourtant chacun se plaît
A dire de la fleurette :
« C'est à moi qu'elle est. »

Car pour lui chacun a pris d'elle
Ce dont il fut enamouré ;
Et nul ne la trouve infidèle,
La possédant toute à son gré.
Vive le coq et son aigrette,
Le coq gaulois à double crête !
Lanturlu, landerirette,
Pour la Prose et pour le Vers
Le même cœur de fleurette
C'est deux univers.

De ses caresses assassines
Jacques-la-Prose le goulu
Mange à pleines dents les racines
Et se juge à bon droit l'élu.
Vive le coq et son aigrette,
Le coq gaulois à double crête !
Lanturlu, landerirette,
La sève en rouge liqueur
Ne vient-elle pas, fleurette,
Du sol à ton cœur ?

En des caresses moins brutales
Jean-le-Vers, longuement pâmé
Aux lèvres pourpres des pétales,
S'estime avec raison l'aimé.
Vive le coq et son aigrette,
Le coq gaulois à double crête !
Lanturlu, landerirette,
Sur tes pétales ouverts
C'est bien ton âme, ô fleurette,
Que boit Jean-le-Vers.

Mais si de l'Églantine rose
On veut être l'unique amant,
Il faut qu'on soit Jacques-la-Prose
Et Jean-le-Vers ; car autrement...
Vive le coq et son aigrette,
Le coq gaulois à double crête !
Lanturlu, landerirette,
On n'aura su lui poser,
A la divine fleurette,
Qu'un demi-baiser.

Tandis qu'on a tout son mystère,
Etant, sur et sous le sillon,
Jacques-la-Prose ver de terre
Avec Jean-le-Vers papillon.

Vive le coq et son aigrette,
Le coq gaulois à double crête !
  Lanturlu, landeririette,
  C'est dans l'espoir hasardeux
  De t'avoir toute, ô fleurette,
    Que je suis les deux.

V

LA LANTERNE DU FOU

Dans l'ombre aux noirceurs de citerne
Ce fou va, honni des badauds,
Portant sa lanterne
Derrière son dos.

Quels cerveaux fêlés, ces apôtres !
Pourquoi diable ne veut-il pas,
Comme font les autres,
Éclairer ses pas ?

Et ces inguérissables brutes
L'outragent d'un rire inhumain
Quand il fait des chutes
Aux trous du chemin.

Mais lui, que leur malice attriste,
Le front sanglant, a répondu :
« Je suis sur la piste
« De l'Eden perdu.

« J'y veux, malgré les dieux contraires,
« Vous rendre les beaux jours passés,
« O mes pauvres frères
« Qui me haïssez.

« Mais j'ai peur que tu ne trébuches,
« Peuple faible, peuple ignorant,
« Parmi les embûches
« Où je vais errant,

« Et ma lanterne tutélaire,
« Vers les paradis retrouvés,
« Fait la route claire.
« Riez, mais suivez! »

HIER

I

LES TRISTES NOCES

Quand tinta l'heure attendue au beffroi
Qu'on fiançait la fille du bon Roi,
La plus belle du monde,
Il arriva tant, tant de fiancés,
Que les chemins en furent défoncés
Trente arpents à la ronde.

Elle devait se choisir son époux,
Fût-ce un gueux, gueux plus qu'un pouilleux sans poux.
La chose était promise !
Il en vint donc de tous les acabits,
De tous les poils et de tous les habits,
Même des sans chemise.

Le défilé dura pendant cent jours.
Il en passait, il en passait toujours.
C'était comme une armée.
La belle enfant, levant sa blanche main,
Faisait ranger sur le bord du chemin
Ceux qui l'avaient charmée.

Comme elle avait les yeux et le cœur las,
Cent jours ensuite elle pris du soulas,
Puis, l'âme réclaircie,
Recommença l'examen lentement,
Afin d'élire entre tous son amant
Avec grand' minutie.

Du premier choix dans ce peuple amoureux
Étaient restés des bataillons nombreux.
Elle en fit la parade
En conscience, en bon ordre, en détail.
Elle marquait par un coup d'éventail
Chaque heureux camarade.

Ce nouveau choix prit du temps, vous pensez !
Des jours, des jours, y furent dépensés.
Encore une centaine !

D'ailleurs la belle en eut tant de souci
Qu'elle y gagna tout net à ce coup-ci
Une fièvre quartaine.

Et derechef cent jours il lui fallut
Se reposer pour remettre en salut
Sa santé de pucelle.
Et cependant qu'elle délanguissait,
Le temps fuyard passait et repassait
Sur son cheval sans selle.

En vain disait le bon Roi par moment :
« Tu ne peux pas sempiternellement
« Demeurer fiancée.
— Sois patient, répondait-elle. Va,
« Je trouverai ce que mon cœur rêva.
« Je ne suis point pressée. »

Du dernier choix cinquante soupirants,
Dûment triés, se tenaient sur les rangs,
Tous de beauté complète,
Tous excellents, tous dignes du brevet.
Entre ceux-là vraiment elle pouvait
Élire à l'aveuglette.

Mais elle y mit toujours le même soin,
Et pour chacun, dès lors, elle eut besoin
De deux grandes journées.
Cent jours encor s'enfuirent à ce jeu.
Et des cent jours sur cent jours, peu à peu
Cela fait des années.

Car les cinquante, alors qu'ils furent vingt,
Puis dix, puis cinq, puis trois, le choix devint
De moins en moins rapide.
Une semaine à chacun il fallait,
Et puis un mois, et puis un an complet.
Le Roi tomba stupide.

Il n'avait plus sur les lèvres qu'un mot :
« Épouse ! Épouse ! » Il voulait un marmot.
Mais elle : « Espère ! Espère ! »
Si bien qu'enfin, très vieux et très dolent,
Il trépassa, tout triste, en s'en allant,
De n'être pas grand-père.

Quel âge alors avait en vérité
La belle enfant ? Je ne l'ai pas compté.
Mais sa joue était blême.

Les gens, voyant se flétrir ses appas,
Pris de pitié, disaient : « C'est de ne pas
« Savoir celui qu'elle aime. »

Et cependant son miroir lui montrait,
En lamentable et fidèle portrait,
Sa beauté défleurie.
Et cependant, de cent jours en cent jours,
Le temps galope et galope toujours
Sans qu'elle se marie.

Et cependant toujours elle se croit
De clair teint frais et de corsage droit,
Et de jeune frimousse,
Et ne voit pas dans la cour du château
Qu'aux vieux pavés il vient un vieux manteau
Brodé d'herbe et de mousse.

Des trois derniers prétendants réservés
L'un maintenant avait les yeux cavés,
L'autre la barbe grise.
Seul, le troisième était demeuré beau.
Sur ses cheveux en ailes de corbeau
L'âge n'avait pas prise.

Le même éclat luisait dans ses regards,
Si caressants, avec leurs feux hagards
Au chatoiement d'opale.
D'aucune ride il ne portait l'affront
Sur le grain pur et lisse de son front
Tel que du marbre pâle.

Fier et sanglé dans un collant pourpoint
De velours noir, il ne fléchissait point
Sous le poids des années,
Et de sa bouche aux propos enjôleurs
Le rosier rose était toujours en fleurs
Que rien n'avait fanées.

Ah! pour le coup, la belle plus longtemps
Ne pouvait pas à ses choix hésitants
Accorder de remise.
« Entre tous ceux, dit-elle, que j'aimais,
« Vous restez seul et vainqueur désormais.
« Voici ma main promise ! »

Mais, comme alors elle tendait sa main,
C'est un lambeau de jaune parchemin
Qui sortit de sa manche,

Et son beau bras, autrefois si plaisant,
D'un noir balai de sorcière à présent
Semblait être le manche.

Le fiancé sourit d'un air joyeux ;
Puis de l'orbite il ôta ses deux yeux
A l'opale irisée.
« Regardez donc, fit-il, la belle enfant,
« Comme un époux doit être triomphant
« D'avoir telle épousée ! »

Dans le miroir terni des yeux hagards,
La belle enfant, laissant choir ses regards,
Vit une vieille affreuse.
« Dieu ! quelle est donc l'aïeule que voilà ? »
S'écria-t-elle. Et l'autre ainsi parla :
« C'est vous, mon amoureuse. »

Et cependant que parlait l'amoureux,
Sous son front pur deux trous se faisaient creux,
Au lieu des yeux d'opale ;
Et les cheveux s'envolaient de ce front
Nu maintenant, tout nu, tout blanc, tout rond,
Crâne et non plus front pâle.

Adieu la bouche aux propos enjôleurs !
Adieu, rosier d'amour toujours en fleurs
A l'haleine lascive !
Trente-deux dents à sa place ont poussé
Dans un rictus horrible et retroussé,
Sans lèvre et sans gencive.

Le velours noir du pourpoint en corset
A disparu ; la chair qui l'emplissait
Est verte et violette.
Puis à son tour elle va se fondant.
Et notre belle enfin pour prétendant
N'a plus rien qu'un squelette.

« Il est encor, dit la vieille, à mon gré.
« Le temps perdu, je le rattraperai,
« Cher époux, que t'en semble ? »
— Soit ! répond-il, viens donc ! J'ai nom Trépas.
« Mets dans ma main ta main, et de ce pas
« Allons coucher ensemble. »

Et quand tinta l'heure noire au beffroi,
Qu'on mariait la fille du bon Roi,
Sonne, carillon, sonne,

Ce fut ton glas, ô belle sans amant ;
Et l'on te fit un riche enterrement;
Mais il n'y vint personne.

II

LE GAS AUX TROIS PÈRES

Ils étaient trois capitaines,
Cœurs mauvais, mines hautaines,
Marco, marquis de Turin,
Onfroy, roi des Aquitaines,
Et Schwartzbar, baron du Rhin.

Ont fait, du haut de leur selle,
Savoir aux gens de Nampcelle
Que tous seraient mis en croix
Si Doctrové la pucelle
Ne couchait avec eux trois.

Doctrové ne représente
Qu'une humble gueuse gueusante ;

Mais, sous bure ou sous brocart,
N'est pas fille mieux plaisante
Dans tout le pays picard.

Regards couleur d'espérance,
Poil d'or laqué de garance,
Chair de lys incarnadin,
Parmi les roses de France
C'est la reine du jardin.

O l'âme en eau de vaisselle
Qu'ont les bourgeois de Nampcelle !
Au lieu de lever drapeaux,
Ils ont livré la pucelle
Pour sauver leurs sales peaux.

Elle est aux trois capitaines,
Cœurs mauvais, mines hautaines,
Marco, marquis de Turin,
Onfroy, roi des Aquitaines,
Et Schwartzbar, baron du Rhin.

Et les trois chefs de harpaille
Ayant jeté sur la paille

La pucelle Doctrové,
Tous trois en ont fait ripaille,
Chacun à rognon crevé,

Tant, qu'en rentrant dans l'enceinte
Des murs, Doctrové la sainte
Eût dû payer quatre octrois :
Pour elle, et pour être enceinte
A la fois de tous les trois.

O l'âme en infecte fange
Qu'ont les bourgeois ! A cet ange
Ils devaient baiser les pieds.
O l'âme en eau de vidange
Qu'ont ces gros et gras soupiers !

Nul los ! Pas même d'estime !
Quand accoucha leur victime,
Sur le bâtard enfançon
Triplement illégitime
Les lâches ont fait chanson.

Et grâce aux bas vitupères
De ces langues de vipères

Qui s'en gaussaient à gogo,
Le nom de Gas-aux-trois-Pères
Fut le nom du mendigo.

Car mendigo, pauvre gosse
Aux cheveux de chaume en brosse,
Aux pieds nus, au nez morveux,
Tel il vit, frétin précoce
De Misère au noir verveux.

Mais quand même, pour pâture
N'ayant rien que l'aventure
Des aumônes qu'il truchait,
Selon les lois de Nature
Le frétin devint brochet.

A vivre en pleine bataille,
De force on se ravitaille,
Et le bâtard aux poils droits
A vingt ans avait la taille
De ses pères les grands trois

Gigantesques capitaines,
Cœurs mauvais, mines hautaines,

Marco, marquis de Turin,
Onfroy, roi des Aquitaines,
Et Schwartzbar, baron du Rhin.

Sa mère alors était folle ;
Car enfin Raison s'envole
A trop souffrir sans raison ;
Mais lui, tendre et bénévole,
Lui promettait guérison.

Il lui disait : « Brave mère,
« Après tant de peine amère
« Le sort te doit doux plaisir.
« Je sais quelle est ta chimère ;
« Tu l'auras à ton loisir. »

Puis, aux bourgeois de la ville :
« Je vous ferai, race vile,
« Le nez contre le pavé,
« Parler de façon civile
« A ma mère Doctrové. »

Et le vaillant camarade
Est parti battre l'estrade

Au hasard des grands chemins.
Pour toute arme de parade
N'a que sa trique à deux mains.

Trois ans plus tard, à Nampcelle,
Par la porte qu'il descelle
Il rentrait, le fier garçon,
A cheval, et de sa selle
Trois chefs blancs ornaient l'arçon,

Les chefs des trois capitaines,
Cœurs mauvais, mines hautaines,
Marco, marquis de Turin,
Onfroy, roi des Aquitaines.
Et Schwartzbar, baron du Rhin.

Lors, à monseigneur l'évêque,
Curé de Saint-Vit-le-Vecque,
Il alla parler ainsi :
« Mariez ma mère avecque
« Les trois tronches que voici. »

Et comme au vieux tire-laine
Il offrait bourse bien pleine

En serrant sa trique au poing,
L'autre dit oui d'une haleine
Et ne rétipola point.

Donc, dans Nampcelle marrie,
A l'autel Sainte-Marie
On mène en blanc Doctrové
Qu'aux trois têtes il marie
Sans passer un seul *ave*.

Après quoi, sur la grand'place,
Aux bourgeois en populace
Dit le gas aux trois papas :
« Ceux-là je mets en filasse
« Qui ne s'agenouillent pas ! »

Et sous sa trique brandie
Toute la cité mendie
Grâce en baisant le pavé,
Et chante palinodie
A la pauvre Doctrové.

Dans Nampcelle-la-bourgeoise
Ainsi naquit, fleur de l'Oise,

La gènt de ce mendigo
A qui nul ne chercha noise
Du macabre conjungo

Conclu par chartes certaines
Aux noms des trois capitaines,
Marco, marquis de Turin,
Onfroy, roi des Aquitaines,
Et Schwartzbar, baron du Rhin.

III

LA CATTELINETTE

Par-devant maître Guy Goisnon,
Juge et prudhomme de renom,
Qui ne dit jamais oui ni non
Tant que la cause n'est point nette,
Mise à la torture voici
Barbe Cauchain, du bourg Bucy,
Pour lui faire, sans mais ni si,
Clamer qu'elle est cattelinette.

« Par Dieu, ma fille, répondez,
« Avant que les coins et les dés
« Aux charbons ne soient échaudés

« Afin de vous mordre en chairs vives.
« N'est-il pas vrai qu'aux vendredis
« Datés du treize et jours maudits
« Vous avez en votre taudis
« Des merligaudiers pour convives ? »

La cattelinette pleurait,
Mais sans rien dire ; et son secret
Pour le tourmenteur déjà prêt
Ne semblait pas poire encor mûre.
« Allez ! » dit maître Guy. Le feu
Sous les coins et dés flambait bleu.
Coins et dés touchèrent un peu
Barbe Cauchain. Pas un murmure !

« Par le Christ, la Vierge et les Saints,
« Ne soyez pas, en vos desseins,
« Diabolique ! Au bout des seins
« La peau rose est en fraise tendre.
« Or, c'est là, juste, et n'en doutez,
« Là que, si vous ne m'écoutez,
« Bons fers rouges seront boutés. »
Barbe semblait ne rien entendre.

« Par votre part du Paradis
« (Qui, vos crimes une fois dits,

« Vous reste encor), les vendredis
« Damnablement datés du treize
« (J'interroge ici sans courroux),
« Répondez, fille aux cheveux roux,
« Avec sorciers et loups-garous
« En preniez-vous pas à votre aise ? »

La cattelinette, à présent,
Comme d'un souvenir plaisant
Souriait, mais en ne disant
Toujours rien. Sa langue ne bouge.
Son regard fou pâme, alangui.
« Elle est plus tenace qu'un gui.
« Boutez aux seins ! dit maître Guy.
« A tétins roses baiser rouge !

— Pitié ! Pitié, juge très droit !
« Ah ! mes seins, où j'avais si froid,
« Faut-il, parce qu'on ne me croit,
« Qu'ils soient ainsi mués en braises ?
— Fille, si vous n'avouez pas,
« Le fer rouge dans vos appas
« Ira, cherchant plus bas repas,
« Mordre la figue après les fraises.

— Pitié ! Pitié, juge clément !
« Sur mon salut, j'en fais serment,
« Je n'eus nul diable pour amant.
« Fille de bien suis, sage, honnête...
— Avouez-vous ? — Las ! hélas ! non.
— Plus têtue elle est qu'un ânon.
« Boutez aux seins ! » dit Guy Goisnon.
« Boutez ! » dit la cattelinette.

Avec des élans furibonds
Elle se tord. Mais vains, ses bonds !
Les bouts des seins sont deux charbons,
Noirs et fleurant corne brûlée.
« Allons, ma fille, ayez souci
« De ne point démentir ceci
« Dont l'odeur de diable roussi
« Vous dit dûment ensorcelée.

— Point ne le suis ! — Aux entrechats
« Des boucs, des crapauds et des chats,
« Avec le diable tu couchas.
— Point ne le fis, je vous assure.
— Si fait. — Non pas, juge subtil.
— Allons, ma fille, faudra-t-il

« Mettre ce fer rouge en pistil
« A la rose de ta luxure ?

— Mettez, puisqu'il vous plaît ainsi,
« Juge sans pudeur ni merci ! »
Dit, toute pâle et cœur transi,
La cattelinette dolente.
Le juge prit un air badin.
Puis : « Mettez ! » dit-il. Et soudain,
Dans le pourpris incarnadin,
Le fer rouge en sifflant se plante.

Mais le juge béa, surpris,
Car, au lieu de pousser des cris,
En sentant dans ses flancs meurtris
Plonger ce fer qui les embrase,
Au lieu de mourir de douleurs,
Barbe riait emmi des pleurs,
Et ses yeux paraissaient deux fleurs
Suçant le soleil de l'extase.

En même temps, comme en chantant,
Elle marmonnait : « Il m'entend ;
« Il vient, celui que j'aime tant ;
« Il vient, l'ami que je réclame ;
« Le diable pour qui je me bats

« Et qu'en vain je cherche aux sabbats,
« Il est chez nous, il est en bas,
« Il est en moi. Vive sa flamme ! »

Et ses grands yeux extasiés
Étaient deux mystiques rosiers
Que doucement vous arrosiez,
Larmes de joie, à pleins calices,
Larmes dont chacune ardemment
S'offrait comme un pur diamant
A l'invisible et rouge amant
L'incendiant d'âpres délices.

Et parmi d'étranges accords
De flûtes, de tambours, de cors,
Toutes les fibres de son corps
Vibrant en délirante fête,
Mieux qu'aux magiques vendredis
Datés du treize et jours maudits
Elle eut sa part de paradis,
Elle l'eut entière et parfaite.

Car la cattelinette enfin,
Mourant avec son Séraphin,

But sa soif et mangea sa faim.
« C'est entendu, la cause est nette ! »
Conclut le juge en mots stridents ;
Et tout pâle, l'œil en dedans,
Fou de rut, il grinçait des dents,
Jaloux de la cattelinette.

IV

LES JOYEUX PENDUS

C'était un gas Bohémien
Ne sachant ni tien ni mien,
  Qui courait la campagne
Avec deux ours enchaînés
Par un anneau dans le nez.
  La gaîté l'accompagne.

Passe un soir près d'un château
Et fait toc toc au marteau
  Qui pend à la grand'porte.
« Donnez du pain et du vin.
« Point ne donnerez en vain,
  « Car le bonheur j'apporte.

« Je sais chanter des chansons
« Qui font passer des frissons
« A qui sait les entendre. »
Et sa voix dès ce moment
Caracoulait doucement,
A la fois rauque et tendre.

La dame était dans son lit,
Et soudain elle pâlit
Rien qu'à cette promesse.
De l'entendre, sans le voir,
Il lui semblait recevoir
L'hostie à la grand'messe.

A sa suivante elle dit :
« Ouvre ! — Et si c'est un bandit ! »
Lui répond la suivante.
« Bandit ou non, je le veux,
« Ouvre ! J'ai dans mes cheveux
« Le vent d'amour qui vente. »

Et sitôt qu'il fut entré,
Elle eut le cœur chaviré
D'une ivresse inconnue,

Et d'un geste ouvrant ses bras,
Fit voler au loin les draps,
  Et pâma, toute nue.

Les deux ours, la chaîne au nez,
N'ont pas l'air d'être étonnés,
  Se couchent en silence ;
Et le Bohémien non plus
Ne dit de mots superflus ;
  Mais sur elle il s'élance,

Dévêtu d'un tour de main,
Nu, noir, poudreux du chemin,
  Tout en feu, non de paille,
Et jusqu'au matin naissant,
Dans le lit du maître absent
  Elle et lui font ripaille.

C'est le jour ! Adieu, baisers !
La dame, aux membres brisés,
  A s'endormir s'apprête.
Lors, dans un rire mauvais,
Le Bohémien dit : « M'en vais.
  « Nulle part ne m'arrête. »

Mais la belle, sans émoi,
Lui répond : « Emmène-moi.
« N'importe ! Au bout du monde !
« Car avec toi tout m'est bon.
« Avec toi, mon vagabond,
« Je serai vagabonde.

— En plein air tu dormiras.
— J'y dormirai dans tes bras.
« Contre ton cœur serrée.
— J'ai des jours sans pain souvent.
— Mon seul pain, mon pain vivant,
« Sera ta chair dorée.

— Viens donc, mais ne te plains pas
« Si les soirs de bons repas
« Je passe mes ivresses
« A battre ton corps meurtri.
— Les coups de toi, mon chéri,
« Me seront des caresses. »

Et malgré toute raison,
Elle a quitté sa maison.
Du gueux elle est compagne.

Avec les ours enchaînés
Par un anneau dans le nez
Elle court la campagne.

Le seigneur rentre au château
Et fait toc toc au marteau.
« Pourquoi ma tourterelle
« N'est-elle pas sur la tour
« A mieux guetter mon retour ?
« J'avais des fleurs pour elle.

— Las ! hélas ! jetez vos fleurs ! »
Répond la suivante en pleurs.
« La dame est en allée.
« Avec un gas bohémien
« Ne sachant ni tien ni mien
« Elle a pris sa volée.

— Holà ! gens d'armes, varlets,
« En selle, et poursuivons-les,
« Le gueux et sa compagne ! »
Et par monts, plaines et vaux,
Au grand trotton des chevaux
Ils courent la campagne.

Ils ont au creux d'un fossé
Trouvé le couple enlacé,
Un seul corps à deux têtes.
Les paillards au dos mouvant
Faisaient l'amour en plein vent
A la façon des bêtes.

Ils chantaient l'alleluia
Quand le seigneur s'écria,
En leur coupant l'haleine :
« Ho ! la chienne et le mâtin !
« Faut-il que telle putain
« Ce soit ma châtelaine !

— Châtelaine ne suis mais, »
Fit-elle. « Lui que j'aimais,
« Le gas m'a dit : sois mienne !
« Et je suis sienne, il est mien.
« Avec le beau Bohémien
« La dame est Bohémienne. »

Le seigneur répond ceci :
« C'est en Bohémienne aussi
« Que vous serez traitée.

« Sans vous confesser à Dieu,
« Vous serez pendue, au lieu
« D'être décapitée. »

Le Bohémien au barbon
Dit alors : « Voilà qu'est bon !
« Seigneur, tiens ta parole.
« Les Bohémiens, c'est connu,
« On les pend le corps tout nu,
« Sexe sans banderole. »

Le seigneur dit : « Qu'il soit fait
« Comme tu veux, en effet.
« J'y trouverai mon compte.
« Tels vous serez accrochés,
« L'instrument de vos péchés
« Montrant à nu sa honte. »

Et c'est comme il avait dit
Qu'il fut fait. On les pendit,
Elle et lui, sans chemise ;
Et pour que leur long tourment
Fût plus long, c'est lentement
Que leur mort fut permise.

Le seigneur les contemplait,
Ravi de voir rendre laid
Leur visage en enseigne
Qui se gonflait peu à peu
Et devenait pourpre et bleu
Comme un meuron qui saigne.

« Vous qui vous trouviez charmants,
« Baisez-vous donc, les amants ! »
Criait-il, plein de rage.
« Comme dans votre fossé,
« Faites un couple enlacé.
« Ho ! paillards, à l'ouvrage ! »

Et pour ce baiser hideux
Il les poussait tous les deux,
Les cognant bouche à bouche ;
Et voici que brusquement
L'amante a senti l'amant
Contre sa chair qu'il touche ;

Et tout le corps du pendu
Frénétique s'est tendu
Au spasme d'agonie ;

Et la dame a regardé
L'arc d'amour raide et bandé
Vers la cible bénie.

Alors tout son cœur se fond
Dans une extase sans fond,
Rien qu'à cette promesse.
Et dans ses yeux on peut voir
Qu'il lui semble recevoir
L'hostie à la grand'messe.

Ainsi tous deux ils sont morts,
N'ayant pas eu de remords,
Mais en plein adultère ;
Et, s'il est d'autres séjours,
Sans doute ils y font toujours
Ce qu'ils faisaient sur terre.

V

LE SOLDAT DE FORTUNE

Mes cheveux pour seul chapeau,
Mon espoir pour camarade,
Au régiment sans drapeau
Des joyeux batteurs d'estrade
J'ai gaîment vendu ma peau.

La pitance est incertaine ;
On mange quand on vola ;
Mais on court la prétentaine,
Et dans ce régiment-là
Tout le monde est capitaine.

Je dormais dans un fossé
Quand, à la première étape,

Deux princesses ont passé.
C'étaient les filles du pape.
Toutes deux m'ont embrassé.

J'ai regardé la première.
Elle avait les yeux en fleur,
Les cheveux faits de lumière,
La chair rose en sa pâleur
Comme une rose trémière.

J'ai regardé l'autre aussi.
Elle était toute pareille.
Alors j'ai crié : « Voici
« Deux grappes de même treille. »
Et les deux m'ont dit merci.

Les voyant d'humeur si gente,
Je leur rendis leur baiser.
Puis, d'une voix engageante :
« Laquelle, pour m'épouser,
« Est assez intelligente ? »

Ainsi dis-je bravement,
Risquant d'un coup ma fortune,

Fol, et moi-même estimant
Que ma requête importune
Trouverait peu d'agrément.

Mais les filles du Saint-Père
A la fois m'ont répondu :
« Moi !... » Oui, les deux ! Hein ! J'espère !...
Et j'ai dit : « C'est entendu ;
« A trois nous ferons la paire. »

C'est un cas que l'on défend,
Soit ! Mais, comme bien on pense,
Pour un pape triomphant
Tout est matière à dispense.
Ce pape était bon enfant.

L'œil clignant sous la paupière,
Il dit : « Vous voulez ? Mon Dieu !
« Je n'ai pas un cœur de pierre ! »
Et le mariage eut lieu
Au maître-autel de Saint-Pierre.

Quelle fête, nom de nom !
C'était mon apothéose.

Et tout fut parfait, sinon
Que pour célébrer la chose,
Las ! on tira le canon.

Et brusquement, à l'étape,
Je m'éveille en mon fossé.
Au lieu des filles du pape,
Le régiment a passé.
Il faut que je le rattrape.

Bah ! qu'importe ! Sans souci
En route, mauvaise troupe !
Le principal, ce coup-ci,
C'est d'arriver pour la soupe,
Et pour la bataille aussi.

Bienheureux, si j'en réchappe
En sauvant mon haricot,
De trouver, à l'autre étape,
Pour lui Jeannette ou Margot
Au lieu des filles du pape !

Gai, gai, quand on a vingt ans,
Qu'on est soldat de fortune,

On couche, tambours battants,
Avec le cul de la lune
Pour engendrer le beau temps.

VI

LE BON GILLE

Ils étaient trois frères jumeaux,
En vérité trois frères,
Mais pour les biens et pour les maux
Avaient des goûts contraires.
Pierre aimait la lutte et le bruit;
François passait souvent la nuit
Le nez dans un vieux livre;
Et le bon Gille était de ceux
Qui vivent doux et paresseux
Sans même se voir vivre.

Quand tous les trois eurent vingt ans,
Leur père prit trois sommes

Et leur dit : « Mes fils, il est temps
« De devenir des hommes.
« Dépensez-moi ces trois magots.
« Ainsi que vous ils sont égaux,
« J'en ai fait le partage.
« Dépensez-les à votre gré !
« Et selon, je déciderai
« A qui mon héritage.

« L'héritage est à celui-là
« Qui pendant une année
« Aura fait le plus beau gala
« De la somme donnée,
« En aura, pour le même prix,
« Le plus goûté, le mieux appris
« De l'existence humaine.
« Allez, chacun avec sa part !
« Qu'un bon vent vous guide au départ !
« Qu'un bon vent vous ramène ! »

Et les trois jumeaux sont partis
Par la campagne verte,
Tous trois contents et bien lotis,
Tous à la découverte.
D'abord ils ont fait le chemin
Se tenant tous trois par la main,

Chantant landerirette
Et lon lan laire et laire ô gai ;
Mais bientôt François fatigué
Soupira : « Je m'arrête. »

Chanter à pied, quel jeu pour Sa
Très haute intelligence !
Donc vers la ville il s'empressa
Prendre la diligence.
« Là-bas je me ferai, dit-il,
« L'esprit de plus en plus subtil,
« Et dans un an, j'espère,
« Je n'aurai, farci de savoir,
« Qu'à tout répéter pour avoir
« L'héritage du père. »

Et cependant sur le chemin
Vont toujours Pierre et Gille
Toujours se tenant par la main,
Cœur joyeux, pied agile.
Tout à coup vient au grand trotton,
Sonnant dans sa trompe tonton,
Taine, tonton, tontaine,
Un cavalier, sabre au côté,
Et sur la croupe une beauté
Fait rise au capitaine.

« Holà ! dit-elle, compagnons,
« Voulez-vous qu'on vous cogne ?
« Chapeau bas ! Ou gare les gnons !
« Mon mâle a de la pogne. »
Mais, à ces mots pleins de mépris,
Pierre, grinçant des dents, a pris
Le cheval par la rêne,
Et d'un fort poing bien asséné
Sur la route a désarçonné
Le soudard et sa reine.

Le cavalier en resta mort
Et la gouge tremblante.
Mais soudain Pierre sans remord
Lui dit : « Belle insolente,
« Tu me plais, n'aie aucun émoi
« Et remonte en croupe avec moi
« Je suis aussi bon mâle. »
Et sonnant tontaine, tonton,
Il vous l'emporte au grand trotton,
Laissant Gille tout pâle.

Le bon Gille sur le chemin
Reste alors solitaire,
Prend le cadavre par la main
Et doucement l'enterre ;

Puis il s'éloigne à travers champ
Et va vers le soleil couchant
    Jusqu'au bord d'une grève,
Où, devant la mer et les cieux
Il s'abîme, silencieux,
    Dans l'infini du rêve.

Un an plus tard les trois enfants
    Revenaient chez leur père,
Pierre et François tout triomphants
    Et Gille moins prospère,
Les deux premiers avec leur part
Plus grosse encore qu'au départ,
    L'un vaillant capitaine,
L'autre savant au nom connu,
Et Gille le cul presque nu
    En haillons de futaine.

Pierre s'expliqua le premier,
    Car il était superbe
Et tel que son rouge cimier
    Il portait haut le verbe.
« Vieux, dit-il, moi seul sûrement
« Je suis digne du testament
    « Que tu promis naguère.

« Moi seul je suis homme, en effet.
« Depuis un an ce que j'ai fait,
« C'est l'amour et la guerre.

« Cœur mis à mal, fort éventré,
« Pour moi, c'est tout de même.
« Partout en vainqueur suis entré,
« Et quand j'y suis, on m'aime.
« J'ai dépensé tous tes écus,
« Mais me suis fait par les vaincus
« Regarnir l'escarcelle.
« Devant mon désir excité,
« Il n'est bourse, fille ou cité
« Qui soit longtemps pucelle.

« J'ai vu des pays merveilleux
« Et les ai mis en cendre.
« On m'a dit qu'entre mes aïeux
« Je comptais Alexandre.
« Ai-je fait assez beau gala?
« Quant à ma sagesse, entends-la :
« L'important, c'est de vivre,
« Et pour vivre le mieux, le plus,
« Sans vœux fous, sans mots superflus,
« Il s'agit d'agir, ivre. »

A son tour s'expliqua François,
Lequel d'un ton plus calme
Dit : « S'il agit, moi, je conçois.
« A moi revient la palme.
« Que signifie un univers
« Où l'on marche à tort à travers ?
« Foin de l'orgie immonde !
« Le seul homme, le vraiment grand,
C'est celui dont l'esprit comprend
« La formule du monde.

« La force dont Pierre a l'emploi,
« Il devra s'y soumettre.
« Si j'en ai découvert la loi,
« Moi seul j'en suis le maître.
« Du souci d'être un animal
« Et d'agir bien ou d'agir mal,
« Savoir, tu me délivres.
« Et voilà pourquoi je conclus
« Que vivre le mieux et le plus
« C'est vivre par les livres. »

Le père ici l'interrogeant
Dit à François : « Grand homme,
« Pourquoi gardas-tu ton argent,
« Enflant même la somme ?

— C'est que, fit l'autre, étant malin,
« Je sais fort bien qu'un gousset plein
« Sert à pas mal de choses ;
« Et je m'épargne le danger
« De chercher sans boire et manger
« Les effets et les causes. »

Pendant les si, mais, car, pourquoi,
De François et de Pierre,
Le bon Gille était resté coi,
Assis sur une pierre.
Il marmonnait un vague chant,
Et son regard vers le couchant
Se perdait dans l'espace,
Humant, immobile et muet,
Le ciel dont le décor muait
A la brise qui passe.

« Et toi Gille, tu ne dis rien ? »
Fit le père au pauvre être.
« Dans le néant aérien
« Que vois-tu donc paraître ?
« Est-ce ton magot dispersé,
« Que tu perdis, panier percé,
« Si j'en juge à ta mine ?

« Ta culotte montre ta peau
« Et par ses trous flotte un drapeau
« De honte et de famine.

— Hélas ! mon père, grand pardon ! »
Répond le triste sire.
« L'argent dont vous m'aviez fait don
« A fondu comme cire.
« Tandis qu'au ciel je contemplais
« Ces jardins, ces tours, ces palais
« Où je voulais me rendre,
« Les gueux passant sur le chemin
« M'ont pris mon argent dans la main
« Et je les laissais prendre.

« Car là-haut sont les vrais trésors,
« Là-haut, dans les féeries.
« Voyez ces argents et ces ors !
« Voyez ces pierreries !
« Argents célestes, ors divins !
« Pierres coulant comme des vins !
« Mines toujours fécondes !
« Diamants, rubis et saphirs !
« Tous les Pérous, tous les Ophirs
« Et toutes les Golcondes !

« Ayant tout cela, fallait-il
« Convoiter davantage ?
« Que le vaillant et le subtil
« Aient donc votre héritage !
« Ou mieux encor, si vous m'en croyez,
« Père, à vous-même l'octroyez,
« Car il vous ferait faute. »
Et Gille, embrassant de plein cœur
Le vieux, le sage et le vainqueur,
S'en retourne à la côte.

Les trois autres, le jugeant fou,
L'ont laissé mettre en route
Sans lui jeter un pauvre sou
Pour casser une croûte.
Mais, le cul nu, le ventre creux,
Plus qu'eux le bon Gille est heureux;
Car, même s'il en crève,
Il a trouvé le vrai moyen
De vivre plus, de vivre bien,
Puisqu'il vit dans un rêve.

VII

L'HOMME AUX GRILLONS

L'un allait par les sillons
Ouïr chanter les grillons.

L'autre restait au logis
Devant ses chenets rougis.

L'un mangeait, seul, en marchant,
Le fruit tombé dans le champ.

L'autre, avec ses gens autour,
Bâffrait trois repas par jour.

L'un, pour s'endormir, avait
Le lit du sol sans chevet.

L'autre pionçait en flemmard
Dans le creux chaud d'un plumart.

L'un et l'autre ils ont aimé
La petite Brin-de-Mai.

« Viens avec moi, dit le gras,
« Tout ce que j'ai, tu l'auras. »

Le maigre dit : « Sache bien
« Qu'avec moi tu n'auras rien. »

Le gras dit : « Mon lit profond,
« Dans quel bon somme on s'y fond ! »

Le maigre dit : « On dort moins,
« Mais on rêve, dans les foins. »

Le gras dit : « Regarde un peu
« Quel grand pot bout sur mon feu. »

Le maigre risposta : « Oui ;
« Mais pas de grillons chez lui ! »

Brin-de-Mai de-ci de-ça
Entre les deux balança.

Car fort bien avait compris
De l'un et l'autre le prix.

Avec l'un c'était la paix,
La richesse et les respcts.

Avec l'autre, rien de coi!
Mais aussi, je ne sais quoi.

Ce je ne sais quoi pourtant
Lui sembla seul important.

Telle, sans plus, sa raison
De fuir la belle maison.

Dit : « Comme on doit s'ennuyer !
« Pas de grillons au foyer ! »

Ajouta : « Tout le restant,
« C'est beaucoup; mais est-ce tant ? »

Dit encor : « S'aimer, joyeux,
« Voilà ce qui vaut le mieux. »

Et gaîment, par les chemins
Des hasardeux lendemains,

Les yeux pleins de papillons,
A suivi l'homme aux grillons.

VIII

LES DEUX PARADIS

A la porte du manoir,
Dans le froid et dans le noir,
Sous son froc qui s'effiloque,
Un vieux moine est arrêté.
Sa barbe, tout d'un côté
Flotte au vent comme une loque.
A son flanc, un chapelet
Pend ; à son nez violet,
Un autre, en glaçons, breloque.

Par le judas, le portier
Lui dit : « Retourne au moutier,
« Puisque l'aumône on t'a faite.
« A quoi bon voir nos barons,

« Montrer à leurs ventres ronds
« Ton ventre plat de prophète ?
« Pourquoi rester là, têtu ?
« Moine, moine, que veux-tu ?
— Je veux faire aussi la fête. »

« Seigneur, un vieux moine est là,
« Demandant place au gala.
— De par Dieu, qu'on la lui donne ! »
Et quand le moine est entré,
Dans le grand fauteuil doré
On l'assied près de Sidone
La flamboyante putain,
Qui lui dit : « Prends du festin
« Ta part à bedon-bedonne.

— A tous ceux qui sont ici,
« Dames et barons, merci ! »
Fait l'autre en séchant un verre
D'un seul trait à rouge-bord.
« Festoyons donc ! Mais d'abord,
« Devant vous que je révère,
« Laissez-moi dire pourquoi
« J'ai de mon couvent si coi
« Renié la loi sévère.

« Voici quelque quarante ans
« Qu'au beau temps de mon printemps
« J'y suis entré plein de zèle
« Pour le service divin,
« Renonçant à tout, le vin,
« La pitance et la donzelle,
« Afin qu'au paradis bleu
« La Sainte Gloire de Dieu
« Daignât m'appeler vers elle.

« Or, un scrupule m'a pris :
« Est-il juste, le mépris
« Qu'on a de chose inconnue ?
« Non. Aussi, rompant mes vœux,
« Une fois au moins je veux,
« Malgré ma tête chenue,
« Goûter à ces plaisirs vains,
« Les bons plats et les bons vins
« Et la chair de femme nue.

« Si je les trouve en effet
« Pareils au tableau qu'en fait
« Notre prieur à son prône,
« Joyeux je dirai que j'ai
« A l'aveugle bien jugé,
« Les jaugeant juste à leur aune,

« Et que perdre ça, c'est peu,
« Pour voir au paradis bleu
« Dieu sourire sur son trône.

« Si par contre il m'advenait
« De découvrir que ça n'est
« Pas si piteux qu'on le prêche,
« Si je sens tout mon gosier
« En buvant s'extasier
« Que le vin ne soit pas rêche,
« Si mon sexe reverdi
« Se prend à marquer midi
« Au baiser d'une peau fraîche,

« Alors, connaissant le prix
« De ça que j'eus en mépris,
« Je serai d'autant plus brave
« De le mépriser toujours,
« Et jusqu'au bout de mes jours
« J'irai remettre à l'entrave,
« Pour gagner le paradis,
« Ma panse et mon vieux radis
« Redevenu pauvre rave. »

Quand il eut ainsi parlé,
Ayant le palais pelé,

Nouveau verre emmagasine ;
Puis, la serviette au menton,
Gueule prête au gueuleton,
Nez tourné vers la cuisine,
Avec grâce et majesté
Dit le *Benedicite*.
En embrassant sa voisine.

On en était aux chansons.
« Mais, ma foi, recommençons ! »
Fait le seigneur charitable.
« Le laisser tout seul dîner,
« Et nous, tristes, ruminer
« Comme des bœufs à l'étable,
« Serait indigne de lui
« Qui chez nous perd aujourd'hui
« Son pucelage de table. »

Et chacun approuvant ça,
Le repas recommença.
D'abord, deux soupes superbes :
Un hoche-pot au miton
Et le potage breton
Nommé *de congre aux six herbes*.
Puis, des hors-d'œuvre de choix :

Saucissons, concombre, anchois,
Tas de crevettes en gerbes.

Aux poissons le premier tour !
Un plat d'or : rougets autour
D'un grand homard écarlate.
Sur un plat vert, à côté,
Deux bars, un saumon truité
Qu'un hachis d'huîtres dilate,
Et, sur un plat d'argent blanc,
Trois dorades dont le flanc,
Gonflé de laitance, éclate.

Soupes, hors-d'œuvre et poissons
Font verser aux échansons
Les vins de topaze et d'ambre,
Yquem, Xerez, Marsala,
Madère, et, par-ci par-là,
Brûlant comme du gingembre,
Un doigt de très vieux cognac
Aussi doux dans l'estomac
Que le soleil en Décembre.

Les appétits s'aiguisant
Vont s'attaquer à présent
Au bataillon des entrées :

Ragoûts cuits sur les tisons
A feu lent, cuisons-cuisons,
Roux, onctueuses purées,
Sauces courtes, lourds coulis,
Oignons s'écrasant en lits,
Daubes et galimafrées.

C'est, après un miroton,
La braisade de mouton,
La poitrine et les éclanches,
L'échine et les deux gigots,
Sur lesquels les haricots
Font de jaunes avalanches,
Flocons d'or larmés d'argent
Par les gousses d'ail nageant
En croissants de lunes blanches.

Puis, deux ténébreux civets,
Quatre canards aux navets,
Six langues à la carotte,
Des tripes !... « Holà ! Sifflons
« D'autres vins que les vins blonds ! »
Avait dit le moine « Crotte !
« Nous faut du rouge, et du frais !
« De ceux qu'on lampe à longs traits,
« Non plus de ceux qu'on sirote ! »

Et pour se curer les crocs
Buvait à même les brocs,
Soufflant comme un qui déboise,
Buvait les crus sans dangers,
Les clairs Beaujolais légers,
Ou les petits vins d'Amboise,
De Chinon et de Bourgueil,
Lesquels n'ont pas d'autre orgueil
Que de fleurer la framboise.

« Maintenant, passons aux rôts ! »
Dit le moine entre deux rots.
« Mais n'omettons, je vous prie,
« Quelques légumes avec.
« Sans eux, le rôt semble sec.
« A leurs sucs il se marie.
« Et non plus n'oublions pas
« Que la fin d'un fin repas
« De salades soit fleurie. »

Et voici, sur des réchauds,
Petits pois, culs d'artichauts
En barigoule et tortue,
Choux verts, choux blancs, choux mignons,
Céleris et champignons,
Puis la barbe, la laitue,

Le chicon, le pissenlit,
Cependant, qu'on établit
Au mitan une statue,

Un veau rôti tout entier,
Au-dessus d'un bénitier
Creux comme un nombril d'ogresse
Et plein d'un jus gras fumant,
Veau devant qui, saintement,
Le moine, fou d'allégresse,
A crié : « Prosternons-nous !
« C'est le veau d'or ! A genoux !
« Alleluia pour sa graisse ! »

Sans compter que, très plaisants,
Six chapons et six faisans,
Deux côtes de bœuf sanglantes,
Trois lièvres, râbles lardés,
Trois filets de porc en dés,
Et vingt cailles succulentes,
Au bord du plat en ourlet
Egrènent leur chapelet
Pour oraisons avalantes.

Chapelet dont chaque *Ave*
D'une rasade est lavé,

Les grands crus entrant en ligne,
Bordelais et Bourguignons,
Rouges et chauds compagnons
Dont le vaillant moine est digne,
En buvant tant, que son nez
Semble à ses yeux étonnés
Fleurir comme un pied de vigne.

Et, tandis que tous, lassés,
Dès longtemps en ont assez,
Lui, de faim, de soif égale,
A tout rend toujours raison;
De tout, vin, chair, venaison.
Sans faire ouf il se régale,
Disant : « Voici quarante ans,
« De Carême en Quatre-Temps,
« Que mon ventre a la fringale. »

Fruits, flans, gâteaux en décor,
Longuement il bouffe encor.
« A présent, plus qu'un hommage, »
Dit-il, « et pour terminer,
« Au bouquet de ce dîner,
« Le vénérable fromage ! »
Il le fait, boit du Corton ;

Puis, s'essuyant le menton,
Gémit : « C'est tout ? Quel dommage ! »

Mais Sidone, l'accolant,
Dit : « Comme il est peu galant !
« As-tu donc oublié, moine,
« Qu'il te reste, Dieu merci,
« A goûter encor ceci ? »
Et, rougissant en pivoine,
Se retrousse et fait voir son...
Dont le moine eut grand frisson
Et le poil droit sur la couenne.

« Soit, dit-il, peau contre peau !
« Je planterai mon drapeau
« Dans ta brèche, ô citadelle ! »
Et donc, il l'emporte au lit.
Mais comment il y remplit
Douce besogne auprès d'elle,
Je n'en sais rien ; car ce n'est,
Pendant qu'il paillassonnait,
Pas moi qui tins la chandelle.

Tout ce que je peux vraiment
Vous dire, c'est qu'en aimant
Il dut être autant d'attaque

Que lorsqu'il but et mangea ;
Car vers la mi-nuit déjà,
Choit le fond du lit qui craque,
Et l'on entendait Sido
Crier qu'elle manquait d'eau
Et qu'elle en avait sa claque.

Ce qu'il y a de certain,
C'est que le moine au matin
Entre les seins de Sidone
Très doucemont trépassa,
En lui murmurant : « Viens ça,
« Qu'un bon avis te guerdonne !
« En vérité, je le dis,
« Il n'est rien qu'un paradis ;
« C'est celui-là qu'on se donne.

« Mais peut-être j'aurais dû
« A celui que j'ai perdu
« M'en tenir; car, vois, je crève
« Pour un bonheur tôt quitté,
« Tandis que d'éternité
« J'emplissais chaque heure brève ;
« Et de tous les paradis,
« Le plus réel, je le dis,
« C'est encor celui qu'on rêve, »

IX

LA BONNE AUBERGE

C'est à l'auberge du pendu,
Hurlu, berlu, ribéda, ribédu,
C'est à l'auberge du pendu,
Où le vin et Thérèse
Fleurent tous deux la fraise,
C'est à l'auberge du pendu,
Hurlu, berlu, ribéda, ribédu,
Que je suis gaîment descendu,
Quoiqu'un vendredi treize.

« Prends garde au treize et vendredi,
« Hurli, berli, ribéda, ribédi,
« Prends garde au treize et vendredi ! »

M'avait dit à l'oreille
Une vieille corneille.
« Prends garde au treize et vendredi,
« Hurli, berli, ribéda, ribédi ! »
Mais j'avais le cœur trop hardi
Pour écouter la vieille.

Au seuil de la triste maison,
Hurlon, berlon, ribésa, ribéson,
Au seuil de la triste maison,
Tout entière couverte
De lierre en noirceur verte,
Au seuil de la triste maison,
Hurlon, berlon, ribésa, ribéson,
Me souriait la Thérèson
De sa bouche entr'ouverte.

Ses yeux étaient deux fleurs de Mai,
Hurlé, berlé, ribéma, ribémé,
Ses yeux étaient deux fleurs de Mai
Sous le deuil de ses voiles,
Deux fleurs et deux étoiles.
Ses yeux étaient deux fleurs de Mai,
Hurlé, berlé, ribéma, ribémé,
Et je m'en sentis embaumé
Et brûlé jusqu'aux moelles.

« Si tu veux être mon bijou,
« Hurlou, berlou, ribéja, ribéjou,
« Si tu veux être mon bijou,... »
Me dit la veuve tendre,
« Il faut bien nous entendre.
« Si tu veux être mon bijou,
« Hurlou, berlou, ribéja, ribéjou,
« Sache demain, au point du jou,
« A quoi tu dois t'attendre.

« Tu dois t'attendre, pauvre fol,
« Hurlol, berlol, ribéfa, ribéfol,
« Tu dois t'attendre, pauvre fol,
« Après ta nuit de fête,
« Les yeux hors de la tête,
« Tu dois t'attendre, pauvre fol,
« Hurlol, berlol, ribéfa, ribéfol,
« A t'éveiller la corde au col
« Et la langue en bavette.

— C'est convenu, que je lui dis,
« Hurlis, berlis, ribédas, ribédis,
« C'est convenu que je lui dis,
« J'accepte et je demeure.
« Couchons-nous tout à l'heure !

« C'est convenu, que je lui dis,
« Hurlis, berlis, ribédas, ribédis ;
« Vivre une nuit de paradis,
« Ça vaut bien qu'on en meure. »

La belle alors m'a répondu,
Hurlu, berlu, ribéda, ribédu,
La belle alors m'a répondu,
Dans un baiser de braise :
« Aimons-nous à notre aise ! »
La belle alors m'a répondu,
Hurlu, berlu, ribéda, ribédu,
Et depuis, je suis le pendu
De l'auberge à Thérèse.

Mais d'être pendu je suis gai,
Hurlé, berlé, ribéga, ribégué,
Mais d'être pendu je suis gai,
Et point je ne rognonne,
L'ayant pour compagnonne ;
Mais d'être pendu je suis gai,
Hurlé, berlé, ribéga, ribégué,
Pendu d'amour infatigué
Au cul de ma mignonne.

X

JEAN LE COCU

Quand Jean le Gueux s'est marié,
Devant l'autel il a crié :
« J'en jure par ma race ancienne,
« Moi, Jean sans bien, mais sans effroi,
« Si quelqu'un prend, fût-ce le Roi,
« Ma femme, je prendrai la sienne. »

Et, brave, il s'est mis en chemin,
Tenant sa Jeanne par la main ;
Et Jeanne allait fière et ravie ;
Car, s'ils étaient gueux, elle avait
Le cœur d'un mâle pour chevet,
Et c'est de quoi fleurir la vie.

Jean l'adroit sait tous les métiers
Et peut fournir des jours entiers
A travailler sans perdre haleine ;
Et le soir, pour se reposer,
La douce chanson du baiser,
Jean le Fort la chante à voix pleine.

Aussi Jeanne chaque matin
N'aurait qu'à bénir son destin ;
Mais il lui vient mélancolie.
Elle songe, et pleure en songeant,
Qu'avec un peu, si peu d'argent,
Elle serait bien plus jolie,

Qu'il est lourd, le bois des sabots,
Que des souliers fins sont très beaux,
Que dans la soie on est charmante,
Que sur des cheveux d'or vivant
Il est triste, les soirs de vent,
D'avoir son tablier pour mante.

Et, tandis que Jean sans le sou
Bûche et trime à s'en rendre soûl,
Voici que Jeanne la Coquette

Du seigneur reçoit les cadeaux
Et pour lui se met sur le dos,
Tant et si bien qu'on en caquète.

Quand Jean le Simple en est instruit,
Il ne fait mine, il ne fait bruit,
Se poste un jour en embuscade,
Et sur la dame de l'amant,
A trousse-jupon, vaillamment,
Tient son serment d'une estocade.

Puis, à Jeanne, aussitôt rentré :
« J'ai fait comme j'avais juré, »
Dit-il, « mais choisis mieux, ma chère.
« A la vieille de ton barbon
« J'ai donné du raide et du bon
« Et l'on m'a rendu maigre chère. »

Qu'il prit la chose aussi gaiement,
Jeanne en eut dépit véhément
Et n'y trouva d'autre allégeance
Sinon rêver nouveau péché,
Dont Jean le Doux fût empêché,
Cette fois, de tirer vengeance.

Et comme, à quelque temps de là,
Passait en harnois de gala
Le régiment de la Feuillade,
Jeanne en amoureux affiquet
Au colonel porta bouquet
Et l'offrit avec une œillade.

Le colonel, d'un air guerrier,
Dit : « Belle enfant, sur l'étrier
« Pose ton pied, et saute en croupe.
« Mets ma cocarde à tes cheveux,
« Et tu seras, si tu le veux,
« La vivandière de ma troupe,

— Être la vôtre m'est plaisant, »
Répondit Jeanne, en le baisant
Si fort, si long, dans la moustache,
Que tous les dragons, sabre en l'air,
En sentirent comme un éclair
Du pompon à la sabretache.

« Parbleu ! pensa Jeanne, voici
« Qui met Jean le Seul en souci.
« S'il veut cueillir la pimprenelle

« A la dame de mon amant,
« J'ai pour moi tout le régiment
« Qui défendra la colonelle. »

Mais Jean au cœur audacieux
Est Jean qui n'a pas froid aux yeux ;
Un beau soir, au coin d'une rue,
Attend le colonel armé,
Et lui, sans arme, à poing fermé,
Sur le grand gendarme il se rue.

Quand il le tient sous ses genoux :
« Vaincu, dit-il, arrangeons-nous.
« Veux-tu vivre ? Qu'à ça ne tienne !
« Je te fais grâce ; mais, pour prix,
« D'aussi bon cœur que tu m'as pris
« Ma femme, donne-moi la tienne.

— Ma foi, répond l'autre, à ton gré !
« Je te l'accorde et je vivrai.
« Voici la clef d'or de sa chambre.
« Tu sens le pauvre homme et l'oignon ;
« Mais tu vaux mieux, fier compagnon,
« Que ses greluchons fleurant l'ambre. »

Le lendemain, Jean le Vainqueur
Vint trouver Jeanne et, l'œil moqueur :
« Grand merci de ta prétentaine !
« La colonelle est bien en chair,
« Et, comme au mari je suis cher,
« Il m'a fait nommer capitaine.

— Parbleu ! dit Jeanne, nous verrons
« Si toujours affronts pour affronts
« A ton loisir tu peux me rendre.
« Je vais choisir tel amoureux
« Que tu ne sauras, Jean l'Heureux,
« Ce qu'il t'aura pris, le lui prendre. »

Huit jours après, en riche arroi
Elle était présentée au Roi
Par le colonel plein de zèle,
Et dans le lit du Roi Louis,
Dont les yeux flambaient éblouis,
Nue, elle entra comme chez elle.

Mais tout à coup, vers le matin,
Voilà qu'on entend au lointain
Tinter en glas tocsins d'alarmes,

Sonner clairons, battre tambours,
Et la canaille des faubourgs
Qui déferle en criant aux armes.

Or, c'était Jean le Révolté
Qui, leur prêchant la liberté,
Les conduisait à l'escalade.
Courtisans, chambellans, valets,
S'étaient ensauvés du palais.
Le Roi tremblait pâle et malade.

Quand Jean le Chef est devant lui :
« Or ça, dit-il, le jour a lui
« De nous payer vos dettes, sire !
« Et l'on va donc, ni plus ni moins,
« Devant tous les gueux pour témoins,
« Hélas ! majesté, vous occire.

« Hormis si Jeanne, ma moitié,
« De vous, son galant, a pitié,
« Et souffre, en ce lit de dentelle,
« Sire, avec votre assentiment,
« Que je tienne encor mon serment,
« Vous faisant cornard devant elle. »

Jeanne s'écria : « Non, jamais !
— Pardon ! intervint le Roi ; mais,
« Très volontiers, moi, j'autorise.
« Vivre est doux ; et d'ailleurs, je crois
« Ne pas être parmi les Rois
« Le premier qu'on minotaurise. »

Et devant Jeanne et tous les gueux,
Dans le lit chaud, Jean le Fougueux
Besogna par trois fois la Reine
Qui proclamait en se pâmant
N'avoir de mari ni d'amant
Reçu jamais pareille étrenne.

Comme Jeanne restait sans voix,
Jean le Bon lui dit : « Tu le vois,
« Je tiens ma promesse quand même.
« De tous, quels qu'ils soient, j'ai raison.
« Rentrons ensemble à la maison
« Et sois encor celle qui m'aime. »

Mais Jeanne dit : « Non, sapristi !
« Je n'en ai pas le démenti.
« Je te veux cocu sans répliques.

« Retourner chez nous ? Plus souvent !
« Je préfère aller au couvent
« Ou m'inscrire aux filles publiques. »

Et pour punir Jean le Mutin
Sa Jeanne alors se fit putain,
Courant de bocart à bastringue,
Devenant rouleuse en chignon,
Et, de Jeanne au minois mignon,
Changée en Jeanne la grand'bringue.

Mais en tous lieux Jean le Têtu,
Toujours la suivant suivras-tu,
A tous ses amants en ménage
Cornait galamment le même air.
Elle eût été garce de mer
Qu'il l'aurait trompée à la nage !

Lasse enfin, vieille et sans cheveux,
Elle entra prononcer ses vœux
Au moutier des Nonnes Dolentes
Où l'on enterre son passé
Et ses remords dans l'*in-pace*
Des dévotions consolantes.

Mais un soir que, devant l'autel,
A Dieu, son époux immortel,
Elle offrait une patenôtre,
Voici surgir au *Domine*
Jean le Juste ; et Jean l'Obstiné
Dit : « Celui-là pas plus qu'un autre ! »

Et dans ses deux bras l'enfermant,
Jean fut fidèle à son serment
Sur l'autel où l'on dit la messe,
Et s'écria, Jean l'Invaincu :
« Cocu par Dieu ! Dieu soit cocu !
« Je suis Jean qui tient sa promesse. »

XI

MICHAUD-SANS-CASQUETTE

Aux venelles du bois fleuri,
Jouant de la cliquette,
L'enfant Michaud le mal nourri
Va paître sa biquette ;
Mais avec elle il a tant ri,
Couru, sauté comme un cabri,
Que dans les brondes le bougri
A perdu sa casquette.

Quand même, l'œil vif et rétu
Sous sa tignasse éparse,
Il siffle un gai turlututu
Et rentre d'un air farce ;
Mais sa marâtre au nez pointu

L'a battu, battu, battras-tu,
En criant : « D'où viens-tu, foutu
« Mauvais enfant de garce ? »

L'orphelin, dont le cœur se fend,
Piqué par la vipère,
Sous l'outrage se rebiffant,
En appelle à son père ;
Mais le père point ne défend
Ni la morte ni son enfant.
La marâtre et lui s'esclaffant
A rire font la paire.

Alors, avec un nom de Dieu
Qu'à la barbe il lui lâche,
Michaud, pâle, et droit comme un pieu,
Dit : « Ton sang tourne en flâche,
« De souffrir qu'on traite en ce lieu
« De garce la mère à ton fieu.
« Ah ! mieux vaut fuir sans feu ni lieu
« Que vivre auprès d'un lâche ! »

Puis, triste, le cœur attendri,
La gorge qui hoquète :
« Adieu, maison, mon tendre abri,
« Mes fleurs et ma biquette !

« Adieu, tout ce qui m'a chéri ! »
Et, sans que son père ait un cri,
S'en va Michaud le mal nourri,
L'orphelin sans casquette.

Bien des hivers, bien des étés,
Par les terres lointaines,
Avec les gendarmes bottés
Pour noirs croquemitaines,
Michaud s'en va de tous côtés,
Las, et les pieds ensanglantés,
Mangeant le pain des charités,
Buvant l'eau des fontaines.

Mais à toujours aller ainsi
Au hasard de sa quête,
Tantôt brûlé, tantôt transi,
A la male franquette,
Il gagnait un cuir endurci
Et du poil à son âme aussi
Sous la crinière en poil roussi
De son front sans casquette.

Si bien qu'un jour, qu'on déclarait
La guerre à grands vacarmes,
Tandis que plus d'un en secret

N'y partait qu'avec larmes,
Lui, n'ayant rien qu'il y perdrait,
Se trouva tout dret et tout prêt,
Corps d'aplomb et cœur guilleret
Pour le métier des armes.

Il y fit bon train son chemin ;
Car, la chose est notoire,
En ce temps-là, temps surhumain,
Pour acte méritoire,
Fût-on hier simple gamin,
On pouvait sans autre examen
Devenir général demain
Et connu dans l'histoire.

Toujours nu-tête au premier rang,
Son fusil pour raquette,
Au-devant de la mort courant,
Avec elle il coquète.
Le v'là capitaine, et sabrant !
Tous sont grands. Il est le plus grand.
Et le nom lui va demeurant
De Michaud-Sans-Casquette.

Volontiers il en était fier.
Quand d'estoc et de taille

Il faisait flamboyer son fer,
Il redressait sa taille,
Pour mieux à tous montrer en l'air
Ses crins drus au toupet d'enfer
Illuminant d'un fauve éclair
La nuit de la bataille.

A force de risquer sa peau
Qu'on vous lui déchiquète,
Il prend des canons, un drapeau,
D'un roi fait la conquête,
Puis culbute un jour en troupeau
Dix mille Allemands dans le Pô ;
Et du coup c'est le grand chapeau
Qu'a Michaud-Sans-Casquette.

En ce temps-là, comme on passait
D'espoir en espérance,
Lui, ne connaissant ce que c'est
Que la peur ni la transe,
La gloire si fort l'embrassait
Qu'il eût pu, ce petit Poucet,
Aussi bien qu'un autre, qui sait,
Être empereur de France.

Mais l'éternel tambour-battant
De ce temps militaire,
Comme il ronflait toujours pourtant
Et sans jamais se taire,
Il pleuvait du fer tant et tant
Qu'un soir un boulet l'emportant
Renverse Michaud et l'étend
Sans ses jambes, par terre.

« Bah! faut-il en pleurer? Jamais!
« Deux pieds! Belle chiquette!
« Tout le mal que je m'en promets
« C'est une autre étiquette.
« Sans-Casquette je me nommais;
« Je me nommerai désormais
« Non Michaud-Sans-Casquette, mais
« Sans-Pieds-et-Sans-Casquette! »

Au pays il est revenu
Sur deux pilons de frêne.
C'est là qu'enfant je l'ai connu
Chez ma grand'tante Irène.
Il nous contait par le menu
Ses combats d'un air ingénu.

Sous son front chenu toujours nu
Sa face était sereine.

De son père alors bonnement
Il prenait la défense,
Et même, oubliant le tourment
De sa dolente enfance,
A sa marâtre ensemblement,
Avec un sourire charmant,
De l'ancien mauvais compliment
Il pardonnait l'offense.

« Car, disait-il, sans elle, ici
« Jouant de la cliquette,
« J'aurais vécu couça-couci,
« A paître ma biquette,
« Tandis que je lui dois merci
« D'être coiffé tel que voici,
« Moi que j'ai dans l'histoire ainsi
« La gloire pour casquette. »

De ce vieux, dont les mots poilus
Chantaient pareil ramage,

J'ai du fond des jours révolus
Ressuscité l'image.
Gens de nos jours, au cœur perclus,
Faites-lui vos plus grands saluts ;
Car, de ces vieux, on n'en voit plus,
Et c'est vraiment dommage.

XII

BASANES

> BASANE (TAILLER UNE). — Insulter un supérieur par le geste grossier qui consiste à dessiner de la main, posée sur la braguette, une conversion à gauche, avec le pouce pour pivot et le petit doigt pour aile marchante.
>
> (*Argot militaire.*)

Quel nom avait ? N'en avait pas.
Marchez, la belle,
Marchez au pas.
Mais suivant le désir du gas
Elle en pigeait un dans le tas.
Marchez, la belle,
Ma ribambelle.
Ainsi toujours on l'appelait
D'un nom joli, fût-il très laid,
Lui donnant celui qu'on voulait.
Marchez, la belle.
Mon fourniment est au complet.

De la retraite au point du jour,
Marchez, paillasse,
Marchez, m'amour,
Un chacun n'en prend qu'à son tour,
Pas plus colonel que tambour.
Marchez, paillasse,
Ma ripaillasse.
Moi, j'en prends à mon agrément.
Jean-François Francœur est l'amant
De la gamelle au régiment.
Marchez, paillasse.
Rien ne manque à mon fourniment.

Le caporal, d'un air grognon,
Marchez, la pute,
Marchez, mignon,
M'a dit que j'étais un fignon.
Sur le nez je lui colle un gnon.
Marchez, la pute,
Ma risquenpute.
Pour tort à son individu
Il croit qu'en paîment il m'est dû
Douze pruneaux de plomb fondu.
Marchez, la pute.
Mon fourniment crie au perdu.

Paraît que mon cas sent les lieux.
Marchez, la douce,
Marchez, grands yeux.
Le sergent dit que c'est des mieux.
Je taille une basane au vieux.
Marchez, la douce,
Ma si tant douce.
Le chevronné, se gendarmant,
Jure qu'un pareil garnement
Faut le fusiller doublement.
Marchez, la douce.
J'ai du bren dans mon fourniment.

Le lieutenant s'amène après.
Marchez, la rose,
Marchez, teint frais.
Il dit qu'il fera sans regrets
Tenir les douze flingots prêts.
Marchez, la rose,
Bouton de rose.
Le lieutenant n'est qu'un serin
Et je lui taille à son chagrin
Une basane premier grain.
Marchez, la rose.
Mon fourniment brandouille un brin.

Le capitaine est survenu.
Marchez, coquette,
Marchez, sein nu.
Il dit qu'il n'a jamais connu
De nom-de-dieu plus mal tenu.
Marchez, coquette,
Ma bistoquette.
Au capitaine, en règlement,
Une basane, et bellement,
Large comme un Saint-Sacrement.
Marchez, coquette.
J'ai de ça plein mon fourniment.

Le gros-major ! Ses trois galons !
Marchez, la blonde,
Marchez, crins longs.
Les bleus croyaient, en vrais melons,
Que j'allais joindre les talons.
Marchez, la blonde,
Ma rousse blonde.
Je les écarte plus encor,
Et puisqu'il a triple rang d'or,
Triple basane au gros-major !
Marchez, la blonde.
Mon fourniment flasque à l'azor.

Au colonel ils se plaindront.
Marchez, la bringue,
Marchez, cul rond.
Voici, pour venger leur affront,
Le colonel, aigrette au front.
Marchez, la bringue,
Ma bringue fringue.
Il commande rassemblement.
Mais devant tout le régiment
On va bien voir si bougrement,
Marchez, la bringue,
J'ai du poil dans mon fourniment.

Au chef des chefs, au grand vainqueur,
Marchez, la chère,
Marchez, mon cœur,
Je dis que Jean-François Francœur
Ne sera jamais Jean Traqueur.
Marchez, la chère,
Ma chair bien chère.
Afin qu'il en soit convaincu,
Basane à deux mains en écu
Pour lui que j'ai tant fait cocu!
Marchez, la chère.
Mon fourniment me pend au cul.

Avant un mois au point du jour,
Marchez, la trouille,
Marchez, m'amour,
On va me fusiller en pour
A la muette sans tambour.
Marchez, la trouille,
Ma qu'on patrouille.
Mais la belle a dit : « Un moment !
« Si vous me tuez mon amant,
« Je change de casernement. »
Marchez, la trouille.
V'là du bon dans mon fourniment.

Ils ont tous ravalé leur fiel.
Marchez, la tendre,
Marchez, mon ciel.
Plus de mouscaille ! C'est du miel !
Tant caporal que colonel.
Marchez, la tendre,
Ma qui fais tendre.
Pour des basanes, sacrebleu,
Doit-on fusiller comme un bleu
Jean-François Francœur le bon fieu ?
Marchez, la tendre.
Mon fourniment remonte un peu.

Huit jours plus tard on s'est battu.
Marchez, la brave,
Marchez pointu.
La baïonnette est ma vertu.
Un porte-drapeau j'ai foutu.
Marchez, la brave,
Ma garce au brave.
D'être le mec du régiment
N'empêche pas le sentiment ;
Et c'est pourquoi subséquemment,
Marchez, la brave,
J'ai la croix dans mon fourniment.

On est crâne ou on ne l'est pas.
Marchez, la belle,
Marchez au pas.
Aux ennemis aussi là-bas
J'ai taillé basane, mes gas !
Marchez, la belle,
Ma ribambelle.
Cochon je suis, mais pas de lait !
Cochon de sang ! Le mien coulait.
Et basane à qui ça déplaît !
Marchez, la belle.
Mon fourniment est au complet.

XIII

LE DERNIER RÉVEILLON

Par ce temps de gel et de bise
Violaçant ton nez pointu,
Sous le sac mince en toile bise
Dont ton maigre corps est vêtu
Et dont l'un des coins rabattu
Te nimbe d'une capeline,
O pauvre vieille, où t'en vas-tu,
Les yeux fous, la bouche câline?

Vieille, ne ferais-tu pas mieux
D'être chez toi, dans ta chaumine,
Auprès du grabat où ton vieux,
Exténué par la famine,
Touche à l'étape qui termine

Pour ses pieds las, pour ses pieds froids,
La route éternelle où chemine
Son éternel chemin de croix?

O vieille, c'est là qu'est ta place,
Pendant sa nuit sans lendemain,
Pour qu'à son regard qui se glace
Parle un dernier regard humain,
Et pour qu'au bout du long chemin
Fait tout avec toi, son ancienne,
Il sente encor trembler ta main,
Comme aux jours d'amour, dans la sienne.

O vieille, vieille, il n'est que temps,
Retourne auprès du grabataire !
Voici ses doigts tout tremblotants ;
Sa voix, qui t'appelle, s'altère ;
Les mots bientôt y vont se taire,
Changés en râles sanglotants ;
Ses yeux ont déjà le mystère
De l'aube des derniers instants.

O vieille, vieille si têtue,
Il te veut, ne l'entends-tu pas ?
Ta lâche absence qui le tue
Double l'affre de son trépas.

Reviens vite, reviens là-bas,
Avant que son âme s'envole !
Où t'en vas-tu, pressant le pas,
Et souriante, ô vieille folle ?

La vieille, par le gel qui mord
Et la bise aux pinçures sourdes,
S'en va ramasser du bois mort
Qu'elle arrange, de ses mains gourdes,
En fagot de lourdes falourdes,
Y joignant bientôt les fardeaux
De deux bûches encor plus lourdes
Sous quoi ploie et craque son dos.

Puis au cabaret où rougeoie
L'âtre du prochain réveillon,
Au cabaret qu'emplit la joie
Elle entre, triste penaillon,
Et mendie un peu de billon
En chantant d'une voix éteinte
Parmi le riant carillon
Qui déjà sur les pintes tinte.

Les gens sûrs d'être bientôt soûls
Ne sont pas trop durs à l'aumône.
Sou par sou, la vieille a dix sous,

Dix vieux sous de vieux billon jaune.
Alors, au gras patron qui trône
Derrière son boudin tout prêt,
Elle dit : « J'en veux un quart d'aune,
« Plus un setier de vin clairet. »

— Tiens ! voyez-vous ça, la gouliaffe »
Fait-il, et chacun s'esclaffait.
Mais la vieille, elle aussi, s'esclaffe :
« Eh bien ! quoi ! Gouliaffe, en effet !
« C'est possible. On n'est pas parfait !
« D'ailleurs, je paie, hein ! bons apôtres !
« Puis, après tout, Noël est fait
« Pour les gueux comme pour les autres. »

La vieille dans son gorgeret
Met à la place la meilleure
La topette de vin clairet
Et le bout de boudin qui fleure
Le chaud régal de tout à l'heure ;
Puis, rechargeant son faix pesant,
Sous la bise dont son nez pleure
Elle s'en retourne à présent.

Est-ce ton nez qui pleure, ô vieille ?
Non, non ! Maintenant j'y vois mieux.

Pauvre bonne vieille pareille
En misère à ton pauvre vieux.
Ce qui pleure, ce sont tes yeux,
Et des pleurs d'extase infinie,
En songeant au réveil joyeux
Dont va fleurir son agonie.

D'aucuns pourront trouver mauvais
Ton désir et d'une âme basse ;
Ils penseront que tu devais,
A l'heure où ton homme trépasse,
Aller lui querre une autre grâce
Et d'un réconfort plus divin
Qu'un peu de cochonnaille grasse
Arrosé d'un verre de vin.

Sans doute ont-ils raison ; et, certe,
Je ne discute pas contre eux.
Je conte, ici, point ne disserte.
Le vœu de ton cœur généreux
Fut-il ou non malencontreux ?
Qui le sait, en fasse des gloses !
Mais moi je sais qu'aux malheureux
Il faut pardonner bien des choses.

Or ton pauvre homme était de ceux
Qui dès l'enfance ont triste mine,
De ces éternels malchanceux
Que la faim sans fin ronge et mine
Ainsi qu'une lente vermine,
Et qui n'ont pour seul bien réel
Qu'un jour de trêve à leur famine,
Une fois par an, à Noël.

Et tu pensas, dans ta simplesse,
Puisque Noël était venu,
Qu'avant de tomber en faiblesse
Pour s'en aller, tout seul, tout nu,
Dans le noir pays inconnu,
Rien vraiment ne pouvait paraître
Plus nécessaire et plus chenu
Que son réveillon au pauvre être.

Et sans doute le bon Noël,
Le grand-papa qu'on représente
Barbe blanche, yeux couleur du ciel,
Rire aux lèvres, main bienfaisante,
A trouvé ta conduite exempte
De blâme en ce jour de bonheur,

Et n'a pas jugé malplaisante
Ta façon de lui rendre honneur.

Car à tes vœux, ô pauvre vieille,
Regarde comme il condescend.
Il fait pour toi cette merveille
Qu'à ton retour le trépassant
Renaît à la vie et se sent
Repris de soif et de fringale,
Et du bon boudin noir au sang
Et du vin clairet se régale.

Et Noël fait même encor mieux.
Ton bois mort dans la cheminée
Flambe d'un tel feu que ton vieux
En a la tête illuminée.
Et sa face parcheminée
Refleurit, parmi les poils blancs,
Des roses de la prime année
Où s'unirent vos doigts tremblants.

Et Noël fait mieux même encore.
Pour que votre autour soit pareil
A la beauté qui vous décore,

Pour que votre dernier sommeil
S'endorme sous un dais vermeil,
Il dit au feu : « Flambe, flamboie !
« Plane au-dessus d'eux en soleil,
« Soleil d'amour et feu de joie ! »

Et le feu grandit, monte encor,
Et la pauvre noire chaumière
N'est bientôt plus que pourpre et qu'or,
Et sa tristesse coutumière
Se change en palais de lumière
Où l'ange des trépas heureux
Brandit une rose trémière
Que soutient un lys amoureux.

Et dans ton sac en toile bise
Lorsqu'on t'a trouvée au matin,
Pendant qu'au gel et par la bise
Tintait l'Angelus argentin,
Près de ton vieux, mort au festin
Consolateur de tant de jeûnes,
Tu souriais à ton destin,
Pauvre vieille aux yeux toujours jeunes !

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

I

LE ROCHER

C'était, au voir, au toucher,
Un rocher en pur rocher.

Aucune feuille, aucune herbe,
A son front chauve et superbe !

Aucun poil follet vivant
De mousse frisée au vent !

Planté là comme une borne,
Il se tenait raide et morne.

Il avait l'air sourd-muet.
Jamais il ne remuait.

« S'il vit, c'est un imbécile !
« S'il est mort, il est fossile ! »

Ainsi pensaient les passants.
Il leur répondait : « Je sens. »

Il leur disait: « Je suis tendre. »
Mais on ne pouvait l'entendre.

Car, sans desserrer les dents,
Il ne parlait qu'en dedans.

Sur son visage farouche
On ne voyait point de bouche.

Pour crier ses biens, ses maux,
Il n'en sortait pas de mots.

En ce champ de pierre aride,
Pas même un sillon de ride

Où pût germer quelque fleur
Exprimant joie ou douleur !

Et pour tous ce rocher doncque
Ne fut qu'un rocher quelconque.

Mais un jour, passant par là,
Moi, j'ouïs qu'il me parla.

Rocher que ta masse oppresse,
On la saura, ta détresse.

Rocher que nul n'a compris,
On le connaîtra, ton prix.

Rocher qu'on suppose inerte,
J'ai lu dans ton âme ouverte.

J'ai vu tes pleurs s'épancher.
C'était la source, ô rocher !

La source où se désaltère
Au-dessous de toi, la terre ;

La source qui sourd plus bas
Et qu'en toi l'on n'entend pas ;

La source qui par la plaine
Est ruisseau, rivière pleine,

Puis fleuve immense et fougueux....
O rocher ! O cœur des gueux !

II

L'HEURE À VENIR

« Triste enfant dont se creuse la joue,
« Tandis qu'au bord des flots orageux
« Autour de toi chacun crie et joue,
« Pourquoi rester, seul, fuyant les jeux,
« Devant la mer, l'âme malcontente !
« Qu'attends-tu là, d'une vaine attente ?

— J'attends là que la mer ait tari. »
Et de l'enfant tout le monde a ri.

« A l'âge où dans les bois, loin des grèves,
« Les amoureux se cachent le soir,
« Blême jeune homme aux yeux lourds de rêves,

« Devant la mer, toi, pourquoi t'asseoir ?
« A l'âge où deux à deux on est tendre,
« Que viens-tu là, solitaire, attendre ?

— J'attends là que la mer ait tari. »
Et du rêveur tout le monde a ri.

« Homme au front nu balafré de rides,
« Te voici mûr pour les durs combats.
« Pourquoi hanter ces plages arides,
« Quand la moisson de vie est là-bas ?
« A regarder sans fin l'étendue,
« Tu te morfonds vers quelle attendue ?

— J'attends là que la mer ait tari. »
Et de l'oisif tout le monde a ri.

« Vieillard qui vas mourir tout à l'heure,
« Jouis au moins du beau jour dernier.
« L'absurde espoir qui toujours te leurre,
« C'est temps encor de le renier.
« Qu'attends-tu là, le front dans le sable,
« Devant la mer, certe, intarissable ?

— J'attends là que la mer ait tari. »
Et du vieillard tout le monde a ri.

« Ci-gît un fou mort dans sa folie. »
C'est l'épitaphe qu'on lui grava.
Et sur sa tombe que tout oublie
Depuis longtemps personne ne va.
Sachez pourtant, faux sages, l'entendre :
Ce fou n'était pas un fou, d'attendre.

Car ça vient, l'heure dont on a ri,
L'heure où la mer, certe, aura tari.

III

L'UN

L'un disait : « Comment nos aïeux,
« Demi-hommes et demi-singes,
« Faisaient-ils pour vivre joyeux,
« Proie offerte à toutes les Sphinges?
« Nous valons vraiment un peu mieux.

« Quand ils entendaient le tonnerre,
« Un dieu vengeur apparaissait
« A leur regard visionnaire.
« Mais nous, nous savons ce que c'est,
« Ayant plumé l'aigle en son aire.

« Qui voudra suivre nos leçons
« N'aura plus à courber l'échine.

« Tout est clair, nous l'établissons.
« Tout se fabrique à la machine,
« Jusqu'au vent tissu des chansons. »

Il disait : « Science docile.
« Tu nous soumets tout. » Un passant,
Au front de héros qu'on exile,
Lui répondit en gémissant :
« Triste orgueilleux, pauvre imbécile ! »

Et sous son front, dans un décor-
D'azur, montrait des somnambules
Soufflant à des chalumeaux d'or
Des bulles, des bulles, des bulles,
Encor, encor, encor, encor.

IV

L'AUTRE

L'autre disait : « Penseurs, esprits
« Sachant tout ce qu'on peut connaître,
« Vos secrets sont à trop haut prix.
« Cruels chimistes de mon être,
« Pourquoi me les avoir appris ?

« Quand je pleurais dans la vallée,
« Ignorant l'écho, j'avais foi
« En la Nymphe amie et voilée
« Qui là-bas pleurait avec moi.
« Ma peine en était consolée.

« Quand d'un fier élan vers les cieux
« Pleins d'étoiles j'ouvrais mon aile,

« Pour calmer mon cœur anxieux
« Une sympathie éternelle
« M'y souriait dans tous ces yeux. »

Il disait : « O douce démence,
« Quand je priais à deux genoux ! »
Un petit vieux au crâne immense
Lui répondit : « Tais-toi ! Tu nous
« Embêtes avec ta romance ! »

Et sous son crâne soulevé
Montrait sa cervelle en éponge
Où dormait, gavé d'un pavé,
Un serpent mort que ronge et ronge
Et ronge et ronge un rat crevé.

V

REGARD DE PAUVRE

Le vieux à gueule de bandit
M'a regardé, ne m'a rien dit,

Ni l'humble appel qui rend humain,
Quand, brusque, il a tendu la main,

Ni même un merci chuchoté
En recevant ma charité.

Mais ses yeux de loup, ses yeux gris,
M'ont parlé, certe ; et j'ai compris.

Ils disaient : « Crois-tu, pour deux sous,
« M'avoir à tes pieds et dessous ? »

Et moi non plus je n'ai rien dit
Au vieux à gueule de bandit.

J'ai mis d'autres sous dans ma main
Et, vite, ai repris mon chemin,

Fuyard, honteux, songeant tout bas
Qu'il n'avait point tort, n'est-ce pas ?

Ils disaient : « C'est, en vérité,
« Toi qui te fais la charité. »

Ils disaient : « En me les jetant,
« Ces deux sous, toi seul es content. »

Ils disaient : « De donner ainsi,
« C'est toi qui te dois un merci. »

Ils disaient : « Deux sous au barbon !
« Et l'on est tout fier d'être bon ! »

Ils disaient : « Pour toi quel régal,
« D'avilir en moi ton égal ! »

Ils disaient : « Tes deux sous reçus,
« J'aurais droit de cracher dessus. »

Ils disaient : « Soit! je prends le don ;
« Mais n'espère pas mon pardon. »

Ainsi, sans un mot, par ses yeux,
M'a parlé le silencieux.

VI

GOUSSEPAIN

— Eh ! Goussepain,
Où t'en vas-tu ?
— Turlututu,
Gagner mon pain.

Morte étant sa ménagère,
Le père dans le coulin
S'est remis âne au moulin
Avec une autre bergère.
Elle a pour lui main légère,
Yeux gadoux et cul câlin ;
Mais pour le môme orphelin
Son cœur est cœur d'étrangère.

— Eh ! Goussepain,
Où t'en vas-tu ?
— Turlututu,
Gagner mon pain.

Du père elle a fait conquête
Avec cuisine à son gré,
Soupe grasse, rôt doré,
Ragoût, civet et blanquette,
Sans compter sa bistoquette
Qu'elle tient chaude au serré ;
Mais lui, le môme effaré,
Court pieds nus et sans casquette.

— Eh ! Goussepain,
Où t'en vas-tu ?
— Turlututu,
Gagner mon pain.

Comme le père est ivrogne,
Elle avec lui s'assortit
A qui le mieux s'abrutit ;
Et quand ils ont rouge trogne,
Pour peu que l'un des deux grogne
De n'avoir plus appétit,
C'est sur le dos du petit
Que celui qui cogne cogne.

— Eh ! Goussepain,
Où t'en vas-tu ?
— Turlututu,
Gagner mon pain,

Tant la chèvre broute, broute,
Qu'autour d'elle tout est ras.
Tôt il ne resta pas gras
Dans la cambuse en déroute,
Cependant que par la route,
Main tendue au bout du bras,
Mendigue le pâtiras
Dont la chair n'est qu'une croûte.

— Eh ! Goussepain,
Où t'en vas-tu ?
— Turlututu,
Gagner mon pain.

L'âpre gent paysanière
Ainsi qu'à ses doigts velus
A son cœur a des calus
Et n'est pas grande aumônière.
Le môme boit dans l'ornière
Et couche sur des talus,
Et bien vite aux reins n'a plus
Que sa chemise en bannière.

— Eh ! Goussepain,
Où t'en vas-tu ?
— Turlututu,
Gagner mon pain.

Rencontra, près d'une meule,
Un chemineau besacier,
Aussi grand qu'un cuirassier,
Aussi tendre qu'une aïeule ;
Et sous ses cheveux d'éteule
Le vieux bougre aux yeux d'acier
Avait un air carnassier
Dont s'illuminait sa gueule.

— Eh ! Goussepain,
Où t'en vas-tu ?
— Turlututu,
Gagner mon pain,

Le vieux lui garnit la gève
De pain, de lard, de vin frais,
En disant : « C'est là, tout près,
« Quand qu'on a b'soin, qu'on en lève.
« Gna qu'à voler, et on crève
« Qui qu'os' vous courir après.
« Si teu voulais, t'apprendrais.
« T'as qu'à dev'nir mon élève. »

— Eh ! Goussepain,
Où t'en vas-tu ?
— Turlututu,
Gagner mon pain.

Le petit, jadis en larmes,
Est tout en rire aujourd'hui.
Au vieux bougre il a dit oui ;
Et malgré les nuits d'alarmes
Il a des jours pleins de charmes
A vivre aux dépens d'autrui.
N'a pas plus malin que lui
Pour se foutre des gendarmes.

— Eh ! Goussepain,
Où t'en vas-tu ?
— Turlututu,
Gagner mon pain.

A tenir ainsi campagne
En volant sans feu ni lieu,
Ce n'est pas toujours le jeu
Auquel à tout coup l'on gagne ;
Et si le vol s'accompagne
De sang versé, même un peu,
On risque... Quoi ! nom de Dieu !
Qu'est-ce qu'on risque ? Le bagne.

— Eh ! Goussepain,
Où t'en vas-tu ?
— Turlututu,
Gagner mon pain.

Peut-être à cette tontine
Le gros lot te guette aussi,
Pour avoir par-là par-ci
Trop saigné qui se mutine :
C'est, à l'heure clandestine
Où le ciel s'est réclairci,
De baiser en raccourci
Notre-Dame Guillotine.

— Eh ! Goussepain,
Où t'en vas-tu ?
— Turlututu,
Gagner mon pain.

Mais, même ça, l'on s'en fiche,
Quand on est bon hurlubier.
Chasseur ensemble et gibier,
C'est le revers de la fiche
Qu'un beau jour le merlifiche
Ait son col au colombier
Où le suprême barbier
En détronché vous affiche.

— Eh ! Goussepain,
Où t'en vas-tu ?
— Turlututu,
Gagner mon pain.

« Bah ! si tu dois sauter, saute ! »
Telle est la leçon du vieux.
« Et qui n'a pas froid aux yeux
« Reprend le pain qu'on lui ôte. »
Aussi, brave et tête haute,
Le petit mourra joyeux,
Disant : « J'ai fait de mon mieux.
« Le reste n'est pas ma faute. »

— Eh ! Goussepain,
Où t'en vas-tu ?
— Turlututu,
Gagner mon pain.

En attendant, n'est pas veule,
Et comme le besacier
Aussi grand qu'un cuirassier,
Aussi tendre qu'une aïeule,
Le môme aux cheveux d'éteule
Prend l'air d'un loup carnassier,
Et ses yeux couleur d'acier
Font flamber d'éclairs sa gueule.

— Eh ! Goussepain,
Où t'en vas-tu?
— Turlututu,
Gagner mon pain.

VII

CHEMINEAU

Par le poussier blanc des routes,
Sac au dos, trique à la main,
Chemineau va son chemin,
Chemineau truchant des croûtes.

Pieds en sang et front en eau,
Ah ! chemine, Chemineau !

La graisse point ne le charge :
Il n'a rien dans son bedon
Qui rentre sous le cordon
De sa culotte trop large.

Plus vidé qu'un vieux tonneau,
Ah ! chemine, Chemineau !

Du ciel lourd on sent descendre
Un soleil de plomb qui fond,
Et le sol chaud est à fond
De braise ardant sous la cendre.

Noir et cuit comme un pruneau,
Ah ! chemine, Chemineau !

Quand on a la gorge rêche,
Bon sang ! que le cidre est bon !
Lui, la gargante en charbon,
N'a pas même un peu d'eau fraîche.

Altéré, tel un fourneau,
Ah ! chemine, Chemineau !

Jusqu'où faut-il qu'il s'en aille
Pour voir charitables gens?
Foutre ! Bougre ! Aux indigents
Combien le monde est canaille !

La bile en jus de cerneau,
Ah ! chemine, Chemineau !

*

Au roulis de sa bourriquette
La paisande roule au marché.
Elle a beau teint, mine frisquette,
Devantier blanc, bonnet ruché.
Or Chemineau s'est approché,
Geignant d'une voix pitoyable :
« J'ai faim, j'ai soif, j'ai tant marché !
« Donnez l'aumône au pauvre diable.

— Passe ton chemin, vagabond ! »
Répond la paisande en colère ;
Et la bourriquette, d'un bond
S'écartant du patibulaire,
L'envoie aussi faire lanlaire
Et lui dit : « Fiche-nous la paix. »
D'une ruade vers le blaire
Dans une mitraille de pets.

Mais Chemineau d'un coup de trique
A l'insolente a riposté,
Et la paisande et la bourrique
Tombant chacune d'un côté
Jambes en l'air ont culbuté,
D'où Chemineau, la gueule en fête,
A vu du bon vivre à planté
Et que la garce était bien faite.

Par terre une jarre de lait,
Sur des œufs cassés pêle-mêle
Et du beurre en or, ruisselait,
Cependant qu'auprès la femelle,
Ses souliers montrant la semelle,
A rebindaines étalait
Entre une fesse et la jumelle
Sa boutonnière sans ourlet.

Ainsi soudain à la baguette
Chemineau se trouvant servi,
Pour la panse et pour la braguette
Avait sa pitance à l'envi ;
Et le voilà, glouton, ravi
De sa double soupe trempée,

Qui tout d'abord s'est assouvi
D'œufs et de lait à grand'lippée.

« Filou ! Bringand ! Merligodger ! »
Hurle la femme en Merlusine,
Mais ne peut se désempierger
Du bât rompu qui l'embousine
Et la tient là comme en gésine,
Tandis que Chemineau content
Lui dit : « Braillez pas tant, cousine !
« Je suis à vous dans un instant. »

Et tout de suite après, mon brave,
Une fois le ventre joyeux,
Vient sur elle et la désentrave ;
Mais c'est pour la rentraver mieux ;
Car la flamme aux reins comme aux yeux,
Il lui fait voir de bonne sorte
Qu'il n'est pas de flacon si vieux
Dont parfois jeune vin ne sorte.

Quand il en eut tout son assez,
Laissa la commère pleurante
Assise dans ses œufs cassés

Appeler sa bourrique errante,
Mais lui cueillit une amarante
Pendant qu'elle se rattifait,
Et dit : « Je n'ai pas d'autre rente
« A donner au fieu que j'ai fait. »

*

Avec le lait qui le leste
Et le souvenir galant
Dont il va se régalant,
Chemineau part d'un pied leste.

Épousailleur sans anneau,
Ah ! chemine, Chemineau !

Qui sait si la belle en larmes
Ne court pas en ce moment
Conter son désagrément
Et prévenir les gendarmes ?

Gibier fuyant le panneau,
Ah ! chemine ! Chemineau !

Prends les obscures venelles :
Gendarmes on n'y voit pas,
Et l'on y fait des repas
De meurons et de prunelles.

Au sentier du lapineau,
Ah ! chemine, Chemineau !

Ding ! dong ! le Salut gazouille.
C'est le soir ! Cherche un bon coin
Où tu dormes dans le foin,
Ni-vu-ni-connu-j't'embrouille.

Laus tibi sit Domino !
Ah ! chemine, Chemineau !

Car tu fis bien, pauvre hère,
De la voler en passant,
La fleur rare, fleurissant
Les landes de ta misère.

Sans remords, comme un moineau,
Ah ! chemine, Chemineau !

VIII

TROP-BEAU-POUR-RIEN-FAIRE

Quand il naquit, si beau, son père
Dit, tout gonflé d'orgueil : « J'espère
« Qu'en v'là n'un beau, d'petit Jésus ! »
Sa mère ajouta, l'âme en fête :
« Sûr, c'est l'ouvrage la mieux faite
« Des quatorze enfants que j'ai-z eus.

« Mais comment l'appeler ? » fit-elle.
Il était d'une splendeur telle !
Aucun nom ne les contenta.
Elle dit enfin : « Je préfère
« L'appeler Trop-beau-pour-rien-faire. »
Et c'est le nom qui lui resta.

Or, à l'âge où ces petits anges
N'ont d'autre travail dans leurs langes
Que de téter et lâcher l'eau,
Sa vieille mère étant modèle,
Lui, pauvret, il posa près d'elle.
L'aïeule et l'orphelin, tableau !

Souvent même, il posa sans elle
Entre les bras d'une donzelle
Dont les seins n'avaient pas de lait.
La Vierge et l'Enfant dans l'étable !
Et lui, nu, tout nu, lamentable,
Et taloché quand il gueulait.

Puis vint le temps où dans la rue
La marmaille libre se rue.
Lui ne l'eut point, ce bon temps-là.
Toujours la pose impitoyable !
Toujours trop beau, c'est bien le diable !
Si beau, qu'un soir on le vola.

Et le voici dans la baraque
D'un saltimbanque, où son corps craque,
Où ses membres estropiés

Sont, sous le poing qui les disloque,
Flétris, tordus comme une loque,
Travaillant de la nuque aux pieds.

Et lorsque ensuite sur l'arène,
Avec sa grâce souveraine,
Fort, mais sans effort, il paraît,
Dans les tours les plus difficiles
Il a l'air, pour les imbéciles,
D'un bel oisif qui se distrait.

Son fier nonchaloir, nul ne pense
Qu'il est la triste récompense
De turbins longs et meurtriers.
« Peuh ! dit Prudhomme utilitaire,
« Il eût fait un beau militaire.
« Mais c'est si mou, ces ouvriers ! »

Même aux yeux du peuple qui l'aime,
Il passe un peu pour une flemme,
Gouapeur moins homme que gamin,
Artisse, quoi ! batteur de flanche,
Cheveux trop bouclés, peau trop blanche,
Main trop propre et poil dans la main.

Et pour prix de tant de journées
Âpres, terribles, acharnées
Il obtient ce mot : « Dégourdi ! »
C'est tout. Mais le traiter en frère,
Pas un n'y consent, au contraire,
Parmi ces faiseurs de lundi.

Qu'il travaille en bête de somme,
On ne le sait que s'il s'assomme
Ou s'éventre en un grand écart.
Encor d'aucuns, à rouge trogne,
Disent-ils : « Pas chançard, l'ivrogne ! »
Quand il saigne sur un brancard.

Ainsi, saltimbanque ou modèle,
Trop-beau-pour-rien-faire, fidèle
A son nom si bien démenti,
Jusqu'à seize ans peina sans cesse.
Advint alors qu'une princesse
Le vit et le trouva gentil.

Princesse, entendons-nous, de celles
Qui ne furent jamais pucelles
Que pucelles comme chausson,

De celles, ma bonne ma chère,
Dont là porte est porte cochère
Et dont les culs sont l'écusson.

Mais princesse, enfin; car n'importe
Qu'elle eût au-dessus de sa porte
Armoirie ou gros numéro;
En princesse elle fit l'offrande,
Ouvrant sa porte toute grande
Pour zéro franc, moins que zéro.

Moins, certes, puisqu'au pauvre hère,
Toujours dit Trop-beau-pour-rien-faire,
Galamment elle fit l'honneur
De lui payer son jour de manque,
Si bien que l'humble saltimbanque
Se réveilla fier souteneur.

C'était la pâtée et la niche,
Soit ! Mais être, comme un caniche,
Caressant du soir au matin,
Et caressé; n'avoir la frousse
Ni des pantes, ni de la rousse;
De caniche passer mâtin;

Rester le mec qui le mieux fringue,
Roi des Terreurs, coq du bastringue,
Toujours prêt, droit sur ses ergots;
Les nuits qu'on est trop en ribote,
Rouler de gnons en coups de botte,
Conduit au bloc par les sergots ;

Être d'aplomb, d'autor, de taille
A ne jamais perdre bataille
Dans la rue aussi bien qu'au pieu ;
Tous ces trucs, si tu te figures
Que ce sont là des sinécures,
Ah ! fichtre ! Ah ! foutre ! Ah ! nom de Dieu !

Mais les gas des plus hautes mines,
Les plus rudes mineurs des mines,
Les mieux cuirassés des marins,
Tous, à ces besognes atroces
Deviendraient des veaux et des rosses,
Sans flamme aux yeux, sans moelle aux reins.

Telle est l'existence sévère
Que mena Trop-beau-pour-rien-faire,
Toujours peinant, jamais geignant,

Et toujours, malgré son courage
A ne pas refuser l'ouvrage,
Traité de lâche et de faignant.

Faignant, lui ! Lui, lâche ! Infamie !
Un soir, on rafla son amie.
Emballée ! Ouste ! A Saint-Lago !
Ainsi tombé dans la mélasse,
Qu'auriez-vous fait, vous, à sa place ?
Lui, sans honte, il fut mendigo.

Oui, dans sa débine complète,
Pour qu'elle eût un peu de galette,
Quelques maigres douceurs là-bas,
Lui, se grimant en cul-de-jatte,
Il tendit bravement la patte
Aux sous qu'on ne lui donna pas.

Rampant, sautelant, misérable,
Talons aux fesses, ventre au râble,
Il s'écrasa des jours entiers
Prostré dans sa posture immonde...
Connaissez-vous de par le monde
Beaucoup de plus cruels métiers?

Lassé de ce hideux martyre,
Il se fit voleur à la tire.
Encore un travail, celui-là !
Essayez, vous, monsieur l'habile,
Et vous saurez quels flots de bile
En l'exerçant il ravala.

Être le chasseur tout ensemble
Et le gibier, que vous en semble ?
Guetter et se sentir guetté !
Croyez-vous que c'est plein de charmes
Et que les plus tristes gendarmes
N'ont pas un peu plus de gaîté ?

Sans compter que grinchir, bien vite
A risquer plus ça vous invite.
C'est de voler qu'on a dessein ;
Mais un beau jour le volé bouge ;
Il veut se défendre ; on voit rouge ;
Et de grinche on est assassin.

Ah ! pour le coup, monsieur l'honnête,
Avouez-le, la chose est nette,
Ce n'est œuvre de rien-fouteur.

Parmi vous, je dis des plus crânes,
Pour le sauter, ce pont aux ânes,
Combien seraient à la hauteur ?

Il le fut, Trop-beau-pour-rien-faire.
Il connut l'heure où l'on enferre
La gorge ouverte d'un passant,
E ce râle aux glouglous funèbres,
Et la fuite dans les ténèbres,
Et les pieds dans le sang glissant,

Et les bouges d'où l'on s'ensauve,
Effaré, traqué comme un fauve,
Quand la peur au ventre vous mord,
Et qu'on sent fondre ses entrailles
En voyant surgir des murailles
Le geste menaçant du mort.

Il connut son dernier refuge
Trahi, l'agent narquois, le juge
Qui vous passe à son laminoir,
L'attente, si longue et si brève
Avec toujours le même rêve
Dans la nuit blanche et le jour noir.

Il connut la lutte inutile,
L'espoir que chaque heure mutile,
L'angoisse où l'on vit doublement,
Triplement, infiniment, ivre
D'avoir sans repos à revivre
Toute sa vie à tout moment.

Il connut la folle torture
De la mort encore future
Et quasi présente pourtant,
Après la sentence rendue,
Quand arrive à marche éperdue
L'instant, l'instant, l'horrible instant !

Il vient. Il va sonner. Il sonne.
Le col du condamné frissonne.
Le vent du matin lui paraît
Sur sa chair nue et déjà roide
Donner de son haleine froide
Un premier coup de couperet.

Voici la Veuve et son ministre,
La Veuve à la gueule sinistre
Qu'il faut baiser. En rechignant

Il la baisa, la noire goule.
Et, toujours sans pitié, la foule
Cria : « Faignant ! Faignant ! Faignant ! »

IX

UNE SAINTE

De mon cœur blasphématoire
Eteignant les rouges cris,
Je vais en vers doux et gris
Vous raconter une histoire
Religieuse, exigeant
Des mots d'azur et d'argent.

C'est une histoire ignorée
Et qui devrait, à mon sens,
Fleurir et fleurer l'encens
Dans la *Légende dorée.*
Mais ma Sainte n'y est point,
Couronne au front, palme au poing.

Sainte, pourtant, et réelle,
Et martyre au long devoir !
Coupable ? Vous allez voir
Si ce ne fut malgré elle.
Criminel, on ne l'est pas,
Quand le crime est sans appas.

Or ma Sainte lamentable
En vivant aux mauvais lieux
N'eut jamais le cœur joyeux
Comme la vache à l'étable,
Mais y mangea sans repos
Des serpents et des crapauds.

Pas de mère, ni de père !
Pas de nid ! Enfant trouvé,
Un matin, sur le pavé !
A douze ans, ça fit la paire
Avec un autre enfançon
Qui chantait même chanson.

Direz-vous que ça s'écarte
Du droit chemin ? Quel chemin ?
Qui l'y mena par la main ?

À seize ans, c'était en carte,
Et ça faisait son métier
Comme toi le tien, rentier.

Avec cette différence
Que ton sort, à toi, t'est cher,
Tandis qu'elle, pauvre chair,
Le sien, c'est désespérance;
Mais pas plus, en vérité,
L'un que l'autre, mérité.

Crois-tu qu'elle aimait les hommes?
À l'heure de s'assoupir,
Rappelle-toi son soupir.
Alors, c'était pour les sommes
Qu'elle fourrait dans son bas?
Et l'autre rentier, d'en bas !

Penses-tu que du rapace
Les trois mentons en fruits mûrs
Sont gras de lécher les murs ?
Tout l'or de la fille y passe,
Et son ventre et ses tétons,
Pour nourrir ces trois mentons.

Mais, chut ! Assez de satire !
J'oubliais le ton promis
Et qu'en blanc je me suis mis
Pour raconter le martyre
De ma Sainte, en l'ouvrageant
De mots d'azur et d'argent.

Et donc notre infortunée,
L'esprit mort, le corps martyr,
Vit, sans en pouvoir sortir,
Dans l'ordure où elle est née.
Mais quoi ! Rien ne lui défend
D'y garder un cœur d'enfant.

Et telle on l'a pu connaître,
Ayant pour unique ami
Un oiseau chanteur parmi
Quelques fleurs à sa fenêtre,
Et, quand un pauvre au-dessous
Pleurait, lui jetant des sous.

Elle pleurait elle-même
Sans savoir pourquoi, souvent ;
Et souvent aussi, rêvant,

Disait : « J'aimerai qui m'aime ! »
Mais toujours à son chevet
C'est l'autre qu'elle trouvait,

L'autre, l'impitoyable autre,
Nouveau toujours, et pourtant
Toujours pareil, qui s'étend
Sur le lit, au rut s'y vautre,
Et part comme il est venu,
Toujours le même inconnu.

Quelquefois, la triste folle,
Elle croit l'avoir trouvé
Celui qu'elle avait rêvé
Et vers qui son cœur s'envole.
Oh ! l'espoir, l'essor fougueux !
C'est un de sa race, un gueux.

Mais, las ! quel réveil atroce !
Au lieu d'un *Prince Charmant*
C'est un mauvais garnement
Qui la gruge et qui la rosse.
L'autre payait ; lui, prend l'or.
Chair vendue, encor ! encor !

Et malgré tout, l'innocente
Restant bonne sans regret,
A qui près d'elle souffrait
A jamais compatissante,
A tous, même à l'animal,
Rendait le bien pour le mal.

Afin qu'elle fût très Sainte
Et connût les sept douleurs
Et tout le trésor des pleurs,
Advint qu'elle fut enceinte
Et que le fruit de son sein
Eut pour père un assassin.

Déjà vieille, avec courage
Elle accepta le petit
Plein d'un féroce appétit
Et se remit à l'ouvrage,
Humble, douce aux hommes soûls,
Prostituée à dix sous.

Et l'enfant du hideux père,
Lui-même encor plus hideux,
Prit les sous, se nourrit d'eux,

Puis grandit, cœur de vipère,
Et de sa mère aux poils blancs,
Fut le mec, les poings sanglants.

Sanglants à cogner dans elle,
Quand elle ne gagnait pas
Assez pour les trois repas
Dont il gavait sa donzelle.
La mère prenait les siens
Dans la rue avec les chiens.

« Ta belle est-elle contente ? »
Disait-elle, « Et toi, mon fi ?
« Est-ce bien? Ai-je suffi ?
« Oui ! Tant mieux ! » Et l'impotente
Continuait son métier,
Comme toi le tien, rentier.

Si bien qu'un jour de décembre
Son fils, revenant pochard
En masque de balochard,
La retrouva dans sa chambre,
Morte sur le lit sans draps,
Un ivrogne entre les bras.

Ses genoux ouverts en cercle,
Au cercueil pour les caser,
Le fils osa les briser
Et s'asseoir sur le couvercle.
Et quand il eut fait cela,
Soudain la Sainte parla.

Et d'une voix douce et tendre :
« Fils, dit-elle, sois béni !
« Mon long martyre est fini.
« Enfin je vais donc m'étendre,
« Grâce à toi, mon bien-aimé,
« Les pieds joints, et tout fermé ! »

X

LA VEUVE

Cette histoire n'est pas très neuve,
Chère amie, et je me défends
De vous donner comme esbrouffants,
Rares, valant qu'on s'en émeuve,
Chantables sur des olifants,
Les dits et faits de cette veuve
A propos de ses deux enfants.

Si vous voulez plus drôle qu'elle,
Aux rigolos demandez-la.
Moi, je veux conter celle-là
Loin des gais et de leur séquelle,
Sans traits fins, sans mots de gala,
Banale et triste, telle quelle,
Au vent d'hiver prenant le la.

C'est en plein hiver, fin Décembre,
Au temps, madame, où votre main
Se teinte d'ombres en carmin
Devant un bon feu d'or et d'ambre,
Qu'elle, sa môme et son gamin
Se trouvaient sans feu dans la chambre
Et sans pain pour le lendemain.

Pendant des jours et des journées,
Des mois aussi longs que des ans,
La pauvre femme, aux reins pesants
D'espérances exterminées,
Avait en fille d'artisans
Lutté contre les destinées
A coups de labeurs épuisants.

Neuf jours pleins toutes les neuvaines !
Et ni Dimanches ni Lundis !
C'était comme je vous le dis.
Et cependant, besognes vaines !
Car, avant les petits grandis,
Elle, à bout de sang dans les veines,
Sentit tous ses membres raidis.

Ses bras, leur unique ressource,
Ses bras lassés, ses bras perclus,

Ses mains sèches aux noirs calus,
Ses pieds morts d'éternelle course,
Son cœur où d'invisibles glus
Congelaient le sang à sa source,
Bras, mains, pieds, cœur, n'en pouvaient plus.

C'était la fin, certaine et brève.
Pour elle, bien ! Les miséreux
N'ont souvent que ce jour d'heureux,
Et la mort est leur seule trève.
Mais les deux petits ventres creux,
Si, les lâchant, la maman crève,
Eux, que vont-ils devenir, eux ?

Ah ! voilà sa pire agonie !
Ils sont si faibles ! Lui, l'aimé,
Combien peu gaillard, mal germé,
Pâle et la prunelle ternie !
Et la fillette, brin de mai
A la fleur déjà racornie
En bouton à peine formé !

Pousseront-ils, la mère absente ?
Et, s'ils poussent, dans quels effrois,
Sous quels cieux noirs, mornes et froids !

Vrai, se peut-il qu'elle y consente,
A leur léguer, sans autres droits,
Ses droits d'éternelle passante
Par l'éternel chemin de croix ?

S'ils poussent, si le sort prospère
Leur épargne la mort de faim,
Que seront-ils quand même enfin?
Hélas ! tout le mieux qu'elle espère
Pour lui, son chou, son Séraphin,
C'est d'être, comme le grand-père
Et comme le père, biffin.

Pour la fille ? Qu'elle s'échine
Jour et nuit, n'ayant de répits
Qu'en des rêves mal assoupis,
Qu'elle soit la gueuse qui chine,
La vache à lait vidant ses pis,
Machine à turbiner, machine
A faire des enfants, ou pis.

Elle, aimait ses loupiots ! La preuve,
Elle sut la donner, je crois.
Ça voit clair, ces cerveaux étroits !
Les laisser, comme elle, à l'épreuve
De l'éternel chemin de croix,

Elle s'y refusa, la veuve.
Mieux valait mourir tous les trois !

Elle prit ses quelques défroques,
Le fond du matelas dernier,
La lanterne du chiffonnier,
Des riens, des criques et des croques,
Et, vendant tout au charbonnier,
Pour prix de ces suprêmes loques
Eut du charbon plein son panier.

Je vous l'avais bien dit, cher ange,
Cela n'est guère original.
L'esprit n'y luit pas en fanal.
Je doute que ça vous arrange.
Ce n'est qu'un fait-divers banal
Où vous n'avez rien vu d'étrange
En le lisant dans le journal.

Eh bien ! oui, ça, pas plus, peuchère !
Asphyxie au réchaud fumant !
Comment ai-je le front, comment,
De vous offrir si maigre chère ?
J'en suis humilié vraiment.
Néanmoins, ma bonne ma chère,
Suivez-moi jusqu'au dénouement.

En bourgeois qui fait sa pelote,
Charbonnier se jugeait perdu
S'il n'avait pas plus que son dû.
Une pauvresse qui sanglote,
On la vole, bien entendu !
Et c'était de la camelote,
Le charbon qu'il avait vendu.

Ne lui cherchons pas trop querelle,
A cet honnête homme, pourtant !
Son charbon, quoique mal portant,
Pour les petits au souffle frêle
Fut assez fort. C'est l'important.
Mais la pauvre femme ? Pour elle,
Hélas ! il ne valut pas tant.

Elle se réveilla, vivante,
Après un beau songe léger
Où tous trois avaient à manger.
On vint à ses cris d'épouvante.
On trouva *ses jours en danger*.
Mais la médecine est savante !
On la sauva !... Pour la juger.

Et c'est ici que mon histoire
Manque un tantinet au contrat

Que j'ai fait, qu'on n'y rencontrât
Rien de rare et rien de notoire.
Il y survient un magistrat
Traitant en un réquisitoire
Cet acte saint de scélérat.

Et de quelle façon? Je gage
Que point vous ne devinerez.
En mots longs d'une aune et tirés
De son plus vertueux bagage,
Il fit assavoir, aux jurés
Béants devant son beau langage,
Qu'ils étaient par elle, eux, frustrés.

« Aux pauvres qu'on soit bénévole,
« Bien ! dit-il en gestes bouffants.
« Mais vos droits, vos droits triomphants,
« Qu'en fait-on ? Cette femme est folle,
« Soit! Mais c'est, tuant ses enfants,
« La Société qu'elle vole !
« Vos droits sont là, je les défends.

« Ces enfants, maintenant sous terre,
« Vous devaient, le fait est certain,
« Heureux ou non, tout leur destin.

« L'un ouvrier, puis militaire ;
« L'autre... » Ici, d'un verbe hautain :
« L'un eût été gueux prolétaire, »
Dit la veuve, « et l'autre putain.

« Si ça ne fait pas votre affaire,
« Que ces deux-là soient à l'abri
« De l'esclavage où j'ai pourri,
« Ça fait la mienne ; et je préfère
« Voir morts ma gosse et mon chéri
« Que les avoir forcés à faire
« Comme leur mère et son mari.

« Je ne comprends pas ce qu'explique
« Ce monsieur-là, qui m'en veut tant.
« Bon, si c'est ma mort qu'il attend !
« Mon fils est hors de votre clique ;
« Ma fille est mieux là-bas pourtant
« Que dans une maison publique ;
« Je mourrai donc le cœur content !

« D'ailleurs, méchant ou *bénévole*,
« Lui qui voleuse m'appela,
« Il en a menti, halte-là !
« Je suis honnête, quoique folle ;
« Et la vérité, sachez-la :

« C'est la Société qui vole,
« Et les volés, c'est nous, voilà ! »

Ainsi, mais mieux, parla la veuve.
Total ? Réclusion, ma foi,
Perpétuelle ; c'est la loi.
Oh ! non, l'histoire n'est pas neuve !
Et cependant j'en pleure, moi,
Des pleurs de sang dont je m'abreuve,
Et c'est, ma chère âme, pourquoi,

Trouvant injuste, atroce, immonde,
La Société que voici,
Les poings crispés, le cœur transi,
Dût le vieil arbre qu'on émonde
Jusqu'au sol être raccourci,
J'ai soif de quelque nouveau monde
Qui soit meilleur que celui-ci !

XI

BONNE-NOUVELLE

Avait nom Bonne-Nouvelle.
Était dame de beauté.
Et d'un et d'autre côté
Cueillait à pleine javelle
Les soucis et les chagrins
Aux piteux et mal-en-grains.

Les mots de sa bouche ouverte
Coulaient en douces liqueurs
Où les plus sinistres cœurs
Buvaient l'espérance verte,
Ragaillardis et chantants
Comme au temps de leur printemps.

Telle une mine d'or jaune
Prodiguée à tous les vœux,
La clarté de ses cheveux
Aux regards faisait l'aumône.
Le moins garni du gousset
A la voir s'enrichissait.

Elle n'avait pour toilette
Qu'une robe de deux sous ;
Mais l'air qui passait dessous
Se changeait en cassolette,
Et, rien qu'à baiser sa main,
Fleurait l'ambre et le jasmin.

Au plus dégoûté de vivre
Vivre redevenait cher
En respirant cette chair ;
Et gai, fort, plein de sève, ivre,
On remarchait de l'avant
Pour la humer dans le vent.

Fût-on las à rendre l'âme,
On allait, suivant ses pas,
N'importe où, jusqu'au trépas,

A travers tout, fleuve ou flamme,
Neige ou soleil, soif ou faim,
Mais dans l'extase, et sans fin.

Car, prude femme et démente,
Elle avait pour tous les gueux,
Les navrés et les fougueux,
Des yeux de mère et d'amante,
De ces yeux où l'on se fond
Avant d'en trouver le fond ;

Car l'azur de ses prunelles
Était un ciel tendre et fol
Et soûl, qu'emplissait le vol
D'alouettes éternelles
Montant aux séjours élus
D'où l'on ne redescend plus.

★

Précédé d'oiseaux funèbres
Et de nocturnes félins,
Sous les treize astres malins,

Voici, vêtu de ténèbres
Et casqué d'un éteignoir,
Surgir un cavalier noir.

Sa monture fume et saigne,
Poil mouillé, mors écumant.
C'est une vieille jument
Ladre, efflanquée et bréhaigne,
Les crins rongés de mal-roux,
Les yeux crevés faisant trous.

Sur ses quatre jarrets maigres
Elle halte en chauvissant;
Et l'homme, d'un rude accent
Coupé par des rires aigres,
Dit, les deux poings aux arçons :
« Ho ! la garce et les garçons !

« Vous en prenez à votre aise,
« Tandis que je souffre ! Assez !
« Ah ! ah ! les jours sont passés
« De faire la bouche en fraise.
« Vous la ferez, mes amis,
« Comme moi quand je vomis. »

Et soudain, d'un coup de hache,
A la dame il fend le front,
Saute à bas, d'un geste prompt
Par les chevilles l'attache
Au bacul de la jument,
Puis, hop ! Au galop ! Gaîment !

Et déjà remis en selle,
Ses deux éperons plantés
Dans les flancs ensanglantés
De la jument qui chancelle,
Il traîne par les chemins
Le corps sautant sur les mains.

Et de l'une à l'autre joue
La peau s'écorche aux cailloux ;
Avec de hideux glouglous
La bouche boit de la boue ;
Et sur le silex coupant
L'azur des yeux se répand ;

Et courant par tout le monde,
A travers les cris aigus
Des fous à jamais vaincus,

Le triomphateur immonde
Hurle en enragé qui mord :
« Mort ! Mort ! Mort ! Le Rêve est mort. »

★

Là-bas, au bout de la terre,
Là-bas, loin de ses amis,
Le cadavre, qu'on a mis
Sur un rocher solitaire,
N'a plus assez de lambeaux
Pour attirer les corbeaux.

Ce n'est qu'une vague loque
Qui flotte autour d'os séchés,
Et qu'à flocons éméchés
L'aile des vents effiloque
Et sème en brins amaigris
Mangés par les lointains gris.

Encore un juin d'or qui passe,
Encore un hiver bisant,
Et ce qui reste à présent

Sera fondu dans l'espace.
« Bonne-Dame que j'aimais,
« Est-ce fini pour jamais?

« Bonne-Dame, hélas! regarde,
« Ton bourreau, c'est notre Roi,
« Le glaive de son effroi
« Est entré jusqu'à la garde
« Dans nos cœurs mous sans vertu.
« Bonne-Dame, où donc es-tu?

— Où je suis? Dans ta cervelle.
« On me croit morte, et j'y dors.
« Au fond des noirs corridors
« Viens chercher Bonne-Nouvelle,
« Et toujours la trouveras
« T'ouvrant sa bouche et ses bras. »

Et las comme un patriarche,
Mais aussi frais qu'un enfant,
Malgré le Roi triomphant,
Vers elle il se mit en marche;
Car il était de ceux-là
A qui tout croire est gala.

Or, pour qu'elle se révèle,
La Dame aux yeux-paradis
Où sont bénis les maudits,
La Dame Bonne-Nouvelle,
Que faut-il ? Ça (l'avez-vous ?)
Qu'ont les petits et les fous.

Lui, l'avait. Et de la cendre
Bonne-Nouvelle à sa voix
Se dresse, et comme autrefois
Parmi nous va redescendre,
Otant soucis et chagrins
Aux piteux et mal-en-grains

★

O grande ressuscitée,
O Bonne-Dame des jours
Que l'on espère toujours,
Reste, pour mon cœur d'athée,
Dans notre nuit de douleur
La dernière étoile en fleur.

XII

LES TROIS COQS

C'est à plein cœur, c'est à pleine voix,
Que les trois coqs chanteront trois fois,
A dit l'Evangile de demain.
Or, les trois cris des trois annoncés,
Chacun trois fois, ont été lancés,
Sachez-le, pèlerins en chemin !

Mais toi aussi, né de gueux pourtant,
Aujourd'hui gras et trop bien portant,
Fils d'ouvriers, devenu seigneur,
Oui, toi aussi, Thomas éternel,
Avant la fin de l'obscur tunnel,
Tu seras Pierre le renieur.

Dans la nuit de charbon et de poix
Qui pèse sur nous de tout son poids,
Tu l'as cependant bien entendu
De tes oreilles en entonnoir,
L'appel du premier coq, du coq noir
Criant long comme un enfant perdu.

Malgré tous les vacarmes du train
Qu'enfle et fond le dôme souterrain
En roulement de coups de canon,
Malgré ton vouloir de n'ouïr point
Ce chant précurseur du jour qui point,
Tu l'as entendu, ne dis pas non !

Ne dis pas non ! A ses cris stridents
Je t'ai senti qui claquais des dents
Et marmonnais un bout d'oraison
Et répétais, blotti dans ton coin,
Que le jour à venir est bien loin
Et que le coq noir n'a pas raison.

Et sans doute il faisait nuit encor,
Et le mur du ténébreux décor
Par nul rayon clair n'était fendu ;

Mais tout de même, cet aigre chant
En son annonce d'aube approchant,
Ne dis pas non, tu l'as entendu.

Et le chant du second coq aussi
Tu l'as entendu, le chant transi
Du coq pâle, exsangue et fantômal,
Si triste, en sanglots si fatigués,
Que les insoucieux les plus gais
N'y peuvent songer sans avoir mal.

Ce chant-là, par qui déjà la nuit
Comme en un brouillard s'évanouit,
Tandis qu'au soufre bleu du matin
Une blême lueur va montant,
Ce chant-là que tout le monde entend,
Tu l'as entendu, toi, c'est certain.

C'est certain, car ton cœur a frémi,
Et, quoique dans la graisse endormi,
A senti l'éveil d'une pitié
Pour le coq pâle, anémique et las
Dont les cris semblaient tinter le glas
Du jour naissant et mort à moitié.

Et peut-être bien, en l'entendant,
Lâche, as-tu dit : « Qui sait, cependant ?
« Ce jour naissant, s'il agonisait !
« Si la nuit où je dors à mon gré
« Durait ainsi tant que je vivrai !
« Ce jour à venir, qu'est-ce que c'est ? »

Tu disais encor : « Ce jour promis
« Sera le jour de mes ennemis.
« O Nuit, ô Nuit, c'est toi que je veux ! »
Et sans doute, alors, ce jour qu'attend
Le pauvre coq pâle et sanglotant,
Tu l'as maudit d'homicides vœux.

Mais tu l'avais entendu, le cri
Du pâle coq, dont le chant meurtri
Allume du soufre au promenoir
Où va s'en venir le bleu matin ;
Tu l'avais entendu, c'est certain,
Le coq qui chante après le coq noir.

Et tu l'entends aussi maintenant,
Le hardi coq rouge, claironnant
Que voici, non plus le matin bleu,

Mais le jour lui-même (le vois-tu ?),
Le jour superbe et vainqueur, vêtu
D'or, de rubis, de pourpre et de feu.

Ce jour, que le coq rouge t'apprend,
Que le coq pâle appelle en pleurant,
Que le coq noir jadis annonçait,
Ce jour, par toi seul craint et maudit.
Ce jour qui dans le ciel resplendit,
Ouvre les yeux et vois ce que c'est.

Si ton cœur, malgré tout, reste bon,
Si la nuit de poix et de charbon
Ne l'a pas pour toujours englué,
Que ce jour, délivrant les petits,
Derniers nés des gueux dont tu sortis,
Que ce jour par toi soit salué !

Quand tu devrais y perdre au besoin
La place où tu ronfles dans ton coin,
Et marcher pieds nus vers l'horizon,
Bénis-le, ce jour, et marche, et va
Même sans croire au but qu'on rêva !
Les coqs en l'annonçant ont raison.

De l'avant, et toujours de l'avant !
Vers n'importe quoi, mais en vivant !
Et vivre, ce n'est qu'être en chemin.
Qu'une autre nuit vienne encore après,
Toujours les trois coqs diront tout près
L'autre jour qui doit poindre demain.

Tu ne veux pas? Au matin nouveau
Tu fermes tes yeux et ton cerveau,
Quand tes oreilles en entonnoir
Saignent cependant d'entendre l'air
Clamé par le rouge chanteclair
Après le coq pâle et le coq noir.

Tu ne veux pas ? Né de gueux, pourtant,
Aujourd'hui gras et trop bien portant,
Fils d'ouvriers devenu seigneur,
Tu tiens à la nuit de ton tunnel.
Crèves-y donc, Thomas éternel,
Eternel Pierre le renieur !

XIII

LES TROIS LAS

C'est l'auberge des trois soulas.
Bon pot, bon vin, bons matelas.
Y sont arrivés les trois las.

Voilà des ans, des ans, des ans,
Qu'après l'auberge aux trois présents
Ils trimardent à pas pesants.

Las d'avoir soif, las d'avoir faim,
Ils vont boire et manger enfin,
Et dormir sur le duvet fin.

O joie ! ô rêve ! ô paradis !
Dans l'auberge des trois crédits,
Tous les jours seront des lundis.

Sans compter l'hôtesse Margot,
Dont chacun prendra son écot
Gratis à tire-larigot !

C'est l'auberge des trois soulas.
Avec le cœur en falbalas
Y viennent cogner les trois las.

Au guichet de l'huis a paru
Un vieux qui leur a dit, bourru :
« Je n'ouvre pas à Lustucru. »

De la lucarne du grenier,
Margot, au minois printanier,
Vida sur eux son pot brenier.

Sans soupe, vin, ni matelas,
En criant comme des colas
S'en sont retournés les trois las

Encor des ans, des ans, des ans
D'hivers glacés, d'étés cuisants,
Vont les trois las à pas pesants.

C'est l'auberge des trois regrets.
De loin sont revenus auprès
Les trois recrus, les trois pauvrets.

Ils ont clamé : « Holà ! holà !
« Gala nous faut ! Nous faut gala ! »
Leur voix sonnait haut, ce coup-là.

Ils avaient, le long des chemins,
Coupé des triques aux cormins,
Et les brandissaient à deux mains.

Les yeux luisant en coutelas,
Ils se sont rués, les trois las,
A l'auberge des trois soulas.

Ont jeté le vieux dans son puits,
Pillé les lards, vidé les muids,
Avec Margot se sont enfuis.

Mais Margot n'est qu'une poison ;
Et les cognes par trahison
Ont mis les trois las en prison.

C'est l'auberge des trois péchés.
Devant elle on les a branchés,
Dansant des gigues sans planchers.

C'est l'auberge des trois remords,
La loi dit : « Tu mordis, je mords. »
Et les trois las sont les trois morts.

Mais les trois morts bercés des vents
Parlent aux nouveaux arrivants.
C'est l'auberge des trois vivants.

C'est l'auberge des trois pendus
Auxquels demain seront rendus
Tous les honneurs qui leur sont dus.

C'est l'auberge des trois repos,
Qu'on pavoisera de drapeaux,
Taillés, ô bourgeois, dans vos peaux.

C'est l'auberge des trois gaîtés
Où seront un jour bien traités
Tous les las morts ressuscités.

C'est l'auberge des trois soulas
Où tinteront pour les trois las
Les angelus au lieu des glas.

XIV

JEANNE-LA-ROGNE

Sur des rhythmes boiteux battus en bigorne,
Sur des rimes, tantôt d'opulente trogne,
Tantôt blêmes et borgnes,
Par brèves laisses informes
Aux échos qui sont des coups de corne,
Ceci est l'histoire de Jeanne-la-rogne !
En l'écoutant, buvez, les ivrognes !

J'entends les ivrognes du mauvais vin
Qui est le bon vin,
Du vin que nul n'a goûté en vain,
Du vin dont la lie est un vivant levain.

J'entends les ivrognes ardents,
Héroïques et imprudents,

Du vin qui mène aux pires accidents,
Les ivrognes outrecuidants
Du vin aux glouglous fécondants,
Du vin âpre qui fait grincer les dents,
Du vin où y a de la poudre dedans.

J'entends les ivrognes toujours en ribote
Du vin que l'orgueil récolte
A pleine hôtte,
Sous la pluie et dans la crotte,
Aux vignes sanglantes de la révolte,
Aux vignes sanglantes où l'aube sanglote.

J'entends les ivrognes du vin pareil
A la nef d'espoir qui appareille,
Du vin léger fleurissant les lourds sommeils,
Du vin noir qui deviendra vermeil
Ainsi qu'un rouge soleil,
Le jour prochain du dernier réveil.

Ceci est l'histoire de Jeanne-la-rogne.
En l'écoutant, buvez, mes ivrognes !

C'est par une froide nuit de Nivôse,
Dans un taudis sale où manquaient toutes choses,

Que Jeanne-la-rogne, sans but et sans cause,
Naquit, au hasard éclose,
Comme un bouton de rose.

Elle était déjà rogne, la sagouine !
Avec sa tête de pévouine
Que le délivre encore embéguine,
Elle déchira les babouines
Du pauvre ventre au pertuis de fouine
De sa mère la pauvre gouine.

Et la mère avait beau crier sous l'effort,
En se tordant-je-me-tords,
La petite gale, à peine dehors,
De toutes les forces de son petit corps
Gueulait encore
Plus haut et plus fort,
Gueulait comme un cochon à la mort.

Elle gueulait, d'une gueule avide,
Vers les tétons au bout livide,
Qui étaient vides,
Qui demeuraient flasquement vides,
Qui étaient vides,
Tous les deux vides.

Et la gosseline au suçoir obsédant,
Pendue à ces espèces de bas pendants,
Qui lui devaient du lait cependant,
La gosseline, en grondant,
Avec ses gencives sans dents
Tirait dessus, mordait dedans.

Mais en vain elle s'y entêtait.
Peau de balle ! Rien n'en sortait.
C'était du vent, du vent c'était,
Qu'elle tétait.

Si les verres où vous tétez sont plus pleins
Que ceux dont Jeanne-la-rogne se plaint,
Buvez-y, mes ivrognes, mes malins,
A sa santé videz vos verres pleins,
Buvez, les frères, buvez, les orphelins !

Orpheline elle fut aussi,
Comme vous tous les gueux au cœur transi,
Comme on l'est quand on naît ainsi.
Orpheline elle fut aussi,
Jeanne-la-rogne dont nul n'eut souci
Parmi les voisins sans merci.

Et comment auraient-ils eu les poings ouverts
Et l'âme foutue à l'envers,
Ces gens aux yeux de cendre, morts et couverts,
Pour celle-là dont les yeux verts
Flambaient de tous les rêves pervers
S'envolant vers
Tous les diables vauverts !

Ah ! ses yeux verts, ses yeux mobiles,
Ses yeux qui dardaient de la bile !
On les sentait déjà si habiles
A satisfaire la haine indélébile
Dont tout révolté, qui se venge, jubile !

Ses yeux verts, ses yeux dardant
Des jets de bile ardents,
Ses yeux dont l'éclair au vrillement strident
Fouillait tout jusqu'au plus intime dedans,
Ses yeux de singe impudent
Volaient les choses rien qu'en les regardant.

Et ses doigts
N'étaient pas moins adroits
Que ses yeux de singe aux regards étroits,
Ses yeux qui disaient à ses doigts :

« Prends, tu en as le droit.
« Car ce que tu prends, on te le doit. »

Aussi prenait-elle, allez, mes gas,
Prenait à droite, à gauche, en haut, en bas,
Ne s'en privait pas,
Prenait au tas.

A huit ans, pas plus grosse qu'une botte,
Une botte d'échalote
A six liards la botte,
Cette petite gaupe en marmotte,
Cette petite garce, ce bout de crotte,
Cheffesse d'une bande qui barbotte,
Etait déjà la reine des pégriottes.

Et quand un pante l'attrapait à voler
Dans sa poche où elle aquigeait ses clefs,
Elle se débarrassait du rafalé
En se mettant à hurler
Au milieu du populo rassemblé :
« C'est un vieux qui voulait me violer ! »

De Jeanne-la-rogne enfant telle est l'histoire,
De Jeanne-la-rogne, voire,

Qui n'était pas Jeanne-la-poire.
Buvez, mes ivrognes, buvez à sa gloire !

Le bien mal acquis ne profite jamais,
Disent les bourgeois aux crânes en sommets.
Tout de même et mais,
Il lui profita, je vous le promets,
A elle, ah ! mais !

Ainsi besognant sa besogne
Au nez des flics et au cul des cognes,
Nourrie et frusquée à la foire d'empogne,
Elle devint gironde, Jeanne-la-rogne.
A sa girondesse, buvez, mes ivrognes !

Elle prenait de belles couleurs
En roses tendres aux jolies pâleurs,
Et ses yeux ensorceleurs,
Ses yeux voleurs,
Ses yeux recéleurs,
Ses yeux de singe, se changeaient en fleurs.

Ils étaient verts encore et cependant bleus,
D'un bleu changeant et délicieux,
Ses yeux,

A la fois couleur des vagues et des cieux,
Ses yeux,
A la fois ingénus et vicieux,
Ses yeux,
Dont les mots silencieux
Rendaient écarlates les riches messieurs.

Ohé ! Ohé ! les suiveurs de filles,
Les jeunes godelureaux et les vieux drilles !
Ohé ! les fils de famille !
Ohé ! les pères de famille !
Montrez patte blanche où l'or jaune brille,
Si vous voulez qu'on soit gentille !

Et dans le garno ou le sapin,
(Propice à poser un lapin,
Pense tout bas le pante aux yeux de youpin),
Dans le garno sale ou l'ignoble sapin
Cher au bourgeois qui rêve le chopin
D'un pucelage pour un morceau de pain,
Survient le frangin marloupin
Fouteur de paings.

Payez, casquez, les gens de la haute !
Montres, bijoux, qu'on les leur ôte !

Fallait pas venir. C'est de votre faute.
Ah ! ce qu'on les flaupe et ce qu'on les saute !
Videz vos poches pour emplir les nôtres !
Casquez, payez, les gens de la haute !
Sans quoi, les unes après les autres,
On vous défonce les côtes.

Et Jeanne-la-rogne leur rigole au nez.
Buvez, mes ivrognes, buvez, chopinez !
Buvez, les marlous, buvez à ses nénés !

Ce qu'on y boit, à ses jolis seins,
Ce n'est pas, mes crapoussins,
Du petit lait que boivent les petits saints ;
Ce n'est pas non plus de l'huile de ricin ;
C'est, contre tous les tafs malsains,
Le noir vaccin ;
C'est de l'eau d'af qui vous rend assassin.

Les matous à qui son amour s'attache,
Elle veut qu'ils aillent la queue en panache,
Que leur gueule sache
Crier « mort aux vaches »,
Qu'à nul danger ils ne disent macache,
Qu'ils risquent leur tête comme on crache,

Et qu'ils aient la peau du cœur sans trou ni tache,
L'œil en coup de hache,
Le poing sur l'eustache,
Et du raisiné rouge à la moustache.

« Allez, dit-elle à ses élus,
« Les autres, les autres, il n'en faut plus.
« Quels autres ? Je n'en dirai pas plus.
« Vous savez bien qui. Ceux qu'il n'en faut plus.
« Allez, allez, vous qui m'avez plu !
« Allez, mes goulus !
« Allez, mes élus !
« Qui en dégringolera le plus
« Sera mon mâle et mon poilu. »

Et pour être aimés de sa Grâce enfantine,
D'aucuns sont allés gaîment chanter matines
A l'autel de ta chapelle clandestine,
Rouge Notre-Dame-de-la-Guillotine.

Meurs, l'assassin, meurs pas à pas,
Avant de sauter ton dernier pas.
Meurs et ne flanche pas.
Car, à la fenêtre là-bas,
Jeanne-la-rogne sourit tout bas.

Elle sourit. Le reste, qu'importe !
Car son sourire doux ouvre la porte
De tous les espoirs vivants à ta chair morte.
Elle sourit comme une rose, en sorte
Que tu sois fort comme elle est forte,
Elle dont tout à l'heure il faut que sorte
Ton loupiot qu'en son ventre elle porte.
Ah ! sois fort comme elle est forte !
Puisqu'elle sourit, le reste, qu'importe !

Meurs en crâne et vomis-leur
Toute ta rancune et toutes vos douleurs !
Meurs en crâne et sans pâleur,
Meurs, regardé, sous l'aube en pleurs,
Par ses yeux de singe aux prunelles de fleur !

Tel est le sourire de Jeanne-la-rogne.
Buvez à son sourire, et grogne qui grogne !
Buvez le vin de sang, buvez, mes ivrognes !

Fils de gueuse et de bandit,
Quand le petit aura grandi,
Il ira loin, c'est moi qui vous le dis,
En vérité, je vous le dis,
Il ira loin par les chemins maudits
Des nouveaux paradis.

A ses pareils et frères, en attendant,
Jeanne-la-rogne va toujours grondant :
« Il fait nuit, le jour vient cependant.
« Aiguisez vos dents, loups, aiguisez vos dents. »

Jeanne-la-rogne à présent semble une sphinge,
Avec sa face blanche comme un linge,
Où flambent vert les fleurs de ses yeux de singe.

Et tous les ivrognes du vin mauvais,
Tous les rêveurs des sommeils sans chevets,
Tous les louveteaux, les louvards, les louvets,
Tous les pâles zigs aux joues de navet,
Tous lui disent : « Où vas-tu ? J'y vais ! »

Mais ses regards hagards de folle
Vont ici et là à la venvole
Comme une chauve-souris vole.

Et ses cheveux longs, épais et roux,
En crinière de cavale qui s'ébroue,
Ses cheveux que fouette un vent de courroux,
Ses cheveux roux,
Ses cheveux roux,
Sont une pourpre où des éclairs font des trous.

Quels éclairs ? Quels éclairs ?
Quels éclairs ? Ceux de ses yeux clairs,
Qui ont l'air
D'astres en colère,
Ses yeux clairs,
Ses yeux bleus et clairs,
Ses yeux verts et clairs,
Ses yeux épouvantablement clairs
Devant qui tous les sangs sont tournés en glaires.

Tels sont les regards de Jeanne-la-rogne.
Buvez pendant qu'il tonne,
Buvez à pleine tonne,
Buvez à plein foudre, mes ivrognes,
Buvez le vin de foudre, mes ivrognes !

Depuis des ans, des ans et des ans,
Que tombent sur elle les jours pesants,
Souvenez-vous-en,
Souvenez-vous-en,
Jeanne-la-rogne est toujours d'à présent.

Vous la croyez vieille, vieille, très vieille.
Détrompez-vous, les durs d'oreille !
Jeanne-la-rogne est encor pareille

A la grappe vermeille
Fraîche éclose sur la jeune treille.

Elle a vingt ans.
Elle a dix-huit ans.
Elle n'a pas tant.
Elle est d'antan
Et d'aujourd'hui pourtant.
Elle est le perpétuel printemps,
Et l'automne en même temps.
Elle est la venue et celle qu'on attend.

Elle est la grappe à l'aube première,
La grappe du prochain vendémiaire,
D'où giclera le vin de lumière.

Elle est la vendange du mauvais vin
Qui est le bon vin,
Du vin que nul n'a goûté en vain
Du vin dont la lie est un vivant levain.

Elle est la vendange du vin qu'on récolte
A pleine hotte,
Sous la pluie et dans la crotte,
Aux vignes sanglantes de la révolte,

Aux vignes où l'orgueil fait ribote,
Aux vignes sanglantes où l'aube sanglote.

Vive le vin de Jeanne-la-rogne !
Mettez-vous-en l'aube en feu sur la trogne !
Buvez-le à longs traits, buvez, mes ivrognes !

Jeanne-la-rogne a pour amants
Tous les garnements
Tous les enragés écumants,
Tous les déserteurs du banal régiment,
Implacablement,
Eternellement.

Tous les violents qu'indigne
La ligne, la ligne et toujours la ligne
Où chacun sur son voisin s'aligne,
Tous ceux nés sous le signe
Qui fait que l'on rechigne
A ployer l'échine
Pour être digne
(Digne de quoi donc, tas de fignes?)
Tous ceux-là, fils de la guigne,
Voilà les vendangeurs de sa vigne.

Vendangez, les gas, vendangez !
Sous les mépris, à travers les dangers,
Vengez-vous, les invengés !
Allez, les dérangeurs des rangés !

Petite crotte,
Grosse comme une botte
D'échalotte
A six liards la botte.
Sois à huit ans la reine des pégriottes !

Gigolette aux yeux en pruneaux,
Fais-toi suivre dans les garnos
Par les jeunes richards et les vieux fourneaux !

Et venez-là jouer les jaloux,
Roquets montrant déjà des dents de loup,
Voyous au blaire en tête de clou,
Apprentis marlous !

Et dis à tes amis, à tes petits veaux,
Jeanne-la-rogne aux regards faux,
Que pour être ton mâle sans défaut,
Il faut, il faut,
Tirlifaut,
Aller jusqu'à l'échafaud !

Et donne les fraises de tes jolis seins
A des bandits dont tes flancs soient enceints,
Gros de graine d'assassins !

Va, va, tout ça, c'est du bon et du meilleur
Pour un autre jour et pour ailleurs,
Pour le jour où, lavés par les pleurs,
Tous les yeux de singe, les tiens et les leurs,
Seront enfin des yeux de fleurs.

Ceci est l'histoire de Jeanne-la-rogne !
Buvez à ses yeux, buvez mes ivrognes !
Et si l'on vous cogne
Pour y boire sans vergogne,
Buvez-y quand même et toujours, mes ivrognes !

Sur les barricades, dans les ruisseaux,
Les vieillards et les puceaux,
On les a saignés comme des pourceaux.

Avec des baïonnettes pointues,
On les a lardés à lardoir que veux-tu,
Tue ! Tue ! Tue !
Massacre et tue !
Au nom de l'honneur et de la vertu !

Sans quartier ni trêve,
A mort tous les rêveurs du mauvais rêve !
Les blessés, qu'on les achève !
Qu'ils crèvent !
Qu'ils crèvent !

Ah ! les gueux, ils ne sont pas au bout !
Dans la terre, dans la boue,
Leurs charognes, dans la chaux qui bout !
Mais Jeanne-la-rogne est toujours debout.

Relevez-vous, lamentables charognes !
Voici le sourire de Jeanne-la-rogne.
Buvez, mes amis, buvez, mes ivrognes !

Jeanne-la-rogne a pour amants
Vous tous, les hideux, qu'elle trouve charmants,
Vous et jusqu'à vos ossements,
O déserteurs du banal régiment
Qu'elle ressuscite éternellement,
Eternellement.

Jeanne-la-rogne au sourire d'absinthe,
Jeanne-la-rogne, Jeanne-la-sainte,
De vos enfants est toujours enceinte.

Buvez, mes ivrognes, buvez à sa foi,
Buvez à son renaissant exploit,
Qui est de tuer les devoirs étroits
Et d'engendrer les larges droits,
Les suprêmes droits,
Les droits abolissant la loi.
Car de Jeanne-la-rogne tel est l'emploi.
Buvez, mes ivrognes, sans savoir pourquoi,
Buvez à la mort de la loi.

Quand Jeanne-la-rogne à son tour mourra,
C'est que plus personne ne pâtira,
Tralala tradéridera !

Alors, des dix doigts de ses mains
On fera pour le genre humain
Un bouquet de jasmins.

Alors, des fleurs de ses yeux
On fera deux soleils précieux
Dans le jardin régénéré des cieux.

Alors, de la peau de ses flancs
On fera le tambour ronflant,
Le tambour blanc,

Qui dira au vieux monde tremblant
Ranplanplan,
Rapataplan !

Alors, sur toute l'ancienne histoire
Notre hymne blasphématoire
Ira crier victoire.

Alors, par les faubourgs,
Et par les labours,
Ils battront, les ronflants tambours,
Les joyeux tambours,
Les blancs tambours.

Battez, tambours ! Voici l'aurore.
Le jour vient d'éclore.
Encore ! Encore !

Telle est l'histoire de Jeanne-la-rogne,
En la chantant rougissez-vous la trogne.
Buvez, mes petits, buvez, mes ivrognes !

Et si, cependant, la nuit est toujours noire,
Et si vous n'avez rien à boire,

Chantez-la quand même, son histoire ;
Et pour le voir,
Et pour l'avoir,
Ce paradis de votre espoir,
O pauvres poires,
Soûlez-vous d'y croire !

XV

LONG-J'Y-VAS

O long-j'y-vas de Prince Charmant!
Tu l'auras désiré vainement,
Belle, pauvre Belle au bois dormant.

Son page Myrtil est auprès d'elle,
En noir et blanc comme une hirondelle,
Disant : « Le Prince vous est fidèle. »

Et toujours, toujours, encor, encor,
Il refait l'illusoire décor
Du réveil où sonnera le cor.

Ah! le Prince en galant équipage!
Joie! Amour! La vie et son tapage!
Sans trêve il dit cela, le bon page.

Mais, depuis qu'il va le répétant,
Il a coulé des jours tant et tant !
Est-ce possible, ce qu'il prétend ?

Attendre ! Attendre ! Quelle folie !
Et la Belle avec mélancolie
Soupire : « Serai-je encor jolie ?

— Oui, princesse, eh ! oui, plus que jamais.
— En es-tu sûr ? — Je vous le promets. »
Et c'est, entre eux deux, des si, des mais.

Car il défend son maître sans cesse.
« Le Prince est oublieux. — Ah ! princesse,
« L'accuser, lui, de telle bassesse !

— Il ne sait plus qu'il doit par la main
« Venir me prendre. — Il viendra demain.
— Il ne vient pas. — Il est en chemin.

— Comme il s'attarde aux terres lointaines !
— Il guerroie avec ses capitaines.
— Et s'il y courait des prétentaines ?

— C'est vous seule qu'il cherche. — Ah! Myrtil,
« Qu'il cherche mal ! Que ne s'y prend-il
« D'un pas plus vif, d'un œil plus subtil !

— La fleur dont il doit vous faire offrande,
« Il n'en fleurit qu'une dans la brande.
« Petite est la fleur, la brande est grande.

— Bon page, tu parles doux et beau.
« Mais dans mon cœur chante un noir corbeau.
« Je sens mon lit devenir tombeau.

« Voilà trop, et trop, et trop d'années
« Que mes roses d'espoir sont fanées.
« Je n'ai plus de goût qu'aux solanées.

« Tes propos câlins sont superflus.
« Aux illusions où je me plus
« Qu'une autre ait foi ! Moi, je n'y crois plus.

« Moi, je suis lasse, lasse, rendue,
« De tant de patience perdue.
« J'ai soif de la paix. Elle m'est due.

« Adieu, faux rêve qui me trompas !
« Je veux le sommeil qui ne ment pas,
« Le sommeil sans rêves, le trépas. »

Et, dans ce dernier soupir de blâme
Soufflant son amour comme une flamme,
La Belle au bois dormant rendit l'âme.

Le bon page l'aimait tellement
Qu'il ne vit pas l'affreux dénoûment.
« Belle, pauvre Belle au bois dormant,

« C'est par fatigue et par amertume
« Qu'elle prend, dit-il, cet air posthume.
« Sommeil plus profond que de coutume,

« Sommeil sans rêves, qu'elle appela,
« Sommeil qu'elle n'eut point jusque-là,
« Sois-lui reposant ! Et laissons-la ! »

Et, depuis tant d'Avrils, de Décembres,
Qu'il vivait reclus aux closes chambres,
Le sang lourd, des fourmis plein les membres,

Il pensa pouvoir s'offrir un peu,
Pour y rafraîchir sa tête en feu,
D'air libre, d'arbres verts, de ciel bleu.

Oh ! mais, pendant sa jeunesse absente,
Comme elle avait poussé, florissante,
La forêt ! Plus de chemin, de sente !

Pas même une venelle à furet !
Seul, un oiseau s'y retrouverait.
Il s'y perdit, lui, dans la forêt.

Un jour, un jour, une autre journée,
Il va d'une course enguignonnée
Sans voir la fin de sa randonnée.

Il les regrette, les noirs donjons.
Il va, mangeant des fruits sauvageons,
Buvant l'eau croupie au pied des joncs.

Et des mois, de semaine en semaine,
Il erre, sans que rien le ramène
Vers le seuil quitté du cher domaine.

« Pourvu, pense-t-il à tout moment,
« Que n'aille pas en me réclamant
« S'éveiller, la Belle au bois dormant ! »

Page, bon page, ne te tourmente !
Envers toi la fortune est clémente.
Ah ! si tu la voyais, la dormante !

Ce n'est plus la Belle que tu crois.
Si tu la voyais, suant d'effrois,
Tes cheveux se dresseraient tout droits.

Quelle épouvantable découverte,
Que cette face bouffie et verte
Avec des vers dans sa bouche ouverte,

Que ces membres sans forme et fluents
Où ribotent ces hideux truands
Soûls de vins épais, noirs et puants !

Ça, devant quoi le cœur se rebelle,
Ça, plein de vermine en ribambelle,
Ça, cette charogne, c'est la Belle !

Hélas ! oui, bon page, page aimant.
Mieux vaut ne pas la revoir vraiment,
La Belle, la Belle au bois dormant.

Mieux vaut emporter dans ta pensée,
Par tous tes souvenirs encensée,
Sa claire image de fiancée.

Ainsi toujours tu la reverras,
Hors de la dentelle de ses draps
Sortant ses mains pour tendre les bras,

Dans un sourire, à demi levée,
Vers cette apparition rêvée
Dont tu lui promettais l'arrivée.

Bon page qui par des mots amis
En des songes si bien l'endormis,
Est-ce ta faute, si le promis

Ne fut pas fidèle à sa future ?
Non ! Seul il mérite la torture
De la contempler en pourriture.

Fuis donc ! Va-t'en, bon page, bien loin !
De tant d'horreur ne sois pas témoin !
Meurs plutôt toi-même en quelque coin !

Meurs comme une bête qui se terre !
Et qu'il fasse seul son inventaire,
Le mauvais Prince retardataire !

Tant pis pour lui, s'il n'est pas venu
Cueillir à temps l'amour ingénu
Qu'il a cruellement méconnu !

Tant pis, s'il a, pour ses capitaines,
Trop fait la guerre aux terres lointaines,
Trop couru de folles prétentaines !

Il n'avait, en des galops plus prompts,
Qu'à se hâter à coups d'éperons
Vers nous, oui, vers nous qui l'espérons,

Vers nous, le vieux monde à l'agonie,
Pour qui l'attente n'est qu'avanie
Et dont la patience est finie,

Vers nous, devant qui toujours, encor,
On refait l'illusoire décor
Du réveil où sonnera le cor,

Vers nous, guettant sans fin le tapage
Du cher Prince en galant équipage
Si longtemps promis par le bon page,

Vers nous qui, dans nos cœurs en lambeaux
Entendant chanter les noirs corbeaux,
Sentons nos lits devenir tombeaux,

Vers nous, vers nous, vieux monde qui pleure,
Tandis que coule l'heure après l'heure
Sans montrer l'Avenir qui nous leurre,

Vers nous, pauvre Belle au bois dormant,
Qui l'aurons désiré vainement,
Ce long-j'y-vas de Prince Charmant!

TOUJOURS

I

LES LARMES

« Belle, que fais-tu de tes larmes?
— J'y fais tremper l'acier des clous
« Par lesquels, mieux que par mes charmes,
« Je fixe le cœur des jaloux. »

« Et toi, l'homme en mélancolie?
— Moi, trahi, le cœur plein de fiel,
« Pour me purger de ma folie,
« De mes larmes je fais du sel. »

« Toi, vieille, talons au derrière?
— Un rosaire où sur le même air
« Je dis toujours même prière
« Pour tous mes gas partis en mer. »

« Toi, qu'en fais-tu, gueux qui mendies ?
— Des gouttes de feu dont souvent
« S'allument de beaux incendies
« Chez ceux qui m'ont repu de vent. »

« Et toi, la Lune trop saignée ?
— Moi, misérable petit veau,
« J'en fais les toiles d'araignée
« Dont je tapisse ton cerveau. »

« Les tiennes, poète, où vont-elles ?
— Bah ! qu'importe ? Je ne sais où.
« J'en fais des perles immortelles
« Que je vends au tas pour un sou. »

II

LENTIPON

A la fenêtre grande ouverte
Chante l'aurore rose et verte.
Réveillez-vous, loirs qui dormez !
Versez à vos regards charmés
La fraîcheur de l'aubade offerte...
A la fenêtre grande ouverte
Lentipon vient les yeux fermés.

Lison rit et sa gorge est nue.
C'est de désir que l'ingénue
A ces rires extravagants.
Pour en calmer les ouragans,
Ta main serait la bienvenue.
Lison rit et sa gorge est nue ;
Mais Lentipon garde ses gants.

Qui vient vendanger notre vigne ?
C'est l'étranger. Son œil la guigne.
Sus au voleur du vin d'autrui !
A la guerre, tous, aujourd'hui !
Hardi, les gas ! Et qu'on trépigne
Qui vient vendanger notre vigne !
Lentipon est resté chez lui.

Au gueux qui va criant famine,
Sans parler, rien qu'avec sa mine,
Chacun donne. C'est un impôt
Que le gagnant paie au capot.
Quand près de lui ce gueux chemine,
Au gueux qui va criant famine
Lentipon est sourd comme un pot.

Devant le héros qu'on acclame,
Penseur dont le verbe de flamme
En mots plus bleus que le bluet
Jusqu'aux moelles vous remuait
Et dans la brute éveillait l'âme,
Devant le héros qu'on acclame
Lentipon sourd devient muet.

Mais Lentipon aura beau faire !
En vain c'est lui seul qu'il préfère.

Il pourra tout, *et cœtera;*
Mais être heureux, il ne pourra.
Ce, comme on dit, sort de sa sphère.
Car Lentipon aura beau faire,
Toujours il lentiponnera.

Il n'aura rien vu de la vie !
Contre tout devoir, toute envie,
Qui peut fleurir de moments pleins
Nos jours brefs aux mornes déclins,
A nous complaindre il nous convie.
Il n'aura rien vu de la vie !
Lentipon, c'est toi que je plains.

Dans l'existence grande ouverte
Nous, allons à la découverte,
Dardant nos regards allumés.
Chantez ! Luttez ! Saignez ! Aimez
La seule souffrance est soufferte,
Dans l'existence grande ouverte,
Par Lentipon aux yeux fermés.

III

LE SAGE

Aux caves du firmament
Les étoiles
Tissent d'invisibles toiles
D'une aiguille en diamant.

D'en bas, trois fils de la terre,
Le regard
Extatique, fou, hagard,
Cherchent le mot du mystère.

Le premier se croit profond.
Ridicule,
Sur ses dix doigts il calcule
Quel chiffre les astres font.

Le second se croit prophète.
Il prétend
Savoir pour quel habitant
La toile infinie est faite.

Le dernier ne se croit rien
Qu'un pauvre être
Qui va bientôt disparaître,
Comme un souffle aérien.

Mais, pendant son court passage,
A pleins yeux
Il boit la beauté des cieux.
Pauvre être, c'est toi le sage !

IV

LE BEAU RÊVE

J'ai fait un rêve. Ah ! quel beau rêve !
Si l'étoile au ciel le savait,
Elle viendrait à mon chevet
Me dire : « Conte-moi ton rêve ;
« L'éternité me sera brève. »

Mais mon pauvre rêve est pour ici-bas.
L'étoile est trop haut et ne me voit pas.

J'ai fait un rêve. Ah ! quel beau rêve !
Si le monde le connaissait,

Le monde heureux dirait que c'est
La fin du mal venue en rêve.
Toutes les douleurs feraient trêve.

Mais mon pauvre rêve est mort pour toujours ;
Car je suis muet et les gens sont sourds.

V

TROIS PETITS OISEAUX DANS LES BLÉS

Au matin se sont rassemblés
Trois petits oiseaux dans les blés.

Ils avaient tant à se dire
Qu'ils parlaient tous à la fois,
Et chacun forçait sa voix.
Ça faisait un tire lire,
Tire lire la ou la.
Un vieux pommier planté là
A trouvé si gai cela
Qu'il s'en est tordu de rire.

A midi se sont régalés
Trois petits oiseaux dans les blés.

Tout en chantant dans les branches
Leur joyeux turlututu,
Ils mangeaient mangeras-tu
Et lâchaient des avalanches
De caca cataractant.
Ils en faisaient tant et tant
Que l'arbre tout éclatant
Était plein d'étoiles blanches.

A la nuit se sont en allés
Trois petits oiseaux dans les blés.

Chacun rond comme une caille,
Ils zigzaguaient, titubant,
Voletant, roulant, tombant ;
Ils avaient tant fait ripaille
Que leurs ventres trop gavés
Leur semblaient de lourds pavés ;
Si bien qu'on les a trouvés
Ce matin, morts sur la paille.

Un seul trou les a rassemblés,
Trois petits oiseaux dans les blés.

VI

LES LAMPES D'AMOUR

Toutes les nuits de clair de lune,
A la lucarne de la tour,
S'allumaient pour la Reine brune,
S'allumaient deux lampes d'amour.

Car c'étaient, derrière la grille,
Les deux yeux du Prince Charmant,
Du beau Prince que sa famille
Tenait en prison méchamment.

« Amis, il faut qu'on le délivre ! »
Dit la Reine à ses courtisans.
« Car sans toi je ne peux plus vivre,
« Beau Prince aux yeux en vers luisants. »

Avec elle pour capitaine,
Lors ils ont mis le siège autour
De la forteresse hautaine
Qui gardait le Prince en sa tour.

Le siège dura trente années.
Mais la Reine avait bon espoir
Dans les lampes jamais fanées
Qui refleurissaient chaque soir.

Elle est blanche, la Reine brune !
Cinquante ans ont fui jours par jours.
Qu'importe ! Aux nuits de clair de lune
Les lampes s'allumaient toujours.

Toute son armée était morte,
La Reine allait mourir aussi,
Lorsque soudain s'ouvrit la porte
Et le Prince dit : « Me voici ! »

Enfin, après tant de désastres,
Le bonheur venait donc pour eux !
« O mon prince aux beaux yeux en astres !
— O ma reine au corps amoureux ! »

Et dans une ivresse farouche,
Extasiés et se pâmant,
Ils se sont fondus bouche à bouche,
La Reine et le Prince Charmant.

Mais c'est tout ce qu'ils ont pu faire.
A leur pauvre santé je bois.
Le Prince avait des yeux de verre
Et la Reine un derrière en bois.

VII

LES TROIS POILS

Quand le pauvre Pierre vint au monde,
A sa pauvre caboche il n'avait
Que trois fils blonds de filasse blonde,
Poils de carotte sur un navet.

Quand le petit Pierre fut un môme,
Ses cheveux drus à son front étroit
Avaient l'air d'un hérisson de chaume
Sur une motte planté tout droit.

Quand Pierre fut un grand gas en blouse,
Sous sa tignasse jaune et pendant,
Sa face bise était une bouse
Sèche sous un tas sec de chiendent.

Quand Pierre fut un pioupiou de France,
Son caillou, tondu comme un peloux,
Semblait un pain rond de beurre rance
Coiffé d'une brosse aux crins en clous.

Quand Pierre fut un va-trop de ferme,
Ses poils devinrent, cuits et salés
Dans la casquette qui les enferme,
Du vermicelle en paquets collés.

Quand Pierre fut un qui se marie,
Chaque nouveau petit pâtiras
Fit sa tête lourde plus fleurie
De bouquets gris dans du fumier gras.

Quand Pierre fut un vieux qui bredouille,
Ses cheveux tombant de jour en jour,
Sa boule fut comme une citrouille
Avec des toiles d'aragne autour.

Quand Pierre fut à l'heure où l'on râle,
Tous ses poils l'avaient abandonné,
Sauf trois misérables, d'un roux pâle,
Ceux qu'il avait quand il était né.

Et le pauvre Pierre, en l'autre monde,
N'a pas plus qu'en celui-ci n'avait,
A trois fils blonds de filasse blonde,
Poils de carotte sur un navet.

VIII

LA BUGNE

Au bord de la mer couleur de fiel,
Près de l'amant fou s'assied l'amante.
Devant le couchant féerique au ciel,
La belle en sanglotant se lamente.

« Hélas ! dit-elle, si tu m'aimais,
« Tous ces trésors seraient dans mon coffre ! »
Il répondit : « Je te les promets.
« Puisque je t'aime, je te les offre. »

Et vers les lointains joyaux du ciel,
Pour que la belle eût ces belles choses,
Tout seul sur la mer couleur de fiel,
Il est parti, le cœur plein de roses.

Comme il voguait, il voit peu à peu,
Sur l'horizon bas qui s'enténèbre,
L'écrin au multicolore feu
S'éteindre en une cendre funèbre.

Il va toujours, et bientôt voici
Qu'il est dans l'ombre aux froides bruines ;
Et son cœur solitaire et transi,
Au lieu de roses, est plein d'épines.

Il va quand même ; et d'un poing hardi
Fouillant dans le gouffre d'amertume
Où le couchant avait resplendi,
Il en arrache un lambeau de brume.

« Hélas ! dit-il, de ce beau là-bas,
« C'est du brouillard que je lui rapporte,
« Et j'aurai l'air de ne l'aimer pas.
« Mieux vaut me tuer devant sa porte. »

Et devant la porte, pauvre amant,
Il se tua d'un grand coup d'épée,
Sans voir qu'un morceau du firmament
Était captif dans sa main crispée.

Elle non plus ne l'a pas compris,
En le trouvant mort devant sa porte.
Elle n'a su voir qu'un torchon gris
Dans ce bout de ciel qu'il lui rapporte.

Et son corps, son cœur, tout son amour,
Un autre amant en eut le cuissage
Contre un peu d'or qu'il offrit en pour.
Mais cet autre-là, c'était un sage.

IX

LE PROFITEUR

Quand il partit, n'étant pas sûr
De sa mignonne aux yeux d'azur,
Il l'emmura dans un grand mur.

Ce grand mur de pierre encerclait
Tous les bords de l'île au complet
D'un inouvrable corselet.

Autour du grand mur, par milliers,
Bien équipés, bien éveillés,
Il mit de garde des geôliers.

Ces geôliers aux cris vigilants,
Toujours de guet, toujours allants,
C'étaient, sur l'eau, des cygnes blancs.

En voyant les yeux amoureux
De la belle qui songe au preux,
Les geôliers croient que c'est pour eux.

De la mignonne aux yeux fleuris
Voilà tous les geôliers épris.
De blancs ils en deviennent gris.

Ils l'aimaient tant, d'un tel amour,
Ils l'aimaient tant, et sans retour,
Qu'il en mourait un chaque jour.

Toujours l'aimant, toujours chantant,
Ils l'aimaient tant, et tant, et tant,
Qu'il en mourait à chaque instant.

Au bout de cent jours révolus,
Tous roulaient du flux au reflux.
Des morts, des morts, et rien de plus!

Rien que des morts pour horizon!
Des morts pour mur à sa prison!
La Belle en perdit la raison.

De rose elle devint souci
Et désespéra tant et si
Qu'elle en perdit la vie aussi.

Et quand revint le triste preux,
Tout prêt au régal amoureux,
Il dut brosser son ventre creux.

Mais il avait, en voyageant,
Appris la valeur de l'argent.
C'était un bougre intelligent.

Il se dit : « Remplissons ma nef
« Des cygnes morts. Bono besef !
« Édredon premier choix ! Bénef ! »

Puis du beau paradis perdu
Où sa pauvre reine avait dû
Mourir de l'avoir attendu,

De l'île aux féeriques créneaux,
Mise en *actions* pour *fourneaux*,
Il fit un dépôt de guanos.

X

VAINES PRÉCAUTIONS

La voix brisée en sanglots clamants,
Que cherches-tu, peuple des amants ?

Que cherches-tu, peuple des amantes,
Qui te lamentes et te lamentes ?

Et tous et toutes m'ont répondu :
« Je cherche l'autre que j'ai perdu. »

Et tous et toutes de même injure
Chargeaient cet autre en criant : Parjure !

Puis, tous et toutes, l'air déconfit :
« Si tu savais quels serments il fit !

— Bah ! les serments d'amour, répondis-je,
« Qu'on les oublie, est-ce un tel prodige ?

— Oui, dirent-ils, ceux qu'on jette au vent ;
« Mais ceux qu'on signe en les écrivant ?

— Bon, répliquai-je, une lettre folle,
« Cela se brûle et cela s'envole.

— Oui, dirent-ils ; mais nous y pensions.
« Nous avions pris nos précautions. »

Et tous et toutes, la mine grave :
« Quand on nous aime, nous, on le grave.

« On grave aussi le sacré serment
« De nous aimer éternellement.

« On grave, on signe ; et ce, sur des tables
« Comme les tables de la Loi, stables.

« Tiens, vois plutôt toi-même, en effet,
« Si c'est écrit et de quoi c'est fait. »

Je regardais, et mes regards vagues.
Voyaient, sans plus, le sable et les vagues.

« Sur quoi sont donc gravés vos serments ?
— Mais sur cet or et ces diamants ! »

Et tous et toutes, pleins de leurs rêves,
Montraient les flots et montraient les grèves.

Et de leurs rêves fous et déçus
Le vent riait comme deux bossus.

XI

L'HOMME AUX ÉTOILES

L'herbe était d'un vert vert-de-fiel ;
Mais les fleurs y fleuraient le miel.
C'était dans lès jardins du ciel.

Et tout en cueillant à main pleine
Des fleurs d'or dont flambait la plaine,
Il y courait à perdre haleine.

Et tout en courant, dans le vent
Il criait très haut et souvent
Au peuple des gueux le suivant :

« Vous dont l'hiver glace les moelles,
« Voici de quoi bourrer vos poêles.
« Ramassez ! Ce sont des étoiles. »

Et derrière lui fort et droit
Les jetant, pensait : « S'il y croit,
« Le vieux transi n'aura plus froid. »

Et lui-même, ivre à ce beau songe,
Sûr du trésor où sa main plonge,
Il avait foi dans son mensonge.

Était-ce un mensonge, en effet?
Non. D'un cœur sincère et parfait
Lui-même à ces fleurs se chauffait.

Il en avait la main brûlante ;
Et ses pieds, dont séchait la plante,
Braisillonnaient de cuisson lente.

Mais, fussent-ils estropiés,
Qu'importaient ses mains et ses pieds !
O gueux, guenilleux, guenippiers,

Vous aurez aux plus durs décembres,
Pour vous ravigoter les membres,
Des feux d'ors, de pourpres et d'ambres.

Oui, oui, car c'est évidemment
De la chaleur en diamant
Qu'il prend pour vous au firmament!

Vous dont l'hiver glaçait les moelles,
O pauvres gens, bourrez vos poêles!
Bourrez-les d'étoiles, d'étoiles!

Aussi quand, las, brûlé, perclus,
Mais fier d'avoir fait tant d'élus,
Il s'arrêta, n'en pouvant plus,

Il dit : « Gloire à moi! Soit chantée
« Ta victoire ressuscitée!
« Tu revis en moi, Prométhée.

« Sur le sistre et le tympanon
« Qu'on célèbre à grands cris mon nom,
« Et parmi les coups de canon

« Annonçant Misère défaite,
« Que tous les taudis à leur faîte
« Arborent les drapeaux de fête ! »

Mais alors, en se retournant,
Il s'aperçut que maintenant
Personne n'était là, glanant,

Et qu'il se trouvait solitaire
Au bout d'une lépreuse terre
Qu'un torride soleil altère,

Terre à l'horrible aridité
Ardant de ce ciel irrité,
Et sur laquelle, en vérité,

Il n'avait fait, le triste hère,
Dans sa lamentable carrière
Sans nul le suivant par derrière,

Que ramasser péniblement
Et que rejeter tout fumant
Non pas des fleurs de firmament,

Non pas de quoi bourrer vos poêles,
Gueux dont l'hiver glace les moelles,
Non des étoiles, des étoiles,

Mais des tas vains, mais des tas fous
De chardons aux têtes en clous
Et de cailloux et de cailloux !

XII

LES SIX OISEAUX

Sont partis six petits oiseaux,
(Pleurez, les champs, les bois et les eaux!)
Sont partis six petits oiseaux
Pour faire quoi? L'amour? La guerre?
Je ne sais trop, je ne sais guère.
Ce que je sais, les chers petits,
C'est que, depuis qu'ils sont partis,
Ils ne reviennent guère.

Les deux premiers chantaient des chants,
(Pleurez, les eaux, les bois et les champs!)
Les deux premiers chantaient des chants
Comme rossignols au bocage.

Dans mon cœur ils étaient en cage.
Ils en sont sortis. Mais par où ?
Qui diable a bien pu faire un trou
Aux barreaux de la cage ?

Les deux seconds, à haute voix,
(Pleurez, les eaux, les champs et les bois !)
Les deux seconds, à haute voix,
De musique toujours nouvelle
Emplissaient gaîment ma cervelle.
Ils l'ont quittée, et me voilà
Avec le vent au triste *la*
Qui geint dans ma cervelle.

Les deux derniers, par les roseaux,
(Pleurez, les champs, les bois et les eaux !)
Les deux derniers, par les roseaux
Où va la barque de mes rêves,
Flûtaient comme au-dessus des grèves
Flûtent les courlis dans le soir ;
Et, sans eux, ma barque au musoir
S'envase loin des grèves.

Il était six oiseaux méchants,
(Pleurez, les eaux, les bois et les champs !)
Il était six oiseaux méchants

Qu'à tous les échos je réclame;
Car leur départ m'a vidé l'âme.
Si vous les voyez, dites-leur
Que j'en ai grand'peine et douleur,
La mort dans l'âme.

Dites-leur qu'il est aux abois,
(Pleurez, les champs, les eaux et les bois!)
Dites-leur qu'il est aux abois,
L'orgueil qui leur parlait en maître,
Et qu'à leurs pieds on veut le mettre,
Ce farouche et stupide orgueil,
Ou que sinon, dans le cercueil
C'est moi qu'il faudra mettre.

Hélas! tes six jolis oiseaux,
(Pleurez, les champs, les bois et les eaux !)
Hélas! tes six jolis oiseaux,
Fais de ton cœur leur reliquaire.
Ils sont loin, ils n'entendent guère
Ton regret aux cris surperflus.
Ils ne reviendront guère plus,
Ils ne reviendront guère.

XIII

GRENIPILLE

On l'appelait Grenipille.
Grenipille on l'appelait.
Si le nom point ne vous plaît,
N'en veuillez pas à la fille.
Le nom est peut-être laid;
Mais la fille est si gentille!
D'ailleurs, à l'enfantelet,
C'est l'héritage au complet
Que lui légua sa famille.
Donc, ce nom, faut qu'elle l'ait
Et le garde, tel qu'il est.
On l'appelait Grenipille.
Grenipille on l'appelait.

Grenipille ou bien Misère,
C'est même chose en deux mots.
C'est, de hameaux en hameaux,
Traîner un ventre qu'on serre,
Pour soi-même et les marmots
Trucher le pain nécessaire,
Envier leur sort même aux
Plus pauvres des animaux,
Egrener le noir rosaire
Dont tous les grains trop gémeaux
Sont des maux, des maux, des maux...
Grenipille ou bien Misère,
C'est même chose en deux mots.

Grenipille à la mamelle
Connut le bonheur deux ans,
Les repas toujours présents,
Sa mère étant la gamelle.
Puis, les tétons moins pesants,
Sa mère refut femelle;
Et la gosse aux yeux luisants
Connut les jours mal plaisants
Avec l'errante, et comme elle
Devint de ces gueux gueusants
Aux refus des paysans.

Grenipille à la mamelle
Connut le bonheur deux ans.

Grenipille mal famée
Tout son soûl grenipilla,
Subit tout ce qu'il y a
D'angoisse à vivre affamée,
De guenilles s'habilla,
S'endormit sous la ramée,
Sous la bise s'éveilla ;
Et, quand même, pareille à
La fleur la mieux renfermée,
Tout le monde émerveilla
D'un teint de camélia.
Grenipille mal famée
Tout son soûl grenipilla.

Grenipille a pour prunelles
Deux violettes de Mai.
Celles qui font embaumé
Le silence des venelles
Où l'on va, le cœur pâmé
D'odorantes ritournelles,
Disant : « C'est là que j'aimai »,
Ces reines du bois charmé,

Celles-là n'ont pas en elles
Tant de printemps parfumé,
Tant d'azur ni tant de Mai.
Grenipille a pour prunelles
Deux violettes de Mai.

Grenipille est dru-coiffée
De cheveux en or vivant;
Les soigne peu ; mais, rêvant,
Paresseuse, ébouriffée,
Les laisse peigner au vent.
Lui, les frise par bouffée,
D'un souffle les soulevant.
Heureux d'être le servant
D'une tant mignonne fée,
Il la fait rougir souvent
D'un baiser en se sauvant.
Grenipille est dru-coiffée
De cheveux en or vivant.

Grenipille est si charmante
Qu'à la voir on dit merci.
Même l'amoureux transi
Des trahisons d'une amante
Se sent le cœur radouci

Et puis plus ne se lamente
Aussitôt que la voici.
Il se demande : « Est-il si
« Prouvé que ma folle mente? »
Et de soucieux ainsi
Il se mue en sans-souci.
Grenipille est si charmante
Qu'à la voir on dit merci.

Grenipille est si jolie
Que tout le monde en est gai.
Lorsque, le corps fatigué,
En plein jour elle s'oublie
A dormir, ou qu'en un gué
L'eau soudain s'est embellie
De ses beaux pieds nus : « Morgué! »
Dit le bois, « j'ai divagué
« Quand j'avais mélancolie. »
Et, vite, en style fugué
Il chante *ma mie oh! gué!*
Grenipille est si jolie
Que tout le monde en est gai.

Grenipille ainsi lotie
Doit avoir des amoureux?

Elle en a, certe, et nombreux,
Et tous offrant garantie
Autant qu'ils sont langoureux,
Et chacun sans modestie
Proclamant qu'il est le preux
Pour lui faire un sort heureux.
Mais la même repartie
Ils se partagent entre eux :
« Avez-vous le ventre creux ? »
Grenipille ainsi lotie
Doit avoir des amoureux.

« Grenipille suis, dit-elle,
« Toujours grenipillerai.
« Point je ne trouve à mon gré
« Le velours ni la dentelle.
« Jamais riches n'aimerai ;
« Ce n'est pas ma clientèle.
« Mais celui que je prendrai
« Pour maître et pour adoré,
« Je veux qu'il ait mine telle
« Que toujours moi-même aurai,
« Mine de *miserere*.
« Grenipille suis, dit-elle,
« Toujours grenipillerai. »

« Grenipille, es-tu donc folle? »
Disent tous les soupirants.
« Si c'est un gueux que tu prends,
« Le bonheur de toi s'envole.
« Choisis plutôt dans nos rangs.
« Avec nous, c'est couche molle,
« Bons plats, bons vins, et des francs...
— Mais, dit-elle, les pleurants,
« Si mon baiser les console,
« Mes plaisirs sont assez grands.
« Je fais qu'on fait mes parents.
— Grenipille, es-tu donc folle? »
Disent tous les soupirants.

« Grenipille, la marmaille
« Va venir manger tes seins,
« Un tas de mômes malsains
« Qui grouilleront dans la paille
« Sur tes bras pour traversins. »
Elle dit : « Vaille que vaille!
« Je nourrirai mes poussins
« D'aumônes ou de larcins.
« Je suis enfant de canaille,
« J'eus des aïeux assassins.
« Et vous, êtes-vous des saints?

— Grenipille, la marmaille
« Va venir manger tes seins. »

Et Grenipille fait souche
De petits Grenipillons.
Adieu les beaux papillons
Qui voltigeaient sur sa bouche
Dont nous nous émerveillions!
Elle aura gueule farouche,
La peau rude en durillons,
Sous les yeux de noirs sillons,
Pauvre mère qui s'accouche
Toute seule en ses haillons.
Ah! Guenilles, guenillons!
Et Grenipille fait souche
De petits Grenipillons.

Ainsi jamais Grenipille
Ne dégrenipillera,
Et Misère *et cætera*
Toujours auront grand'famille;
Car toujours on trouvera
Beau gueux et gueuse gentille
Qui feront ce qu'il faudra
Dont la gent pullulera.

Vive donc la bonne fille!
A son los crions hurrah,
Et la baise qui pourra!
Ainsi jamais Grenipille
Ne dégrenipillera.

XIV

L'ILE MAUDITE

C'était à cette époque du rêve
Où demain se fond avec jadis.
Le vent soufflait en *De Profundis*
Sur cette île à l'infernale grève,
Et qui depuis des temps et des temps
N'a que ces deux morts pour habitants.

Car cette grève est le cimetière
De leurs deux mémoires en lambeaux,
Que toujours, ainsi que des corbeaux,
Cris de l'humanité tout entière,
De vos becs rageurs vous lacérez,
Cris de haine, cris exaspérés.

Et de cette haine intarissable
Sont faites ces ténèbres du ciel
Et ces livides vagues de fiel
Roulant, au lieu d'algues sur le sable,
Parmi les crocs pourris des rochers,
Des lanières de cœurs arrachés.

Et de ces cris, que sans fin ni trêve
Demain doit crier comme jadis,
Est fait le vent en *De Profundis*
Qui hurle par l'infernale grève,
Celle où depuis des temps et des temps
Ces deux morts sont les seuls habitants.

Mais sur les vagues couleur de bile,
Sous le ciel de poix, dans les remous
Qui ballottent ces cœurs morts et mous,
Voici venir, petit et débile,
Et monté par deux femmes en pleurs,
Un esquif au fond lesté de fleurs.

Pas d'avirons et pas de voilure !
L'une avec ses mains rame à l'avant,
Et l'autre tâche de tendre au vent

Le drapeau noir de sa chevelure;
Mais, plus que leurs mains et leurs cheveux,
Ce qui les fait marcher, c'est leurs vœux.

Leurs vœux ont pour astre ce rivage
Dont nul jamais n'osa s'approcher.
Que leur importe tes crocs, rocher?
Ta fureur, vent? Ton fiel, flot sauvage?
Et que leur fait l'affreux grouillement
Des cœurs roulés désespérément?

Leurs vœux ont pour étoile polaire
L'île infernale des deux damnés,
Et malgré vents et flots déchaînés,
Malgré tant de haine et de colère,
Elles vont, vont, et leurs yeux en pleurs
Sont les plus belles fleurs de leurs fleurs.

O fleur de leurs yeux, plus merveilleuse
Que la rose au cœur le plus ardent!
Fleur d'amour, et triste cependant
Comme au chevet des morts la veilleuse!
Fleur d'inextinguible charité,
Te cueillir, qui donc l'a mérité?

A qui donc, n'ayant d'autre boussole
Que leur soif de pitié, de pardon,
A qui vont-elles porter ce don ?
La fleur qui couronne et qui console
N'est certes pas pour ces deux bandits
Donts les noms seuls sont des noms maudits !

Femmes, à l'immonde cimetière
Les fleurs qu'il faut sont de l'excrément.
Quiconque ose penser autrement
Brave l'humanité tout entière.
Folles, portez vos fleurs loin d'ici,
Ou vous serez maudites aussi.

Mais les deux folles dans la tourmente
Poussent toujours l'esquif lourd de fleurs,
Et dans leurs yeux, leurs beaux yeux en pleurs,
Luit de plus en plus la fleur charmante,
Tandis qu'elles crient à pleins poumons :
« O morts détestés, nous vous aimons ! »

Et l'une dit : « Cher Caïn, mon homme,
« Je n'oublierai jamais ton baiser. »
Et l'autre dit : « Peut-on mépriser

« L'angélique nom dont je te nomme,
« Ton nom gracieux et triomphant,
« Ton nom si doux, Judas, mon enfant? »

XV

LES SEPT PETITS VIEUX

Ils étaient sept petits vieux,
Ni plus, ni moins, ni pire, ni mieux,
Ils étaient sept petits vieux,
Tous amoureux de la Maugrabine,
Qui, pour dot, a sa trombine,
Son nez, son poil, sa bouche et ses yeux,
Et son corps de Maugrabine,
Ni plus, ni moins, ni pire, ni mieux.
Ils étaient sept petits vieux
Dans la débine.

Comme elle, étant sans argent,
Ni peu, ni prou, ni jaune, ni blanc,
Comme elle, étant sans argent,

C'est donc à l'œil qu'ils espéraient faire
A la môme son affaire.
Mais elle allait les décourageant :
« Il ne faut pas me la faire,
« Ni peu, ni prou, ni jaune, ni blanc.
« Avec les vieux, c'est l'argent
« Que je préfère. »

Les sept petits vieux s'en vont,
Cahin, caha, l'œil blanc, le nez long,
Les sept petits vieux s'en vont
Se noyer dans la grande carouge
Où bout le vin doux qui bouge.
Et houp ! Les sept font le saut. Au fond !
Tout au fond de la carouge,
Cahin, caha, l'œil blanc, le nez long,
Et leurs sept âmes s'en vont
Dans le jus rouge.

Quand le vin en fut tiré,
Buvons, buvez, j'en bois, j'en boirai,
Quand le vin en fut tiré,
Le coup que j'en bus sentait les flammes.
Jamais tant ne nous soulâmes.
Tout l'enfer dans ma gorge est entré,

L'enfer et toutes ses flammes.
Buvons, buvez, j'en bois, j'en boirai.
J'avais dans le vin tiré
Bu les sept âmes.

Je m'en revins par le bois,
Chantons, chantez, mon cœur est en voix,
Je m'en revins par le bois,
Et j'y rencontrai la Maugrabine
Dormant sous une aubépine.
Elle eut l'air d'une biche aux abois
Quand je lui dis : « Maugrabine,
« Chantons, chantez, mon cœur est en voix,
« Veux-tu du vin que je bois
« Dans la déLine? »

Elle dit : « Toi, je te veux. »
Ni plus, ni moins, ni pire ni mieux,
Elle dit : « Toi, je te veux. »
Et soudain dans mes bras elle pâme,
M'offrant son souffle de bâme,
Son nez, son poil, sa bouche et ses yeux,
Et son corps en rut qui pâme,
Ni plus, ni moins, ni pire, ni mieux.
Riez, les sept petits vieux,
Que j'ai dans l'âme!

Car c'est eux, les sept, eux seuls,
Pleurez, priez, cousez vos linceuls,
Car c'est eux, les sept, eux seuls,
Qui vous possèdent, pauvres fanfioles,
Quand au vent de nos paroles
Les sept petits vieux sont vos filleuls
Et font de vous nos fanfioles.
Pleurez, priez, cousez vos linceuls,
Les sept petits vieux, eux seuls,
Sont fous des folles.

XVI

JEAN-JEANNOT-LA-JEANNOTIÈRE

Au creux le plus frais de son pré,
Ayant vidé sa gourde entière,
Les poings clos, le nez empourpré,
Un meulon de foin pour litière,
Pour oreiller sa panetière,
Sur les yeux son chapeau tiré,
Dort Jean-Jeannot-La-Jeannotière,
Et quand il dort, il dort serré.

Jean-Jeannot n'est pas mauvais homme
Ni goffe ouvrier; seulement,
Lorsque le midi vous assomme,
Il ne trouve point d'agrément
A suer sans trêve en trimant

Ainsi qu'une bête de somme.
Un peu flemmard, un brin gourmand,
Il aime à boire et faire un somme.

Peut-il pas vivre en paresseux?
Sa mère et lui sont à leur aise.
Ils ont du lait, du fruit, des œufs
Qu'au marché vend maman Thérèse.
Ailleurs qu'en leur âtre est leur braise.
Avec ça l'on n'est pas de ceux
Qui sont nés un vendredi treize,
Sous l'étoile des malchanceux.

Pourtant contre sa destinée
Jean-Jeannot rognonne souvent.
Il se plaint que chaque journée
Soit pareille à celle d'avant,
Et que toujours en se levant
Il sache dès la matinée
De quel côté, ce soir, le vent
Soufflera dans sa cheminée.

Autrement dit, il trouve un mais
A tous les biens qu'on lui dispense;
Et quoiqu'il ait bon lit, bon mets,
Le gousset plein pour sa dépense,

Du lard aux reins comme à la panse,
Et parfois au nez des plumets,
Jean-Jeannot souffre quand il pense :
« Il ne m'arrive rien jamais ! »

Ayant vidé sa gourde entière,
Tantôt encore en s'endormant
Jean-Jeannot voyait-là matière
A ne pas s'endormir gaîment,
Et c'est avec un grognement
Pour ce nœud dans sa jarretière,
Que trop flemmard et trop gourmand
Dort Jean-Jeannot-La-Jeannotière.

Tandis qu'ainsi désespéré
Jean-Jeannot cuve au frais sa gourde,
Sur les yeux son chapeau tiré,
La tête lourde et l'âme gourde,
Tout à son chagrin qui l'ensourde,
Il respire bon gré mal gré
Avec son nez de coquelourde
La brise qui chante en son pré.

Or, cette brise, à ses narines,
Ce qu'elle apporte en voltigeant,
C'est le parfum blanc des farines

Que moud le moulin diligent,
Changeant l'or des blés en argent,
C'est, dans le tintin des clarines
Sur la grand'route ramageant,
La verte odeur des eaux marines.

Car le pré de Jean Poil-de-Lin
Est au bas de la raide côte,
Ayant pour crête le moulin ;
La grand'route d'un pont le saute ;
Et son autre bout se terreaute
Au mur du cap en terre-plein
Où contre la falaise haute
Bat la mer à l'heure du plein.

Le meunier aux cheveux de laine
Que la farine va poudrant
Est le grand-père à Madeleine,
Qui vous a, cela se comprend,
Tout le pays pour soupirant ;
Car elle est riche, non vilaine,
Et jusqu'aux sous qu'elle vous rend
Fleurent encor la marjolaine.

Sur la grand'route, le tintin
Des clarines de la voiture

Nargue de son rire argentin
Le départ en male posture
Du gueux François, dit Sans-Ceinture,
Qui, las de son maigre destin,
S'en va pieds nus vers l'aventure
Au pays bleu de l'incertain.

Plus loin, sans attendre qu'à l'aise
Le bonheur lui vienne en dormant,
Sur sa bisquine cancalaise
Le gas Jacques, dit Fin-Normand,
Réputé mauvais garnement,
S'embarque au bas de la falaise
Pour aller voir quel firmament
Se mire en la mer cynghalaise.

Midi flambe dans l'air pâmé
Et Madeleine est languissante.
Depuis le dernier mois de Mai,
Elle prend souvent la descente
Dévalant par l'ombreuse sente
Au Ru-d'amour le bien nommé,
Car on s'y plaît pour peu qu'on sente
Besoin d'ouvrir son cœur fermé.

Madeleine est-elle donc prise?
Qui le dira? Qui le saurait?
Elle-même, fût-ce à la brise,
N'a pas confié son secret.
A qui le lui révélerait,
Les yeux épanis de surprise,
Elle répondrait sans apprêt
Par un moqueur éclat de rise.

Car, si son cœur déjà se prend,
Son cœur, malgré qu'il en frissonne,
En est le premier ignorant.
Madeleine, en bonne garçonne,
N'entend que le mot clair qui sonne;
Et ce mot-là, petit ou grand,
Jamais jusqu'ici pour personne
Son cœur ne l'a dit en pleurant.

Et cependant, à la fontaine
Du Ru-joli, du Ru-d'amour,
Madeleine, la tant hautaine,
Sans y penser vient chaque jour,
Mélancolique, faire un tour,
Et pour battre la prétentaine
Son cœur n'attend que le tambour
Qui deviendra son capitaine.

Mais cet heureux, élu parmi
Tous les férus de Madeleine,
Elle le veut queussi queumi
Son grand-père aux cheveux de laine,
Un fort gas de poitrine pleine
Et plus éveillé qu'endormi.
Toi, tu ronfles à perdre haleine,
Pauvre Jean-Jeannot, mon ami.

Ayant vidé ta gourde entière,
Les poings clos, le nez empourpré,
Pour oreiller ta panetière,
Dormant si fort et si serré
Que tu parais t'être bourré
De tout le foin de la litière,
Ah! pourquoi dors-tu dans ton pré,
Mon Jean-Jeannot-La-Jeannotière?

Tu n'es pas sot, tu n'es pas laid;
Ta mère, en quarante ans de glaine
Sur les œufs, le fruit et le lait,
A rempli d'or deux bas de laine;
Vous avez des champs par la plaine;
Ah! si tu savais ce qui plaît
Au meunier comme à Madeleine!
Si ta volonté le voulait!

Si tu n'étais pas court d'haleine
Devant l'ouvrage au grand soleil,
Si ta gourde moins souvent pleine
Ne t'enflait pas tant de sommeil,
C'est à toi, beau gas en éveil,
Que le vieux aux cheveux de laine
Donnerait celle au teint vermeil
Dont la peau sent la marjolaine.

Mais le Jean-Jeannot n'entend pas.
Il dort, il ronfle, il continue
A rêver qu'elle est sans appas,
Son existence toute nue,
Où jamais aucune advenue
N'apporte à ses quatre repas
Un régal de chose inconnue,
Son existence pas à pas.

Il continue, il se lamente
Que toute seule dans sa main
Ne pousse pas la fleur charmante
Qu'il ignore, baume ou jasmin,
Mais qui changerait son chemin ;
Ou bien il se dit : « Que je mente,
« Si je ne la cherche demain ! »
Et sa tristesse s'en augmente.

Car il sait trop bien que pour lui
Demain sera la même chose,
Immanquablement, qu'aujourd'hui;
Car, partir, voilà ce qu'il n'ose;
Il partirait au matin rose;
Mais, quand le midi rouge a lui,
Il ne part plus, il se repose;
Et Jeannot dort dans son ennui.

Et cependant, par la voiture
Dont les clarines font tintin,
Le gueux François, dit Sans-Ceinture,
Doit revenir, un beau matin,
Le ceinturon lourd de butin;
Ayant, de capture en capture,
Au pays bleu de l'incertain,
Cueilli la fleur de l'aventure.

Et, vainqueur du flot écumant
Où l'on n'a pas la vie à l'aise,
Le gas Jacques, dit Fin-Normand,
Sur sa bisquine cancalaise
Doit revenir à la falaise,
Après avoir, le garnement,
Pêché dans la mer cynghalaise
Les perles de son firmament.

Et c'est entre eux que Madeleine,
Ouvrant enfin son cœur fermé,
Choisira, disant à voix pleine :
« Grand-père, celui que j'aimai,
« Le voilà bien ; donnez-le-mé. »
Et le vieux, aux cheveux de laine,
Répondra : « C'est le mois de mai ;
« Coupez, petiots, la marjolaine ! »

Celui qu'on n'aura pas élu
En souffrira de male envie ;
Mais quelque autre belle à sa glu
Le reprendra, car c'est la vie
Qu'amour d'autre amour soit suivie,
Par quoi le moins hustuberlu
A malgré soi l'âme ravie,
Si que rien n'est jamais conclu.

D'ailleurs, même au cas qu'il en meure,
Etant de ces inconsolés
Qui méritaient la poire meure
Et ne s'en sont pas régalés,
Il aura cependant, allez,
Plus de joie à sa suprême heure,
Que Jean-Jeannot aux vœux gelés
Qui voudrait partir et demeure.

Les aventureux, les hardis,
Ont peu ou prou leur Madeleine.
Mais ses yeux seront interdits
A ceux-là qui, la panse pleine,
Ronflent dans l'herbe à perdre haleine.
Pour monter en son Paradis,
Pour y cueillir la marjolaine,
Réveillez-vous, tas d'engourdis!

D'une foi vive, ardente, entière,
D'un amour vaillant et têtu,
Désirez-la, la belle altière
Dont le corps céleste est vêtu
D'astre, de gloire et de vertu!
Mais ton âme est un cimetière.
Tu dors toujours ! Pourquoi dors-tu,
O Jean-Jeannot-la-Jeannotière?

XVII

LES DEUX MÉNÉTRIERS

Sur de noirs chevaux sans mors,
Sans selle et sans étriers,
Par le royaume des morts
Vont deux blancs ménétriers.

Ils vont un galop d'enfer,
Tout en râclant leurs crincrins
Avec des archets de fer
Ayant des cheveux pour crins.

Au fracas des durs sabots,
Au rire des violons,
Les morts sortent des tombeaux.
Hop ! Dansons ! Cabriolons !

Et les trépassés joyeux
Suivent par bonds essoufflants,
Avec une flamme aux yeux,
Rouge dans leurs crânes blancs.

Soudain, les chevaux sans mors.
Sans selle et sans étriers,
Font halte, et voici qu'aux morts
Parlent les ménétriers.

Le premier dit, d'une voix
Sonnant comme un tympanon :
« Voulez-vous vivre deux fois?
« Venez ! La Vie est mon nom. »

Et tous, même les plus gueux,
Qui de rien n'avaient joui,
Tous dans un élan fougueux
Les morts ont répondu : « Oui » !

Alors l'autre, d'une voix
Qui soupirait comme un cor,
Leur dit : « Pour vivre deux fois,
« Il vous faut aimer encor.

« Aimez donc ! Enlacez-vous !
« Venez ! L'Amour est mon nom ! »
Mais tous, même les plus fous,
Les morts ont répondu : « Non ! »

Et de leurs doigts décharnés
Montrant leurs cœurs en lambeaux,
Avec des cris de damnés,
Sont rentrés dans leurs tombeaux.

Et les blancs ménétriers,
Sur leurs noirs chevaux sans mors,
Sans selle et sans étriers,
Ont laissé dormir les morts.

XVIII

BIBI ET BIBI

C'était deux grands terribles marlous,
Œillés et dentés comme des loups,
Et l'un de l'autre si fort jaloux
Qu'ils en étaient maigres, tels des clous.

Un soir de ribote, en se battant,
Ils se sont cognés et saignés tant
Que tous les deux dans le même instant
Ils en ont crevé, le cœur content.

Que fais-tu, croque-mort ? J'en frémis.
Dans ton noir garno des endormis,
Couchés ensemble, tu les as mis
Au même trou, les deux ennemis.

« Qu'importe ! » a répondu d'un air fin
Le macabre et suprême biffin.
« Ces deux gaspards-là dans le coffin,
« C'est la fin de tout, la fin, enfin ! »

Et dans le monde entier, en effet,
Pendant que le Camard s'esclaffait,
Voilà qu'un grand silence s'est fait,
Verbe de la Mort qui triomphait.

Mais soudain sous terre j'entendis
Ce colloque : « Va donc, eh ! radis !
— De quoi, eh ! navet ? — Tu crois ? — Tu dis ! »
Puis ce cri : « Debout, les dégourdis ! »

Et du sol, poings en nœuds, yeux en clous,
Toujours dentés ainsi que des loups,
Et toujours l'un de l'autre jaloux,
Sortent, se battant, les deux marlous.

Et tous les morts, blancs, verts, violets,
Crânes chauves, nez en triolets,
Hurlent, secouant leurs osselets
« Ils vont se tuer ! Arrêtez-les ! »

Mais peau de balle et balai de crin !
Qui donc pourrait leur serrer le frein,
Aux deux marlous prenant du terrain
Pour leur escrime à coups de surin ?

Pas toi, seigneur noir du noir manoir
Et sergot blanc du blanc promenoir,
Vieux squelette au ventre en entonnoir,
Chef blanc coiffé d'un galurin noir !

Ni toi, ni personne ! Et, cependant
Qu'ils vont comme autrefois se lardant,
Voici qu'autour d'eux, féroce, ardent,
Revit le monde en les regardant.

Car tu n'es qu'un pied, sous ton air fin,
O macabre et suprême biffin
Qui crus avoir mis dans le coffin
Bibi-l'Amour et Bibi-la-Faim.

Et tu raisonnais comme un tambour
En disant enterrés sans retour
Les deux grands marlous du contre-en-pour,
Bibi-la-Faim et Bibi-l'Amour.

XIX

LE SOLIPSE

A l'heure où la vie âpre et morose
Remonte au cerveau ressuscité
De la catacombale cité,
Je suis parti sur mon cheval rose.

A l'heure où par les vallons fleuris
Le chasseur matinal boit l'haleine
De la sauge et de la marjolaine,
J'ai somnolé sur mon cheval gris.

A l'heure où dans le champ de blé fauve
Le moissonneur coupe à pleines mains
L'espoir nourricier des lendemains,
J'ai rêvassé sur mon cheval mauve.

A l'heure où sous le soleil de feu
Les amants rafraîchissent leurs fièvres
Par couples dont se joignent les lèvres,
J'ai ricané sur mon cheval bleu.

A l'heure où la Guerre aux yeux de gouge
Soûle de ses farouches baisers
Les citoyens emmarseillaisés,
J'ai décampé sur mon cheval rouge.

A l'heure où dans son nid bien couvert
La gentille oiselle infatiguée
Gave ses petits de la becquée,
J'ai tout tué sur mon cheval vert,

A l'heure où, vous demandant l'aumône,
Le mendiant du bord du chemin
Vers votre cœur clos ouvre sa main,
J'ai refusé sur mon cheval jaune.

A l'heure où d'un pas lourd, las et lent,
Le laboureur rentre à sa chaumine,
Hâve avec sa mine de famine,
J'ai digéré sur mon cheval blanc.

A l'heure où même le plus impie
Devient pieux et se sent toucher
Par l'Angélus tintant au clocher,
J'ai blasphémé sur mon cheval pie.

A l'heure où sur le mail promenoir
C'est le repos du soir et la fête
Pour tous ceux dont la journée est faite,
J'ai sangloté sur mon cheval noir.

A l'heure où près des êtres qu'il aime
L'agonisant qui sue en ses draps
Vers ses chéris encor tend les bras,
Je râle seul sur mon cheval blême.

A l'heure où l'on vomit le remord
D'avoir été sans relâche un lâche,
Me noyant dans ma déflaque en flâche,
Je vais mourir sur mon cheval mort.

XX

PIEDS

Pieds, tristes pieds au destin muré
Dans la marche ou dans les danses,
Tout ce que vous avez murmuré,
Nul n'en eut les confidences.
A votre gré,
Moi je le dirai.

Petits pieds blancs aux ongles polis,
Aux doigts en boutons de roses, —
Nous ne marchons bien que dans les lits
Où l'on nous en fait, des choses !
Petons jolis
Sont vite abolis.

Pieds dansant aux sons de tes accords,
Valse folle qui déferles,
Pauvres pieds gourds sous le poids des corps,
Chaussés de soie et de perles,
Nos doigts discords
Sont fleuris de cors.

Pieds du richard, source de profits
Pour le docteur qui les panse,
Nous souffrons du mal que tu nous fis,
Goutte qu'entretient sa panse,
Pieds déconfits
Aux orteils bouffis.

Pieds des misérables compagnons,
Pieds que jamais on ne lave,
Meurtris, fourbus, lourds, noueux d'oignons,
Quand à leur métier d'esclave
Nous rechignons,
On les paie en gnons.

Pieds lamentables du gueux errant,
Blancs de poudre et noirs de crasse,
Un soulier trop petit ou trop grand

Toujours nous blesse et harasse.
Son cuir nous rend
Le pas odorant.

Pieds du rêveur aux vœux insensés
Qui dans ses vœux se calfeutre,
D'être inertes nous sommes lassés.
O moites chaussons de feutre,
Assez ! Assez !
Vous nous glacez.

Pieds nus de l'assassin frémissant
Aux fibres du bois qui bouge,
Quand, son crime fait, il redescend,
Dans un mou clapotis rouge,
Bottés de sang,
Nous allons glissant.

Pieds des tout mignons enfantelets,
Nous venons juste de naître.
O papas, mamans, caressez-les !
Ils sont beaux, sans rien connaître.
Quelques relais,
Et nous serons laids.

Pieds des morts à qui semblent ouverts
Tes jardins, ô paix suprême,
Hélas ! la vie aux désirs pervers
Nous travaille ici quand même,
Pieds dont les vers
Font des gazons verts.

Pieds que l'on a laissés de côté,
Pieds dont le néant t'épate,
Nous avons seuls la félicité,
Pieds mort-nés des culs-de-jatte,
Rêve avorté
Qui n'a pas été.

XXI

LES GOURDES

Mettez du lait dans ma gourde,
Du lait bien blanc au blanc petit fieu.
Mettez du lait dans ma gourde.
Beaucoup, tout plein, un peu, mon neveu !
Car pour lui la vie est sourde ;
Sa mère est morte et son père est feu ;
Il a cœur froid et chair gourde ;
La mort déjà ternit son œil bleu.
Mettez du lait dans ma gourde,
Misèr' de Dieu !

Mettez du vin dans ma gourde,
Du blanc, du noir, du rouge ou du bleu.
Mettez du vin dans ma gourde,
Beaucoup, tout plein, un peu, mon neveu !

Car l'étape est longue et lourde ;
Mes pieds sont las ; ma gorge est en feu.
Ne soyez pas durs d'esgourde.
Quand on a soif, on est mauvais fieu.
Mettez du vin dans ma gourde,
Tonnerr' de Dieu !

Mettez du rhum dans ma gourde,
Du fort, du bon, du dur comme un pieu.
Mettez du rhum dans ma gourde,
Beaucoup, tout plein, un peu, mon neveu !
Ou je pose ma falourde
Devant vos seuils et j'y fous le feu,
Et je change en coquelourde
La turne où dort Sans-Cœur dans son pieu.
Mettez du rhum dans ma gourde,
Canaill' de Dieu !

Mettez du sang dans ma gourde,
Du sang aux flots de pourpre et de feu.
Mettez du sang dans ma gourde,
Beaucoup, tout plein, un peu, mon neveu !
Vieille Veuve à la main lourde,
Voici mon col. Hardi ! Tranche-le !
Il faut que la source sourde

Et gicle rouge vers le ciel bleu.
Mettez du sang dans ma gourde,
Bon sang d'bon Dieu !

Mettez de l'eau dans ma gourde,
De l'eau qui soit couleur du ciel bleu.
Mettez de l'eau dans ma gourde,
Beaucoup, tout plein, un peu, mon neveu !
J'ai vécu. La vie est lourde.
Je suis très doux. Un pauvre vieux fieu !
J'ai l'œil mort, aussi l'esgourde.
Au fond du soir gémit le courlieu.
Mettez de l'eau dans ma gourde,
Pitié d'bon Dieu !

Mettez du vent dans ma gourde,
Du vent autour, du vent au milieu.
Mettez du vent dans ma gourde,
Beaucoup, tout plein, un peu, mon neveu !
Peu ou prou, tout n'est que bourde.
Toujours la cendre est au bout du feu.
O Mort, ne fais pas la sourde !
Arrive, accours, et me passe au bleu !
Mettez du vent dans ma gourde.
Gna pas d'bon Dieu.

XXII

LA GOUGE

Dans le grand bois je suis entré,
Tout seul, tout nu, le cœur chaviré,
Dans le grand bois je suis entré
Par une porte rouge ;
Et celle qui m'a mis dedans,
C'est une femme aux yeux ardents,
Riant de ses trente-deux dents
Avec une gueule de gouge.
Lirlonfa, malura, maluré,
Dans le grand bois je suis entré
Par une porte rouge.

Dans le bois bleu j'ai rigolé,
Sauté, couru, de long et de lé,
Dans le bois bleu j'ai rigolé

Montrant mon cul sans linge ;
Et celle à qui je le montrais,
C'est une gosse au minois frais
Qui le regardait de tout près
Avec de jolis yeux de singe.
Lirlonfa, mistenfli, mistenflé,
Dans le bois bleu j'ai rigolé,
Montrant mon cul sans linge.

Dans le bois rose on m'a aimé,
Au mois d'avril, puis au mois de mai,
Dans le bois rose on m'a aimé
A m'en vider les moelles ;
Et celle qui m'aimait ainsi,
C'est une folle au poil roussi
Dont les seins flambaient comme si
Leurs deux bouts étaient deux étoiles.
Lirlonfa, gadouma, gadoumé,
Dans le bois rose on m'a aimé
A m'en vider les moelles.

Dans le bois vert on m'a saigné,
Battant, battu, cognant et cogné,
Dans le bois vert on m'a saigné
Et j'ai saigné les autres ;
Et celle qui férocement

Poussait à cet égorgement,
C'est une veuve sans amant
Dont nous étions tous les apôtres.
Lirlonfa, charpigno, charpigné,
Dans le bois vert on m'a saigné,
Et j'ai saigné les autres.

Dans le bois roux j'ai ramassé,
Clopin, clopant, au bord d'un fossé,
Dans le bois roux j'ai ramassé
Les morceaux de mon rêve ;
Et celle qui les recollait,
C'est un souillon à chapelet,
Vieille nourrice ayant pour lait
Le pus blanc d'un abcès qui crève.
Lirlonfa, le miroir est cassé.
Dans le bois roux j'ai ramassé
Les morceaux de mon rêve.

Dans le bois mort j'ai sangloté,
Cherchant ici, cherchant à côté,
Dans le bois mort j'ai sangloté
Sans y trouver personne ;
Et celle que mon cœur attend,
Quelque part y râle pourtant,
Car j'entends dans l'ombre tintant

Hoqueter le glas qu'on lui sonne.
Lirlonfa, rien de rien n'est resté.
Dans le bois mort j'ai sangloté
Sans y trouver personne.

Dans le bois blanc j'ai trépassé,
Tout seul, tout nu, tout vieux, tout cassé,
Dans le bois blanc j'ai trépassé
Sous un linceul de neige ;
Et celle qui m'a mis dedans,
C'est la gouge aux grands yeux ardents,
Riant de ses trente-deux dents
Dont le rire me fut un piège.
Lirlonfa, ce qui passe est passé.
Dans le bois blanc j'ai trépassé
Sous un linceul de neige.

Dans le bois noir suis enterré,
Tout seul, tout nu, pourri, pourrirai,
Dans le bois noir suis enterré,
Un étron sur ma tombe ;
Et celle qui m'a fait cela,
C'est la gouge aux yeux de gala,
Ses trente-deux dents toujours là,
Dont aucune jamais ne tombe.
Lirlonfa, malura, maluré,

Dans le bois noir suis enterré,
Un étron sur ma tombe.

Lorsque au grand bois je suis entré,
Tout seul, tout nu, le cœur chaviré,
Lorsque au grand bois je suis entré,
O gouge, par ta porte,
Ah ! nom de Dieu, si j'avais su !
Avec le cordon bien tissu
Au bout duquel on m'a reçu,
J'aurais fait, le Diable m'emporte,
Lirlonfa, libéra, libéré,
A mon col un nœud bien serré
Pour crever à la porte.

XXIII

LES TROIS SEMEURS

A chaque pas vidant sa main pleine,
Le semeur rose allait par la plaine.

Ce qu'il jetait, les yeux embrasés,
C'était un vol joyeux de baisers.

A chaque pas vidant sa main pleine,
Le semeur rouge allait par la plaine.

Ce qu'il jetait, son front se fronçant,
C'était un flot de gouttes de sang.

O semeurs fous! O terre en démence!
Car la moisson suivait la semence;

Et les semeurs ne regardaient pas
L'étrange blé germant de leurs pas.

C'étaient, derrière le semeur rose,
Sous un ciel pâle au teint de chlorose,

Des cœurs flétris, spongieux et verts,
En champignons où grouillaient les vers.

C'étaient, derrière le semeur rouge,
Sous une lune à trogne de gouge,

Des glaives nus, et dont, se dressant,
Les becs en pointe avaient soif de sang.

Mais sans rien voir vidant leur main pleine.
Les deux semeurs allaient par la plaine.

Et tous les deux, fous, à l'unisson
Ils ânonnaient la même chanson.

Une chanson plus intarissable
Qu'au sablier du temps n'est le sable,

Une chanson de texte incomplet
Où toujours manque un dernier couplet,

Une chanson qu'on apprend sans livre,
Une chanson disant qu'il faut vivre,

Et pour laquelle éternellement
Tous les semeurs vont toujours semant.

Et c'est aussi cette cantilène
Que répétait, vidant sa main pleine,

Le semeur noir au sourire amer
Qui s'en allait là-bas sur la mer,

Y zigzaguait, ivre, les yeux vagues,
Et semait là des pleurs dans les vagues,

Lui qui savait, le vieux mécréant,
Être un semeur de rien au néant!

XXIV

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

Je suis madame la Pluie,
Plic, ploc, plac.
Coulez dans le lac!
Je suis madame la Pluie.
Nul ne viendra-t-il poser
Sur mes yeux joli baiser
Qui les essuie?

Je suis monsieur le Beau Temps,
Aïe! Aïe! Aïe!
Mâchez de la paille!
Je suis monsieur le Beau Temps.
Ah! qui donc d'un peu d'eau fraîche
Mouillera ma langue rêche
Qu'en vain je tends.

Je suis madame la Pluie,
Oh ! Oh ! Oh !
Je me fonds en eau.
Je suis madame la Pluie.
Sous mon voile fait de pleurs,
Mes yeux, nul n'en voit les fleurs,
Et ça m'ennuie.

Je suis monsieur le Beau Temps,
Ouf ! Ouf ! Ouffe !
La chaleur m'étouffe.
Je suis monsieur le Beau Temps.
Quel malheur que pour personne
N'arde l'ardeur polissonne
De mes vingt ans !

Je suis madame la Pluie,
Gla, gli, glé,
J'ai le cul gelé.
Je suis madame la Pluie.
De grâce, un amant ! Beau ! Laid !
Ah ! n'importe ! Tel qu'il est,
Je me l'appuie.

Je suis monsieur le Beau Temps,
Ouille ! Ouille ! Ouille !

J'ai les reins en houille.
Je suis monsieur le Beau Temps.
De grâce, une fille folle !
Vierge ou non, que je convole !
Gloire aux mitans !

Mais le Beau Temps et la Pluie,
Heu ! Heu ! Heu !
C'est l'eau et le feu.
Mais le Beau Temps et la Pluie
Restent pucelle et puceau
Enviant l'heur du pourceau
Avec sa truie.

Car la Pluie et le Beau Temps,
Bigre et diantre,
C'est derrière et ventre.
Car la Pluie et le Beau Temps
Ne joindront leurs deux ampoules
Que la semaine où les poules
Auront des dents.

Car le Beau Temps et la Pluie
Gai, gai, gai,
Larirette au gué,
Car le Beau temps et la Pluie,

C'est l'homme et son rêve ; mais
La fleur double n'est jamais
Epanouie.

Et la Pluie et le Beau Temps,
C'est la cause
Pourquoi l'on en cause ;
Et la Pluie et le Beau Temps,
C'est la vie entière enfuie
A parloter de la Pluie
Et du Beau Temps.

XXV

LE FIL BLEU

La vieille, assise au coin de son feu,
Mouille, mouille,
Filez la quenouille,
La vieille, assise au coin de son feu,
File son fil petit à peu.

Les hommes noirs, en clignant de l'œil,
Cogne, cogne,
Clouez la besogne,
Les hommes noirs, en clignant de l'œil.
Au seuil déposent le cercueil.

La vieille a dit : « Hurlu, gogueni !
« Mouille, mouille,
« Filez la quenouille ! »
La vieille a dit : « Hurlu, gogueni !
« Attendez ! je n'ai pas fini. »

Ils ont répondu : « Nous attendrons,
« Voire, voire,
« Si l'on paie à boire ; »
Ils ont répondu : « Nous attendrons,
« Mais donnez à chacun vingt ronds. »

La vieille a dit : « Prenez donc, les gas,
« Soûle, soûle,
« Rincez-vous la goule ! »
La vieille a dit : « Prenez donc, les gas,
« Tout l'argent que j'ai dans mon bas. »

Les croquemorts, l'air tout guilleret,
Paie, paie,
Videz la bouteille,
Les croquemorts, l'air tout guilleret,
Sont allés boire au cabaret.

La vieille, avec son âme d'oiseau.
Mouille, mouille,
Filez la quenouille,
La vieille, avec son âme d'oiseau,
S'endort en tournant son fuseau.

Les hommes noirs sont revenus soûls,
Cogne, cogne,
Clouez la besogne,
Les hommes noirs sont revenus soûls,
Au cercueil vide ont mis les clous.

La vieille, assise au coin de son feu,
Mouille, mouille,
Filez la quenouille,
La vieille, assise au coin de son feu,
Se réveille petit à peu.

Les croquemorts, cahin-quédébas,
Danse, danse,
La bière en cadence,
Les croquemorts, cahin-quédébas,
Croient porter la vieille là-bas.

Mais l'Éternelle, au coin de son feu,
Mouille, mouille,
Filez la quenouille,
Mais l'Éternelle, au coin de son feu,
File toujours son beau fil bleu.

ÉPILOGUES

I

VERS LA FONTAINE

Sur ma route j'ai rencontré,
Lirlonfa malurette ré,
Un homme qui m'a dit : « Mon frère,
« Si tu le veux, pour te distraire,
« Mon histoire te conterai,
« Lirlonfa maluré.

« Que tu sois un sage juré,
« Lirlonfa malurette ré,
« Ou bien un fol, c'est même antienne.
« Cette histoire mienne est la tienne.
« Tu feras ce que je ferai,
« Lirlonfa maluré.

« Quand le vin de vie est tiré,
« Lirlonfa malurette ré,
« Qu'importe ce qu'on foutimasse
« Pour boire avec ou sans grimace ?
« Bien ou mal, c'est liron-liré,
« Lirlonfa maluré.

« Or voici, sois-en assuré,
« Lirlonfa malurette ré,
« Mon histoire, et la tienne, et celle
« De l'existence universelle
« Depuis que la vie a viré,
« Lirlonfa maluré.

« Depuis que la vie a viré,
« Lirlonfa malurette ré,
« Elle vire au fil d'une spire
« Où tout coule de pire en pire
« D'un mouvement accéléré,
« Lirlonfa maluré.

« Au monde quand je suis entré,
« Lirlonfa malurette ré,
« Ma chair et mon âme novices

« Étaient déjà fleuris de vices
« Dont mes aïeux m'avaient paré,
« Lirlonfa maluré.

« Dans le monde ayant admiré,
« Lirlonfa malurette ré,
« Que chacun se montrait superbe
« De ces mêmes vices en gerbe,
« J'en ai fait cueillette à mon gré,
« Lirlonfa maluré.

« Quand du monde je sortirai,
« Lirlonfa malurette ré,
« A mes neveux pour héritage
« Je dois en léguer davantage.
« C'est la loi du progrès sacré,
« Lirlonfa maluré. »

Tel parla l'homme rencontré,
Lirlonfa malurette ré,
Et cependant, vague et lointaine,
Là-bas chantait une fontaine
Douce à notre rêve altéré,
Lirlonfa maluré.

Et tous deux d'un pas déluré,
Lirlonfa malurette ré,
Nous marchions, mouillant nos chemises,
Vers la fraîcheur des eaux promises
Dont nul n'avait désespéré,
    Lirlonfa maluré.

II

LE MARCHAND DE MORTS

« Ran plan, plan, taratata !
« Le marchand de morts est à
« La porte.
« Venez voir, sages et fous,
« La marchandise qu'il vous
« Apporte.

« Taratata, ran plan plan !
« Jamais il ne laisse en plan
« Personne.
« Tambour voilé, clairon clair,
« L'air de la retraite est l'air
« Qu'il sonne.

« Ran plan plan, le tambour noir,
« Taratata, l'entonnoir
« De cuivre,
« Comme leurs accents sont gais
« A tous les gens fatigués
« De vivre !

« Venez tous ! Profitez-en !
« Tous, aussi bien paysan
« Que prince,
« Quiconque se sent fourbu
« Et veut être un verre bu
« Qu'on rince !

« J'ai des morts pour tous les goûts,
« Et pas cher ! Même aux grigous
« J'en case.
« J'en ai *gratis pro Deo*.
« Venez voir, hého ! hého !
« L'occase ! »

Ran plan plan, taratata !
Ainsi le marchand chanta.
« Qu'il chante ! »

Dirent les gueux. « Grand merci !
« La vie est-elle donc si
« Méchante ? »

Mais en revanche tous ceux
Dont le destin paresseux
S'écoule
A ne rien faire, gavés,
Tous ceux-là sont arrivés
En foule.

Tous lamentables et las,
Même, sous leurs falbalas,
Les belles
Dont les sourires moqueurs
N'ont jamaïs trouvé de cœurs
Rebelles,

Même les plus gras rentiers
Qui passent des jours entiers,
Moroses,
A se tourner dans leurs lits
Sans y rencontrer des plis
De roses,

Tous ces mangeurs d'ortolans
Sont venus, les yeux dolents,
L'air rogue,
La bouche en cul de poulet,
Traitant leur vie au complet
De drogue.

Oui, leur vie au cours serein,
Qui d'or sur or, brin à brin
Est faite,
Leur vie où rien ne manquait,
Leur vie, éternel banquet
En fête,

Leur vie et toutes ses fleurs,
Ils n'y trouvaient que douleurs
Et fièvre,
Jugeant qu'elle les trompait
Et ne valait pas un pet
De lièvre.

Et chacun d'eux sans remords
Criait au marchand de morts :
« Viens vite !

« Fais-moi mourir, bon marchand.
« La mort, que je vais cherchant,
« M'évite. »

Le marchand a répondu :
« Chacun aura tôt son dû. »
Puis grave,
Il a dit : « D'abord, pourtant,
« Qu'en vous mon verbe important
« Se grave.

« Je veux vous faire un sermon
« Et vous apprendre comme on
« L'appelle,
« Cette mort chère aux vaincus
« Qui viendra vous mettre aux culs
« La pelle.

« On meurt, sûr, puisqu'on est né ;
« Mais des morts, des morts, j'en ai
« Séquelle,
« Et dans le tas à loisir
« Encore doit-on choisir
« Laquelle.

« Or je vous blâme en ceci,
« De désirer raccourci,
« Très vite,
« Trop vite, en gloutons, en fous,
« L'instant suave où je vous
« Invite.

« La douce mort, qui rend coi,
« Vous l'aimez. Bien ! Mais pourquoi
« Si brève ?
« Rêvant l'heure du berger,
« Pourquoi ne pas prolonger
« Ce rêve ?

« La mort est un vin de prix.
« Faut-il, sans avoir repris
« Haleine,
« Avaler d'un trait bovin
« La coupe qui d'un tel vin
« Est pleine ?

« La déguster en l'aimant
« Ne serait-il pas vraiment
« Plus sage,

« Pour écouter la chanson
« Lente qu'elle chante en son
« Passage ?

« Êtes-vous de mon avis ?
« Certe. Eh bien ! Soyez ravis ;
« Car cette
« Exquise mort de gala,
« Je vais vous en donner la
« Recette.

« La mort très longue, la mort
« Où l'heur de mourir vous mord
« Sans trêve,
« La mort douce à vos dégoûts
« Et qui boit par petits coups
« Son rêve,

« La mort dont vous, les gavés,
« Las de vivre, vous avez
« Envie,
« La mort à chaque moment,
« Son nom est tout simplement
« La vie. »

Et le marchand rigolo
Les laissant le bec dans l'eau,
L'œil morne,
Retourne vers les vrais las,
Ceux qui ont pour matelas
La borne ;

Ceux dont les crocs hasardeux
Ne mangent qu'un jour sur deux
A peine ;
Qui jamais, jamais n'ont eu
D'un à-panse-que-veux-tu
L'aubaine ;

Ceux dont les amours maudits
Font grouiller les noirs taudis
De gosses,
Ramastiqueurs de mégots,
Malandrins et mendigots
Précoces,

Les va-nu-pieds, meurt-de-faim,
Sans-logis, tous ceux enfin
Que serre,

Serrant on ne sait jusqu'où,
Par le ventre et par le cou,
Misère,

Tous ceux qui devraient bénir
Le vieux marchand de finir
Leur vie,
Et que pourtant vainement
A mourir son boniment
Convie.

Car tous, malgré ses discours,
Répondent : « Les jours sont courts,
« Bernique ! »
Et pleins d'un amour profond
De vivre, à la mort ils font
La nique.

Le marchand point n'insista,
Ran plan plan, taratata,
Lanlaire ;
Mais il dit : « Allons-nous-en ! »
D'ailleurs, il n'était pas en
Colère ;

Car ce bon vieux qui, joyeux,
Avec une flamme aux yeux,
Ravie,
Ran-plan-plan-taratatait,
Ce marchand de morts, c'était
La Vie.

III

LE SAUVEUR

Sur la plaine immense et nue
Pèse la nuit de la nue ;
Nulle étoile n'est venue
Pour guider le peuple errant;
Et de la nouvelle terre
Tous ignorant le mystère,
Le grand désert solitaire,
Si noir, semble encor plus grand.

Au ras des mornes salorges
Souffle en haleines de forges
Un vent qui râpe les gorges.
De trois jours on n'a pas bu.
Si l'âpre soif qui dévore

Doit durer la nuit encore,
Pour demain avant l'aurore
C'est la mort de la tribu.

En vain dans l'ombre incertaine
A trouver une fontaine
Le plus hardi capitaine
Bravement s'est engagé ;
La plaine affreuse est couverte
De fauves, la gueule ouverte,
Et, seul à la découverte,
Les fauves l'ont égorgé.

De la dernière chamelle
On a pressé la mamelle,
Ouvert la poche jumelle
Qui lui sert d'outre en chemin ;
De sa mamelle épuisée
Filtra du sang en rosée,
Et l'on eut une nausée
De sa poche en parchemin.

Devant les saintes Images,
On offre en vain les hommages
D'enfants nus livrés aux mages
Pour vivants les écorcher :

Aucune source secrète
N'a jailli de sa retraite,
Mettant sa limpide aigrette
Au casque d'or d'un rocher.

Alors, muette et farouche,
Le poing fourré dans la bouche,
Toute la tribu se couche
Pour mourir de mau-trépas.
Soudain, le poète insigne
Dit : « Mourir, je m'y résigne ;
« Mais je suis comme le cygne ;
« Sans chanter je ne meurs pas ! »

Et d'une voix haute et claire,
Plein d'orgueilleuse colère,
Il chante le chant stellaire
Aux fiers rhythmes radieux,
Le chant de l'Homme qui passe
En proie à la mort rapace,
Mais qui dans l'aveugle espace
En passant sème les Dieux.

Il chante : « O belles Étoiles,
« O chaste Nuit qui les voiles,
« Que serez-vous quand nos moelles

« Dans nos os auront séché ?
« Nous seuls sommes vos prophètes,
« Et dans la gloire et les fêtes.
« Vos divinités sont faites
« Du verbe que j'ai craché.

« C'est dans ma pensée altière
« Que vit la Nature entière.
« J'en serai le cimetière,
« Nuit, Étoiles, songez-y !
« S'il faut par vous que je meure,
« Plus rien de vous ne demeure.
« Avec l'Homme, à la même heure,
« Folles, vous mourrez aussi ! »

Et voici, prises d'alarmes
Que les Étoiles en larmes
Au sort menaçant leurs charmes,
Par un nuage ont pleuré ;
Et, grâce au chanteur sonore,
Le lendemain, à l'aurore,
Marchait et riait encore
Le peuple désaltéré.

IV

LA FILLE DU ROI

En vain le Roi, dans le royaume entier,
Avait-il fait crier, à perdre haleine,
Par des hérauts que suivait, poche pleine,
Semant partout l'argent, son argentier :

« Ma fille unique est à qui veut la prendre,
« Noble ou vilain, riche ou gueux, tel ou tel,
« Si, l'ayant vue, il la mène à l'autel.
« Et sachez tous ce que j'offre à mon gendre !

« Quand le demain des noces aura lui,
« Par bon contrat et par-devant notaires,
« Mes biens, trésors, palais, châteaux et terres,
« Et ma couronne enfin, seront à lui. »

Mais c'est en vain qu'on criait la promesse
Et que semait l'argentier son argent ;
Nul fiancé ne venait s'engageant,
Nul n'affrontait la nuptiale messe.

Il eût fallu courage surhumain
Pour épouser, fût-ce au prix d'un empire,
Ce monstre affreux, à gueule de vampire.
Le cœur manquait, en songeant au demain.

Si laide, hélas ! si terriblement laide
Était la fille unique du vieux Roi,
Que les plus forts en pâlissaient d'effroi.
Rien qu'à la voir ils appelaient à l'aide.

Et le vieux Roi pleurait, les excusant.
Car, même lui, même avec ses prunelles
Complaisamment tendres et paternelles.
Il en avait horreur, même à présent,

Même après tant de jours vécus ensemble,
Même après tant d'efforts qu'il avait faits
Pour s'alléger de ce lugubre faix :
« Elle est plus laide encor qu'elle ne semble ! »

Et donc en vain, dans le royaume entier,
Par les hérauts criant à perdre haleine,
Par l'argentier vidant sa poche pleine,
Le pauvre Roi cherchait un héritier.

Or, un beau jour, voici que se présente
Un jouvenceau, clair regard, longs cheveux,
Qui dit au Roi : « Ta fille, je la veux,
« Et je prétends d'ailleurs qu'elle est plaisante. »

Autour de lui la foule murmurait :
« Il vient de loin ! D'une race étrangère !
« Sans doute il a pensé qu'on exagère !
« Quand il verra la fille, ah ! le pauvret ! »

Mais lui : « Soit ! soit ! Plaignez-moi, bons apôtres !
« Bah ! rira bien qui rira le dernier !
« Ce que l'on voit dépend du lanternier,
« Et je n'ai pas les yeux comme les vôtres.

« Yeux et lanterne, en vous tout est pareil,
« Et vous voyez ainsi vilain et terne.
« Moi, je vois beau, clair ; car, dans ma lanterne,
« Pour lumignon j'ai des rais de soleil.

« Certes, je suis d'une race étrangère,
« Vous l'avez dit; étrangère à tel point
« Que la laideur pour moi n'existe point.
« Et c'est quand on y croit, qu'on exagère.

« Certes, je viens de loin, vous l'avez dit;
« Je viens du ciel; j'en ai franchi la porte;
« Et la splendeur qu'avec moi j'en rapporte
« Sur toute chose à mon gré resplendit.

« Montrez-la-moi, l'épouvantable chose.
« O monstre affreux, hideux, triste, abhorré,
« Fille du Roi, moi, je te montrerai
« Belle et joyeuse en une apothéose! »

Et quand il fut devant l'horrible enfant,
Il entonna, glorieux et superbe
En son honneur un hymne dont le verbe
Sonnait comme un triomphant olifant.

Il dit les blonds cheveux ouvrant leurs voiles
De soie et d'or aux souffles frais de Mai,
La bouche en rose où l'air s'est parfumé,
Les yeux de nuit qu'éclairent deux étoiles,

Le col de cygne ondulant indolent
Sur l'albe lac de lait aux vagues blanches,
Le roulis doux du corsage et des hanches,
Silencieux, voluptueux et lent,

Il dit les mots de tendresse et d'ivresse
Que ce visage et ce corps transformés
Inspireraient à se sentir aimés ;
Il dit les mots d'ivresse et de tendresse.

Et, cependant qu'il célébrait le los
De la beauté pour tous leurs yeux absente,
Autour de lui la foule frémissante
D'abord pleurait, éclatait en sanglots ;

Puis peu à peu, tandis que sur la lyre
Il redoublait d'extase et de chanson,
Tous avec lui chantaient à l'unisson,
Tous étaient pris avec lui de délire ;

Tous, jusqu'au vieux Roi lui-même, inquiet,
Jusqu'à sa fille, elle aussi malgré elle,
Tous, hors de la réalité réelle,
Cessaient de voir ce qu'on voit, ce qui est :

Tous aspiraient à voir ce qu'on souhaite,
Ce qu'on veut voir, plus beau, plus pur que soi,
Ce qu'on peut voir, quand on en a la foi ;
Tous regardaient par les yeux du poète ;

Dans les splendeurs que son hymne évoquait,
Tous oubliaient les laideurs coutumières,
Mangeaient du rêve et buvaient des lumières,
Divinisés à ce divin banquet ;

Ce qu'il *faut* voir, nul n'y restait rebelle ;
Tous le voyaient, à pleins yeux, à plein cœur ;
Tant qu'à la fin, d'un seul grand cri vainqueur,
Ils criaient tous : « Elle est belle ! Elle est belle ! »

Et ce qui rend le miracle parfait,
Ce qui d'ailleurs fera qu'à mon histoire
Les plus croyants ne voudront jamais croire,
C'est que la fille était belle, en effet.

Or, à n'en pas douter je vous convie.
Car le miracle est étrange, et pourtant
Chacun de nous l'opère à chaque instant.
Fille du Roi, ton vrai nom, c'est : la Vie.

V

LE FAISEUR D'HOMMES

Dans un hymne dont le verbe
Était frais comme de l'herbe,
Quoique chaud comme les rais
D'un soleil d'été superbe,
Dans cet hymne chaud et frais,
Il chantait tous les secrets.

Joie! Autour de lui, la plaine,
A perte de vue, est pleine
D'une foule l'écoutant
Immobile et sans haleine,
Tant lui paraît important
Le moindre mot qu'elle entend.

Ainsi pense le poète,
Ravi; car ce qu'il souhaite,
C'est que tous aient bien compris,
Ceux à l'âme d'alouette
Autant que les hauts esprits.
Il ne veut pas d'autre prix.

Sa récompense suprême
Est là. L'or, la gloire même,
Il n'en a cure aujourd'hui.
Il attend, ô vous qu'il aime,
Qu'en vos pauvres yeux ait lui
La clarté naissant de lui.

Mais, tandis qu'il chante et chante
A voix toujours plus touchante,
Nulle face à nul moment
N'est ni bonne ni méchante,
Et tous immuablement
Gardent le même air dormant.

Soudain des rangs morts et mornes
Sortit, lui montrant les cornes,
Une ombre qui s'esclaffait :

« C'est de pavés et de bornes
« Que ton auditoire est fait. »
Et c'en était, en effet.

Mais lui : « Vision cornue,
« Qu'importe ! Je continue.
« Ces blocs peut-être, en retour,
« Grâce à ma voix ingénue,
« Seront des hommes un jour.
« Qui sait !... A force d'amour !... »

Et comme il chantait encore
L'hymne d'amour et d'aurore
Où son cœur s'exténuait,
Il vit un sourire éclore
Sur la face de muet
D'un rocher qui remuait.

VI

L'ESPÉREUX

Du haut de la falaise haute
Où soufflent de ses quarante ans
Les durs autans,
L'homme voit se perdre à la côte
Les beaux bateaux de son printemps.

Ils s'en étaient allés naguère,
Oui, naguère, voilà bien peu,
Par un ciel bleu,
Chantant chants d'amour et de guerre
Sous un pavillon vert et feu.

Les passagers et l'équipage,
Vêtus des plus claires couleurs,
Coiffés de fleurs,
Saluaient d'un joyeux tapage
Les horizons ensorceleurs.

C'était toujours la bonne étoile
Qu'ils voyaient la nuit se levant,
Et le bon vent
Qui toujours grand-larguait leur toile!
Et jamais d'écueil à l'avant!

Ah ! ce matin de l'existence,
Où l'on était si gai, si fier,
Sûr de la mer,
Ce matin de prime partance,
Quoi! ce n'était donc pas hier?

Hélas! non. Déjà vingt années
Depuis que ce beau jour a lui!
Espoir enfui,
Étoiles mortes, fleurs fanées,
Comme tout est loin aujourd'hui!

Du haut de la falaise haute
Où soufflent de ses quarante ans
Les durs autans,
L'homme voit se perdre à la côte
Les beaux bateaux de son printemps.

Et de la merveilleuse flotte
Il ne reste que des débris
Pris et repris
Par la vague qui les ballotte,
Noirs, dans ses crachats vert-de-gris.

L'homme descend jusqu'à la grève,
Et, devant les bois, les agrès,
Vus de plus près,
Dans son cœur sanglotant se crève
La poche à fiel des vains regrets.

Et cependant, à la mer basse,
Tous ces lamentables fragments,
Ces ossements
Des bateaux morts, il les ramasse,
Pieux, avec des doigts aimants.

Ah ! Pauvre homme, à quoi tu t'appliques !
D'un tel labeur quel est le prix ?
De ces débris
Que vas-tu faire ? Des reliques,
Spectres de tes espoirs flétris ?

Va, rentre dans ta morne hutte
Où sèche un lit de goëmons.
Rentre et dormons.
Tu n'as plus l'âge de la lutte,
Les bras forts, les larges poumons.

Ton front est nu. Ta barbe est grise.
A lever les moindres fardeaux
Ton maigre dos
Craque comme un tronc qui se brise.
Laisse ces ais et ces guindeaux.

Quel bien tirer de ces épaves ?
Guindeaux pourris, ais vermoulus,
Rien ne tient plus.
C'est usé, rongé par les baves
Des flux, des reflux et des flux.

Crois-tu que c'est ça qu'il réclame
Pour se remettre à flamboyer,
Ton noir foyer ?
Ce qu'il y rampe encor de flamme,
Là-dessous tu vas le noyer.

Rentre plutôt, insensé, rentre.
Viens souffler sur ton pâle feu,
Viens vite, au lieu
De rester, trempé jusqu'au ventre,
A tant besogner pour si peu.

Mais non ! Il s'obstine avec rage,
Et sous les gifles en poudrain
Du vent marin,
Il recueille tout son naufrage
Morceau par morceau, brin par brin.

Et de ce bois, de cette corde,
Crispant ses doigts, arquant son dos,
Ais et guindeaux
Il taille, raboute et raccorde.
Vieilles nefs, devenez radeaux !

Du haut de la falaise haute
L'homme regarde au mauvais temps,
Sous les autans,
Disparaître loin de la côte
Les radeaux de ses cinquante ans.

O sinistre et grotesque flotte !
Pauvres matelots penaillons!
Toile en haillons
Qui sur les mâts craquants grelotte !
Des torchons noirs pour pavillons !

Le vent est fou, la mer méchante.
Pas une étoile au ciel ne luit.
Tempête et nuit !
Pourtant, ces bougres-là, ça chante.
La foi du têtu les conduit.

Le sol de la neuve Amérique,
Que le premier espoir crevé
N'a pas trouvé,
Ils gardent, eux, l'espoir féerique
Qu'ils vont là-bas lui dire *Ave*.

Où, là-bas ? Sous quels cieux en flore ?
Ils n'en savent rien. Lui non plus.
    Mais vogue aux flux !
Quelqu'un la verra bien éclore,
La Thulé des derniers élus!

Et l'homme est rentré dans sa hutte
Pour rêver, couché sur le dos,
    A ses radeaux.
Des hymnes de lyre et de flûte
Lui font de sonores rideaux.

Elle revient, l'Armada folle !
Sonnez, cloches ! Canons, tonnez !
    Illuminez !
Que l'humaine douleur s'envole !
Les jours futurs, les voilà nés !

O paix, fleuris ! O vin, ruisselle !
O bon pain, tous te mangeront !
    Dansez en rond !
C'est l'harmonie universelle.
Les cieux fermés se rouvriront.

Du haut de la falaise haute
L'homme, éveillé par les battants
Des noirs autans,
Contemple, brisés à la côte,
Les radeaux de ses soixante ans.

Un bout de planche, un bout de toile,
L'un et l'autre encore accrochés,
Que les rochers
Mâchent avec leurs dents de squale,
Et que la mer vomit, mâchés,

C'est tout ce qui reste du rêve,
Des matelots, de l'Armada
Qu'il commanda !
L'homme descendit sur la grève.
A l'horizon il regarda.

Puis, les bras las, la tête blanche,
Sur la grande qui retentit,
Seul et petit,
Loque au vent, chevauchant sa planche,
Le cœur plein d'espoir, il partit.

VII

L'ALLANT

Par ces faubourgs pavés en galets,
Las d'aller sans savoir où j'allais,
Je fis halte au seuil de ce palais.

A longue étape douce est la halte,
Fût-ce le dos à même l'asphalte
Avec un traversin de basalte.

Après avoir tant et tant marché,
C'est donc joyeux que je me couchai
Sur ce lit dur, mais à bon marché.

Songez que je n'avais dans ma bourse
Que sept sous pour suprême ressource,
Autant qu'a d'étoiles la Grande Ourse,

Et qu'avec ça longtemps je devais
Parmi tous ces étrangers mauvais
Manger et boire jusqu'où je vais.

Où est-il, ce pays de mon rêve?
Je n'en sais rien ; mais je vais sans trêve
Vers sa bulle d'or qui toujours crève ;

Et, chaque soir, au bord du chemin
Je m'endors, le front lourd dans ma main,
Sûr que là-bas je serai demain.

Or, ce soir-là, ma nuit fut fleurie ;
Et de plus merveilleuse féerie
Filleul de fée oncques n'eut l'hoirie.

Ce palais, dont le seuil me servait
De misérable et rude chevet
Dans la brume froide pour duvet,

En voici les clefs que l'on m'apporte.
Qui? Des mains invisibles, n'importe !
Maître et seigneur, j'en ouvre la porte ;

Et j'entre, m'arrêtant au parvis
Où des gens que jamais je ne vis
M'accueillent par de grands cris ravis,

Tandis que le bruit nous environne
D'un triomphal orchestre en couronne
Qui fifre, tambourine et claironne,

Et qu'au dehors tonne le canon,
Saluant le his d'un gonfanon
Sur lequel flamboie, en or, mon nom.

Chargé de croix du col à la hanche,
Un vieux chambellan vers moi se penche,
Traînant jusqu'au sol sa barbe blanche.

« Béni soit, dit-il, l'heureux instant
« Qui nous rend l'exilé qu'on attend !
« Je l'ai vu ; je puis mourir content. »

Puis : « Que Sa Grâce à ma suprême heure
« Donne la joie, avant que je meure,
« D'inspecter avec moi sa demeure

« Pour qu'il soit devant tous déclaré
« Si j'ai bien tout préparé, paré ! »
Et je suivis le vieux chamarré.

Comme on était au cœur de Décembre,
Un bon feu brûlait dans chaque chambre,
Rose aux pétales de pourpre et d'ambre.

A cet air par la flamme adouci,
D'autres roses fleurissaient aussi,
Des roses en roses, celles-ci,

Des roses comme je les préfère,
Dont chacune de toutes diffère,
Et par tas, à ne savoir qu'en faire,

A croire, soûl d'en avoir humé
Le souffle d'ouragan parfumé,
Qu'on y boit toute l'âme de Mai !

Dans ces chambres si gaîment fleuries
Pendaient de riches tapisseries
Où, sous l'orgueil de mes armoiries,

Revivait en tableaux merveilleux
La noble histoire de mes aïeux,
Dont la devise est : *Nul ne fit mieux.*

Dans la salle à manger, longue et large,
Cent convives garnissaient la marge
De la table ployant sous sa charge,

Soupes, poissons, viandes, venaisons,
Légume et fruit des quatre saisons,
Vieux vins des plus célèbres maisons.

Deux estrades ! Chaque bout la sienne.
Sur l'une, une bande musicienne
Jouant des czardas de mode ancienne,

Violoncelle, alto, violon,
Hautbois, clarinette, et l'Absalon
Qui se bat avec son cymbalon.

Sur l'autre, trois ballets gyraspères :
Javanaises muettes par paires
De jaunes et câlines vipères ;

Gitanas dont les bras envolés
Chassent parmi les criards ollés
Le taon piquant leurs reins affolés ;

Ouled-Naïls d'immobile torse
Dont le ventre fait des tours de force
Où Priape prendrait une entorse.

« Tout cela, maître, n'est rien encor, »
Me dit le vieux, « auprès du décor
« Qui va surgir au son de ce cor. »

Et l'olifant qu'il vient de me tendre
Avait une voix tellement tendre,
Qu'en y soufflant je crus, à l'entendre,

Le cœur pris soudain de pâmoison,
Avoir bu le magique poison
Dont pour jamais on perd la raison.

Et je la perdis, tout à fait, certe,
Et combien enchanté de la perte,
A la fête qui m'était offerte.

C'était, dans une chambre aux satins
Plus vaguement bleus et plus éteints
Que ceux des plus délicats matins,

Sur un lit d'ébène et de dentelle,
Une vierge qui dormait, et telle
Que je me disais : « Existe-t-elle ? »

Et le vieux me répétait pourtant :
« Elle existe, et c'est vous qu'elle attend.
« Vous l'épouserez dans un instant. »

Je disais : « Quelle absurde pensée ! »
Mais lui, l'allure calme et sensée :
« Cette vierge est votre fiancée. »

« Ah ! criai-je, si c'est vrai, cela,
« Vite, tout de suite, éveillons-la ! »
Et ma voix tonnante l'appela.

Mais c'est moi-même alors qui m'éveille
Sur le seuil du palais de merveille
Où je m'étais endormi la veille.

Les gens, les fleurs, la table, le bruit,
Les danseuses, la vierge, tout fuit.
Et je suis seul. Il fait encor nuit.

Mon corps brisé par sa couche dure
Est tout raidi de l'âpre froidure,
Et j'ai roulé près d'un tas d'ordure.

Dans le ciel gris le jour se levant
Traîne un lambeau d'aube que le vent
Secoue ainsi qu'un linceul mouvant.

A l'horizon déjà sur la plaine
Commence à neiger la morne laine
Dont ma route au matin sera pleine.

Las d'avance, mon cœur s'aveulit.
Comme je voudrais, dans le grand lit,
Que mon mariage s'accomplît !

Comme il serait doux et délectable,
Assis devant l'opulente table,
D'y ruminer en bœuf à l'étable !

Ah ! peut-être, si je frappais là,
(Qui sait ?) j'aurais ma place au gala
Et dans le lit qui m'ensorcela ?

Mais, soudain, la voix qui sans relâche
Parle en moi, je l'entends qui se fâche
Et qui me dit : « Debout, lâche, lâche !

« Allons, le marcheur, en marche, allons !
« Le but est loin ; les efforts sont longs.
« Dresse-toi, brave, sur tes talons !

« Trouver là, derrière ces murailles,
« Le repos, le bonheur, toi ! Tu railles !
« Ecoute la faim dans tes entrailles,

« Comme elle gronde, hein ! pauvre gueux !
« C'est la Misère ton maître-queux,
« Et les heureux n'aiment jamais qu'eux.

« Donc, à ce beau palais où, béjaune,
« Tu t'es vu comme un roi sur son trône,
« Ne demande pas même une aumône.

« Mais, tes sept sous serrés dans ta main,
« Reprends ton lamentable chemin
« Vers là-bas où tu seras demain.

« Là-bas est le pays du vrai rêve,
« Et ton orgueil est d'aller sans trêve
« Vers sa bulle d'or qui toujours crève.

« Ici c'est le pays des reclus
« Abdiquant tout espoir d'être élus
« Au paradis qu'ils ne cherchent plus.

« Ce palais et ce qui le décore,
« Et le baiser de cette pécore,
« Oh ! fuis-les, toi qui cherches encore ! »

Et, ragaillardi, quoique transi,
Pour repartir debout me voici !
Mais quelqu'un tout bas me parle ainsi :

« Que Votre Grâce, seigneur, nous reste !
« N'écoutez pas un conseil funeste,
« Et dites-moi oui, d'un simple geste,

« Et venez, ne fût-ce qu'un instant,
« Au palais où l'on vous aime tant,
« Près de la belle qui vous attend. »

Chargé de croix du col à la hanche,
C'est le bon vieux qui vers moi se penche,
Traînant jusqu'au sol sa barbe blanche.

Ainsi, mon songe et tous ses appâts
Étaient réels et ne mentaient pas !
Vers ça je n'avais qu'à faire un pas !

Et cependant, n'ayant dans ma bourse
Que sept sous pour suprême ressource,
Pauvre aussi pauvre que la Grande Ourse,

Je n'ai pas jeté même un coup d'œil
Au palais dont me riait le seuil,
Et dans l'air froid, sous le ciel en deuil,

Vers le pays fuyard de mon rêve,
Vers le là-bas que je veux sans trêve,
Vers la bulle d'or qui toujours crève,

Je suis parti comme je devais,
Ventre creux, par les chemins mauvais,
Pour aller qui sait où? Mais j'y vais.

VIII

LE BAISER DE LA CHIMÈRE

Quand il fut devant la Chimère,
Elle eut un féroce clin d'œil,
Et, dans un rire aigre d'orgueil
Qui retroussait sa lèvre amère,
Elle s'écria : « Que ta mère,
« Pauvre petit, prenne le deuil !

« Car tous ceux qui m'ont désirée
« Sont morts dans d'horribles travaux,
« Sans voir, souvent, si je les vaux,
« Moi qui manque à la foi jurée,
« Moi, la chienne ayant pour curée
« Le cœur de mes meilleurs dévots.

« Je promets en effet ma couche
« A qui m'adore aveuglément ;
« Mais quand l'acier, pris à l'aimant,
« Va s'y joindre, avant qu'il le touche
« Je détourne parfois ma bouche,
« Et l'on meurt de rage en l'aimant.

« Et cependant je veux qu'on m'aime,
« Malgré les pleurs et les effrois,
« Et sous les coups, et sur la croix,
« Sans un regret, sans un blasphème,
« Sans un doute, toujours, quand même,
« Croyant en ma bonté. — J'y crois, »

Répliqua le jeune homme pâle,
« J'y crois et toujours j'y croirai.
« Pour ton baiser, rien qu'espéré,
« Je subirai tout d'un cœur mâle,
« Et jusques à mon dernier râle
« En l'espérant je t'aimerai.

— Bien ! fit-elle d'une voix brève.
« Alors, en marche ! » Et sur son dos
Il sentit d'écrasants fardeaux

Plomber soudain comme en un rêve,
Tandis qu'autour de lui : « Qu'il crève ! »
Hurlait la meute des badauds.

Et les sots, les méchants, les drôles,
Les infâmes, de tout côté
Ricanaient de le voir voûté
Comme s'il portait les deux pôles,
Contractant ses maigres épaules
Où la Chimère avait sauté.

On gueulait : « A bas la Chimère !
« A bas le fou, le cabotin
« Chevauché par cette putain !
« Pourquoi pas par-devant le maire ?
« Poseur ! Farceur ! Salop ! Sa mère
« En meurt de honte ce matin. »

Ah ! ce mot le tord, le tenaille !
L'enfant pleure. Il fait un faux pas.
Alors, la Chimère, tout bas :
« Oui, cède au vœu de la canaille.
« C'est juste. Il faut que je m'en aille. »
Mais il répond : « Je ne veux pas. »

On crie : « Horreur ! En quarantaine !
« Mauvais fils ! Qu'il soit rejeté,
« Monstre, hors de l'humanité ! »
On fuit. A sa marche incertaine
S'ouvre un grand désert sans fontaine
Où pas un vivant n'est resté.

C'est une solitude immense
Aux implacables horizons,
Aux sables pleins de trahisons
Que roule un simoun en démence
Et qu'un lourd soleil ensemence
D'une semaille de tisons.

Pas un arbre ! Pas une tente !
Pas un fil d'ombre dans un coin,
Fût-ce l'ombre d'un brin de foin !
Pays de la soif haletante !
Et la Chimère à voix chantante
Dit : « Va plus loin, toujours plus loin ! »

Il va. « Tu meurs de chaud, fait-elle,
« Si je cessais de te peser,
« Devant ta soif, pour l'apaiser,

« L'eau jaillirait en cascatelle.
— Ah ! dit-il, ma soif immortelle
« Ne veut que l'eau de ton baiser ».

L'affreuse marche continue
Sous des tourbillons desséchants.
Puis, soudain, ces lugubres champs,
Au lieu d'être une arène nue,
Durcissent en lave cornue,
En silex aigus et tranchants.

Et la marche devient plus lente
Sur ces poignardants polypiers
Où les pieds sont estropiés,
Où se déchiquète leur plante
Dont la chair pend et choit, sanglante,
Tant que bientôt l'homme est sans pieds.

« Je suis la plus lâche des filles, »
Gémit la Chimère, « en restant
« Sur ton dos où je pèse tant.
— Bah ! mes espoirs sont mes béquilles, »
Dit-il. « J'irai sur les chevilles
« Là-bas où ton baiser m'attend ! »

Il va toujours, les yeux sublimes,
Et maintenant dans des rochers
Saignent ses genoux écorchés
Qui s'usent ainsi qu'à des limes,
En laissant aux vertes élymes
De rouges lambeaux accrochés.

« Non, non, c'est trop, dit la Chimère,
« Et je veux descendre à la fin.
« De tant de morts je n'ai point faim.
« Tuer le fils après la mère !
« Et pour un baiser éphémère !
« Qui sait, même? Promis en vain !

— Ah ! tu me l'as promis, n'importe ! »
Répond l'enfant aux yeux hardis.
« Moi, j'ai foi dans ce que tu dis,
« Et je t'adore et je te porte,
« Dussé-je mourir à la porte
« Sans entrer dans mon paradis ! »

Et maintenant, par une rampe
Que hérissent des coutelas
Dont l'acier tinte comme un glas,

Sur son ventre que le sang trempe,
Epouvantablement il rampe,
Mais toujours fervent, jamais las.

De son ventre en bouillie immonde,
De ses bras à l'os fracturé,
Voici que rien n'est demeuré.
Il a l'air d'un tronc qu'on émonde.
Mais il dit : « Jusqu'au bout du monde,
« O Chimère, avec toi j'irai.

« Tant qu'il subsiste une parcelle
« Vivante et palpitante en moi,
« Elle est tienne, et toujours ma foi
« S'élance aussi pure vers celle
« Dont la chevelure ruisselle
« Sur mon visage en pleurs, vers toi,

« Vers toi, ma Chimère farouche,
« Dont j'entends le souffle adoré
« Me promettre que je t'aurai,
« Vers toi dont la gorge me touche,
« Vers toi, vers ta mystique bouche
« Où fleurit mon rêve espéré.

« Et quand même à ce doux baptême
« Je devrais n'arriver jamais,
« Pour ce crime que tu commets
« Je ne te dis pas anathème,
« Et toujours et toujours je t'aime
« Comme au premier jour je t'aimais ! »

Et tandis qu'il monte et s'exalte,
L'abeille noire au dard de fiel,
La Mort, vient butiner le miel
De ses yeux qui s'éteignent... « Halte ! »
Il les rouvre. Un pic de basalte,
Nu, chauve ! Une cime en plein ciel !

Là-bas, en bas, bien loin, la terre
Semble un brouillard qui s'est enfui.
Mais ici, quel soleil a lui !
Ah ! son espoir s'en désaltère !
Ici, sur le pic solitaire,
C'est la Chimère, devant lui.

« Il faut que je te satisfasse, »
Dit-elle, « tu l'as mérité. »
Mais, ironique charité !

Tout à coup son corps fond, s'efface.
Disparu ! Plus rien qu'une face
Au sourire désenchanté !

Et lui-même alors il prend garde
Que son corps entier s'est perdu
Et que tout son individu
N'est plus qu'une face hagarde
De décapité qui regarde
Avec un regard éperdu.

Et de ces deux faces livides
Déjà les fuyantes couleurs
Se fanent ainsi que des fleurs
Au vent des ténèbres avides,
Tandis qu'à leurs artères vides
Le sang s'égoutte en derniers pleurs.

« Las ! dit-il, encore une goutte,
« Et sans être de tes élus
« Je meurs ; mais tel que tu voulus,
« Sans blasphème, regret, ni doute,
« Au bout de cette horrible route
« T'aimant toujours de plus en plus.

— Las ! dit-elle, oh ! la folle envie
« Que j'ai de tenir mon serment !
« Car je t'aime aussi, cher amant.
« Mai quoi ! Pauvres spectres sans vie,
« A notre amour inassouvie
« Il ne reste plus d'aliment.

— Si, dit-il. Unissons nos râles !
« Ensemble ils vont agoniser.
« Une larme vient d'iriser
« Tes beaux yeux aux troubles opales.
« Il nous reste nos lèvres pâles.
« Cela suffit pour un baiser. »

Et, la prunelle à sa prunelle,
Sur sa bouche qu'elle lui tend
Exhalant son souffle, y mettant
Toute sa vie allée en elle,
Il but à la source éternelle
Pendant ce baiser d'un instant.

TABLE DES MATIÈRES

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

TOUJOURS

ÉPILOGUES

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

Richepin, Jean
La bombarde